

T A B L E A U
D E S
M A L A D I E S A I G U È S
E T C H R O N I Q U E S ,

Q U I A F F E C T E N T L E S B E S T I A U X D E T O U T E
E S P E C E .

*Ouvrage couronné par la Société Royale
de Médecine de Paris , en 1780.*

Par M. DEVILLAINÉ , Correspondant de la
même Société.

*Sola experientia docet ea que
Profunt , quæque nōcent.*

GAL. Lib. I.



A N E U C H A T E L ,

De l'Imp. de FAUCHE Fils aîné , FAVRE & Comp.

M. D. CC. LXXXII.



AVANT-PROPOS.

LA médecine des animaux, pendant long-tems n'a été exercée, que par des empiriques ou des villageois; le vrai médecin n'osoit s'en occuper, le peuple étoit son juge & lui en faisoit un crime; mais la raison a détruit le préjugé. Aujourd'hui le maître de l'art s'honore de cette science, & son étude devient un de ses devoirs à remplir.

Que je serois heureux si j'avois acquitté un des miens dans cet ouvrage que je présente à l'agricole, & qu'il fût pour lui une ressource dans les différentes maladies qui affectent son bétail! Ma récompense seroit dans ma satisfaction, comme ma gloire a été dans le suffrage qu'a bien voulu m'accorder la société royale de médecine, dont j'ai l'honneur d'être correspondant.

Cette illustre société, en couronnant mes travaux, a daigné me pardonner les fautes que l'on commettra toujours avec aussi peu de mérite que j'en ai; j'espère que le public aura

la même indulgence. Je n'ai point cherché à briller par les beaux termes, je ne l'aurois pas pu ; j'ai tâché de répandre des instructions, & d'indiquer des moyens curatifs à la portée du laboureur ; si j'ai réussi, il est moins honteux de dire que mon style n'est que simple & vrai. A le bien prendre, j'ai tout simplifié, jusqu'aux remèdes que j'emploie, & j'ai cru que l'on n'auroit pas à m'en faire un reproche. Lorsqu'il s'agit de guérir, qu'importe qu'une formule soit chargée ou non ; celles que je propose quoique simples & communes, pour la plupart, offriront cet avantage ; il suffit de les appliquer avec justesse & discernement.

Enfin, je me suis attaché à rendre la méthode curative de chaque maladie aussi claire & aussi facile que mes connoissances me l'ont permises ; en cela, j'ai prévu que l'homme de la campagne ne seroit pas si étourdi dans la distribution de ses remèdes. Quiconque lira dans mes intentions, sera convaincu sans doute que j'aurois voulu faire pour le mieux encore, s'il avoit dépendu de moi.



T A B L E A U

D E S

MALADIES AIGUES.



P R E M I E R E P A R T I E.



D E L'É T R U M E.

L'ÉTRUME est une indisposition qui affecte subitement tout le genre nerveux de l'animal, à en juger par le sperme, & l'évétisme de toutes les parties du corps. Cette indisposition arrive ensuite de quelque événement qui l'agite, qui le met en mouvement & le fourvoie contre son instinct.

Symptomes.

Dans cet état l'animal tremble, se plaint & soupire. Il est lourd & appesanti. Il ne

meut son corps qu'avec embarras. Quelquefois il y a dyspnée, & la déglutition est à la gêne. Souvent les naseaux enflent, ainsi que les yeux & l'anus. L'animal tombe encore en convulsion, & l'on diroit à le voir qu'il va périr. Quelque tems après il se relève, alors il paroît triste; mais il rentre néanmoins dans l'ordre naturel, & même sans aucun secours. Il n'y a pas de jour dans les gros troupeaux qu'on ne l'observe.

Pratique inutile de bien des gens dans le cas dont il s'agit. (1)

Ici bien des gens croient que les bêtes ont sous la langue une vessie remplie d'eau; dans cette persuasion ils la leur tirent & l'écorchent avec les ongles; pour moi je n'en sens pas la nécessité, & je pense, au contraire, que ceux qui se soumettent à cette pratique, n'ont d'autre mérite que celui de tourmenter l'animal; ils feroient bien mieux de l'abandonner à la nature; le plus souvent elle est triomphante, & l'on gagneroit de tout attendre d'elle & de ses soins.

(1) Cette pratique est aussi inutile que celle d'introduire dans les conduits naseaux des bêtes, un bâton en pointe qui occasionne des érosions & des déchiremens. C'est également un abus de piquer en mille endroits les oreilles d'un animal, à dessein d'obtenir le dégorgement d'un cerveau qui n'est point engorgé; mais la force de l'habitude entraîne; l'homme de la campagne n'entend pas volontiers raison,

Méthode curative.

Cependant si l'on se rencontroit auprès de ces animaux, la saignée est très-indiquée. L'on parviendroit encore à les soulager, au moyen d'un parfum de quelque espece qu'il soit, comme de papier, de corde, de linge, &c. allumés, pourvu que ce ne soit point des substances d'une odeur dangereuse.

Si l'on veut pousser plus loin ses scrupules, l'on pourra employer des boissons délayantes & rafraîchissantes, jusqu'à des lavemens; mais je n'approuve pas que l'on prescrive une diete rigoureuse, puisqu'il est démontré que la plupart des bêtes guérissent en ne prenant aucune précaution.

L'on prétend que les cornes des animaux se détachent, pour peu qu'elles soient ébranlées par un agent externe; afin d'éviter cet inconvénient, l'on peut tenir les bêtes à l'écart & à une certaine distance de la crèche, des murailles, &c.

*D U C H A R B O U G L I O N.**Symptomes.*

Cette maladie a beaucoup de rapport avec la fluxion catharale. Elle se déclare les premiers jours par une tête pesante, les cornes plus chaudes que dans l'état naturel, les yeux rouges & larmoyans, la langue seche, la bouche enflammée, la membrane mu-

queuse tuméfiée, un tremblement, l'horripilation, la diarrhée, l'innapétence, &c.

Le troisième & quatrième jour de la maladie, les yeux deviennent ternes & chafieux. Il paroît par les naseaux un écoulement d'une humeur semblable à du blanc d'œuf, ensuite plus épais, & bientôt sanguinolent, purulent & fétide. L'animal perd la vue tout-à-fait; la fièvre augmente, les extrémités deviennent froides, la diarrhée se met de la partie; enfin l'animal périt de consommation dans un laps de tems assez court.

Inspection anatomique.

L'ouverture de la tête a montré des ulcères plus ou moins grands, plus ou moins sanieux à la membrane pituitaire; sur-tout dans la partie qui revêt les sinus, les enfractuosités des os frontaux & pariétaux. L'arrière-bouche étoit parsemée de petits boutons comme des aphtes, dont une partie étoit ulcérée; la dure-mère, ainsi que les parties qui l'avoisinent, étoient dans un état de phlogose; les intestins étoient comme émaciés.

Causes du charbougion.

Les causes du charbougion sont de deux espèces; les unes prochaines, les autres éloignées. Les causes prochaines sont des levains acrimonieux qui vicient & épaissif-

sent la lymphe au point de l'embarasser dans ses couloirs.

Les causes éloignées sont les évacuations supprimées, comme la diarrhée, les urines, la transpiration, &c.

Méthode curative.

Les petites saignées réitérées & pratiquées à la queue, m'ont paru plus favorables qu'ailleurs; elles ont toujours appaisé la gravité des symptômes.

On fait faire un grand usage des délayans nitreux, & quelquefois anti-putrides, tant en breuvage qu'en gargarisme.

Plusieurs fois par jour on expose la tête de l'animal à la douce vapeur de l'eau; sans ensuite d'en venir aux suffumigations détersives mitigées & même à de plus actives, suivant la circonstance.

On pourra donner avec succès un lavement, tantôt émolient, tantôt laxatif.

La suppuration artificielle dans cette maladie est très-avantageuse. Elle occasionne une dérivation salutaire, sur-tout si la maladie est longue, & que l'animal tombe dans l'atrophie & le marasme.

Je ne me suis servi que d'eau rose pour les yeux. Il est essentiel de les préserver des injures de l'air.

On fait observer la diète la plus sévère, & l'on donne pour toute nourriture une décoction de farine de seigle & d'orge, sous la forme d'une bouillie bien peu consistante.

T A B L E A U D E S
D U T A C H E T.

Le tachet est dérivé d'une tache noire, gangreneuse, qui survient à l'animal dans différentes parties du corps, soit intérieures, soit extérieures.

Sans doute, avant que les symptômes effrayans se déclarent, les animaux sentent une douleur fourde & brûlante dans la partie qui est prête d'être mortifiée; mais malheureusement ils n'en donnent aucun indice.

Si le mal est à l'intérieur, les bêtes sont fort exposées, & le plus souvent les remèdes que l'on administre sont infructueux. On le reconnoît à l'abattement considérable des animaux. Leur pouls est foible & intermittent. Ils ont des moiteurs. Quelquefois les extrémités sont froides. Ils rendent des urines tirant sur le brun. Ils éprouvent une diarrhée colliquative; enfin, en apparence ils n'ont ni mouvement ni sensation.

Mais c'est à l'extérieur que le tachet s'exerce le plus fréquemment. Il commence toujours par une tumeur simple qui devient ensuite emphysemateuse. Pour peu que vous la pressiez elle rend une crépitation semblable à celle d'un morceau de parchemin que l'on froisse. Elle augmente par degrés, & si l'on n'y prend garde, que le mal ne soit pas combattu dès l'origine, l'humeur gagne toute la masse, l'enflure devient universelle, l'animal est alors monstrueux.

La tumeur s'empare-t-elle d'une jambe

ou d'une cuisse, les bêtes ne marchent qu'en boitant. Si elle établit son siege, & si elle occupe à la fois plusieurs endroits du corps, les bêtes ne cessent de se plaindre; elles voudroient toujours être couchées.

Celles qui sont les victimes de ce mal; sont rigoureusement frappées de la gangrene. A leur ouverture elles exhalent l'odeur la plus puante. Leur chair est livide & noirâtre, dans un état presque de macération.

Le peuple a des idées sur la cause de cette maladie; je n'essayerai pas de les combattre. Certains admettent qu'un animal la contractera en fléant les débris d'un autre animal qui avoit été la proie du loup; plusieurs soutiennent qu'une bête l'acquerra en s'arrêtant sur la fosse d'une autre bête qui seroit périë d'une maladie pestilentielle, en respirant des exhalaisons pernicieuses; telle est l'opinion de nos laboureurs: j'hasarderai la mienne.

A le bien prendre, la cause immédiate de cette maladie vient de la stase des liquides, de l'épaississement du sang, de sa viscosité & de son degré de malignité.

La cause médiante est une sérosité acrimonieuse retenue dans la masse sanguine par la suppression des transpirations; elle est propre à former des engorgemens, des obstructions & des dépôts; je l'imagine.

La diminution, la suppression & la répercussion des sueurs, sont une des causes prédisposantes; à ce sujet je n'omettrai pas

de donner des éclairciffemens; j'entre en matière.

1^o. Le tchet a lieu en automne plus qu'en toute autre saison. L'athmosphère alors varie davantage. Nous avons de froides matinées, des soirées d'une fraîcheur dangereuse, des gelées ou des rosées pendant la nuit, souvent des chaleurs pendant le jour; ces alternatives influent sur les corps; il seroit aisé de la rendre palpable.

2^o. Les bêtes sont chassées aux pâturages, l'on n'examine pas s'il y a encore de la rosée, si l'herbe est gelée à sa pointe, si la pluie est froide & abondante.

3^o. Les bœufs quittent la charrue, on ne les bouchonne ni on ne les effuie; sur-le-champ on les envoie brouter l'herbe. On les conduit hardiment aux abreuvoirs à des fontaines; quoique baignés de sueur on les laisse au grand air; cette habitude est d'autant plus meurtrière, que les animaux passent subitement du chaud au froid, & que ce contraste est la source des incommodités de toute espece.

Ceux dont la constitution est délicate, si on ne les ménage pas, sont les premiers offensés. Aussi les genisses & les vaches ne résistent pas comme les taureaux & les bœufs; elles sont bien plutôt prises, elles succomberont même plutôt; l'expérience le démontre.

Quant au traitement, il faut qu'il soit interne & externe.

D'abord rien ne presse plus que d'ouvrir la tumeur; mais cette opération engage à des soins; je dirai en quoi ils consistent.

1°. Il est bon d'avoir un aide qui pince la peau de son côté, tandis que vous la pincez du vôtre. Il est alors plus facile de faire une section; les rasoirs, les bistouris, les canifs sont les instrumens réservés à cela.

2°. L'on scarifiera jusqu'au vif, & l'on retranchera tout ce qui seroit en pourriture, si l'on veut éviter plus de désordre.

3°. L'on n'a pas plutôt établi quelques plaies que l'on est dans la coutume d'en froter les bords avec les doigts ou le manche plat d'un couteau; de cette manière nos villageois donnent une issue assez prompte aux humeurs; du moins ils se le persuadent.

4°. La suppuration ne fauroit être trop long-tems entretenue. Afin de la soutenir on introduit dans les plaies des porreaux & du sel; l'on panse matin & soir régulièrement; cette méthode est familière à chacun; elle est suivie du plus brillant succès.

Pour préparations internes nos laboureurs cueillent une poignée d'hélébore noir, ils le lavent avec le vinaigre, le mettent bouillir ensuite avec l'eau commune, à la dose de trois chopines jusqu'à réduction d'une pinte. Ils versent cette décoction toute froide dans la bouche de l'animal; celui-ci est violemment tourmenté du remède; n'importe, c'est le moment où l'on se félicite. Je me

tais sur les qualités de cette décoction purgative, & je me contente d'observer que les excréments dont elle force l'expulsion sont d'une fétidité surprenante, & que la couleur en est très-noire. Je n'imagine pas comment dans un état d'érétisme & de phlogose, l'on ose compter sur l'usage de telles drogues; que l'on n'attende pas que je fasse de si-tôt l'éloge de cette pratique!

Les apozemes composés avec les racines & les feuilles de chicorée & d'oseille, les racines de scorfonere, la scolopendre & le polypode méritent notre confiance, relativement aux indications que l'on doit remplir.

Les lavemens de même sont indispensables; je les choisis dans la classe de ceux qui temperent & qui ouvrent le ventre sans exciter le moindre tumulte.

Je n'ignore pas qu'il est des purgatifs à placer; j'insiste au contraire sur leur recommandation; mais je veux préalablement que le calme les ordonne; ils ne sont salutaires qu'à ce prix-là.

Il est peu de maladies, en un mot, où les antiputrides, comme le vinaigre & le camphre, tant intérieurement qu'extérieurement, conviennent mieux.

L'on ne parle pas de saignées, elles sont absolument funestes. Elles ne font qu'augmenter la prostration des forces, & donner beaucoup plus d'empire à la mortification.

Le retour de l'appétit est le signe le plus

flatteur. Les bêtes sont garanties lorsqu'elles ruminent à leur aise, & sur-tout si elles ont un air de gaieté; il n'y a donc plus de risques alors d'en venir aux alimens que l'on retranche avec raison pendant que les accidens se soutiennent. (1)

D E L A B O U C L E .

La boucle est une petite vessie qui vient à la langue des bœufs & des vaches. Elle est rarement plus grosse qu'une noisette; sa couleur est rouffâtre, & quelquefois d'un rouge assez livide.

Au sentiment des uns, les bêtes acquèrent ce mal pour avoir mangé d'une herbe vénimeuse; d'autres pensent qu'il a une cause spontanée, & que cette cause est prise dans l'altération du sang & des liqueurs; cette réflexion me semble la plus raisonnable.

Symptomes.

Quoi qu'il en soit, il s'annonce par le

(1) Cette maladie est contagieuse; l'on doit prendre des précautions pour que les bêtes qui en sont atteintes, ne communiquent pas avec celles qui seroient saines. La prudence exige encore que l'on enfouisse bien avant dans la terre les animaux qui en meurent, & même de les déposer loin des villages, dans un endroit où les bêtes ne puissent point avoir d'accès.

L'opérateur qui scarifie & taille de leur cuir, s'expose de tremper ses doigts dans le sang ou le pus des bêtes, s'il a une coupure, une plaie quelques superficielles qu'elles soient. Il faut qu'il lave avec soin les instrumens dont il s'est servi, & que sur la pointe ou le tranchant, il ne reste rien de l'humour caustique à laquelle il a donné jour,

dégoût, l'accablement & la tristesse; l'animal bien loin de regarder le râtelier, baisse toujours la tête; il refuse les alimens, il ne rumine plus: c'est par où les gens s'aperçoivent de cette dangereuse affection.

L'on doit y remédier avec instance; les bêtes courent trop de risques lorsqu'on s'oublie ou qu'on se néglige sur le traitement.

Curation.

D'abord l'on creve cette vésicule, & l'on se sert à cet effet des doigts ou d'un bistouri. L'on frotte ensuite avec de la terre ou du vinaigre la tumeur dont on a fait l'ouverture. L'on observe dans ce moment que les bêtes n'avalent pas leur salive, on les empêche même de boire; car l'humeur septique pourroit de l'estomac se répandre dans le sang, lui communiquer sa qualité pernicieuse & décider une gangrene générale.

Cependant si le pus ou le sang qui sort de cette tumeur, si quelques portions de cette boucle avoient été avalées, l'on voit que l'animal gonfle, & que son ventre se tend comme un ballon. Ici l'on se hâte sans crainte, l'on a recours au lait; plus on en est prodigue, plus l'on aide l'animal; l'on est ainsi parvenu à en dérober quelques-unes à la mort.

Nos villageois n'étendent pas davantage leur méthode curative; je ne suis pas leur approbateur; j'estime qu'il est d'autres directions

rections à suivre; elles sont fort simples assurément.

1°. Les bêtes sont atteintes d'un mal qui procède de l'épaississement & de l'âcreté des humeurs; rien de si nécessaire que de les corriger.

2°. Les bêtes sont atteintes d'un mal qui procède d'un excès d'humeurs; rien de si important que de les évacuer.

L'on remplit la première condition au moyen des boissons délayantes & rafraîchissantes. La décoction de gramen où l'on ajoute du crystal minéral, le petit lait encore suffiront d'autant mieux, que la nourriture des bêtes consistera en herbes vertes & rafraîchissantes également.

L'on satisfait à la seconde condition par des purgatifs appropriés; celui-ci convient à tous égards.

Feuilles de séné. 2 onces.

Tamarin. 6 onces.

Sel d'epson. 2 onces.

Faites cuire le tout dans deux livres d'eau; après demie heure d'ébullition, vous coulerez pour une potion du matin.

L'augure est favorable si les animaux sont moins tristes & abatus. Ils entrent en convalescence lorsqu'ils desirent des alimens. S'ils mangent de bon appétit & s'ils ruminent, l'on doit les diriger suivant la coutume lorsqu'ils sont en santé.

T A B L E A U D E S
D U F É L I N.

Symptômes.

Dans le félin les animaux sont tristes & paresseux ; les forces leur manquent totalement. Leurs jambes sont si débiles qu'elles plient sous le poids du corps , & s'il s'agit de les élever à la hauteur d'un demi-pied , comme de passer le seuil d'une porte , très-souvent ils ne le peuvent pas.

Les cornes & les oreilles des bêtes sont froides. Leur poil se noue , il est couvert d'ordures ; les bêtes ne le lechent plus. Insensiblement leur appétit se perd ; malgré cela elles ruminent , à moins que le mal ne soit à son comble.

Cet état n'est accompagné que d'un léger mouvement de fièvre. Le sommeil des animaux n'est point interrompu ; les fonctions du ventre s'exécutent suivant l'habitude : au contraire , il survient presque toujours une diarrhée qui est propice si elle ne dure pas trop , ou si on l'arrête prudemment.

Lorsque cette évacuation se soutient & que les remèdes ne la domptent pas , les bêtes maigrissent à vue d'œil ; elles tombent bientôt dans un marasme affreux , au point que la maladie devient chronique ; elle se termine ordinairement par la mort. Cependant je la mets dans la classe des maladies aiguës ; je me suis assuré qu'il périssoit beaucoup plus de bêtes en quinze jours qu'en trois

semaines qu'il n'en mourroit après avoir traînées long-tems.

L'ouverture des animaux ne décele aucun ravage dans la poitrine. La plupart des visceres du bas-ventre n'ont point reçu d'atteinte, & si l'on reconnoît du désordre, c'est seulement au canal intestinal où l'on rencontre quelquefois des excoriations & des ulceres. Il n'en est pas de même des articulations des cuisses & des jambes; la synovie est fort épaisse; sa consistance imite le blanc de lard; sa couleur est du plus beau jaune.

Causes du félin.

L'on attribue la cause du félin aux alimens dont les bêtes se nourrissent aux pâturages dans un tems où l'on essuie des pluies froides & continuelles. L'eau par sa trop grande fraîcheur y contribue; il est encore le résultat d'un air trop vif & trop animé; un vent du nord qui soufflera sur un animal dans l'étable l'occasionne pareillement.

Traitement.

L'on a deux méthodes pour vaincre cette maladie, & bien entendu que l'on commence par la moins salutaire. Du premier mot l'on fait la ligature des oreilles avec une petite corde de chanvre ou de laine. L'on serre de toutes ses forces; la compression excite bientôt de l'enflure; alors on

scarifie la partie engorgée avec un rasoir ; l'on donne lieu à l'écoulement d'une eau limpide. Cet écoulement fera long-tems entretenu si vous garnissez de feuilles de lierre terrestre une poche de drap qui sert à loger l'oreille. Les feuilles de lierre sont attractives & tiennent les plaies humides ; la poche préserve des injures de l'air ; par cette précaution les mouchetures ne se dessèchent pas & ne se cicatrisent pas si promptement.

Les gens qui débutent ainsi, ne s'imaginent guere qu'ils ne vont pas à la source du mal ; après tout, je suis témoin qu'ils ont préservés des bêtes en suivant ce seul procédé.

Mais les métayers vigilans n'hésitent pas d'accomplir l'autre méthode ; elle roule sur l'indication de détruire le levain morbifique, de favoriser le dévoiement qui est l'ouvrage de la nature, & de le réprimer lorsqu'il accable les animaux.

1°. L'on n'a souvent besoin que d'une décoction de deux onces de séné, de quatre onces de tamarin, de demi-once de sel de glaubert & d'une cuillerée de miel pour une chopine de véhicule. Souvent la guérison dépend de ce purgatif. Les bêtes ne tardent pas d'avoir de l'appétit ; on le réveille en donnant matin & soir un picotin de pouffe (1) mêlé de deux poignées

(1) La pouffe est cette partie hétérogene, ou cette

d'avoine; à midi une croûte de pain saupoudrée avec le sel; pour breuvage de l'eau où l'on jette de la farine de seigle.

2°. Le cours de ventre est une crise; vous le laissez continuer deux ou trois jours; après quoi il diminue; mais l'on ne doit pas conserver sa tranquillité s'il persiste; les bêtes tomberoient bientôt dans l'épuisement.

L'on se dépêche de purger, à moins que la foiblesse ne soit trop grande.

Six onces de tamarin dans une chopine d'eau, quatre onces de manne, demi-once de rhubarbe en poudre que l'on ajoute dans la colature; tel est le purgatif sur lequel je compte le plus.

Je cherche ensuite à modérer le dévoiement par l'usage des tisanes avec la mie de pain & la gomme arabique. (1)

3°. Lorsque j'ai fait valoir ces ressources, s'il ne se rallentit pas, je prépare un opiat que je donne au poids d'une once matin & soir.

Opiat.

Prenez une livre de bon quinquina, ni-

espece d'enveloppe qu'on rejette au moment même où l'on vanne le bled.

(1) Ou le decoctum album suivant, tiré de la pharmacopée de Paris.

Prenez de la corne de cerf demi-once, de la mie de pain blanc deux onces; faites cuire légèrement dans six livres d'eau commune. Si l'on veut, l'on ajoutera deux gros de cannelle.

tre purifié demi-quarteron, extrait de genievre deux onces, triturez bien le tout, & composez un opiat avec suffisante quantité de sirop de capillaire.

La thériaque, la confection d'hyacinthe, le diascordium offrent leur avantage; on les délaie indifféremment dans le vin ou une décoction de verveine ou de mille-feuille.

L'avoine, l'orge & les lentilles sont les alimens les plus utiles, lorsque la maladie est terminée. La décoction de ces semences tiendra lieu de nourriture pendant que les accidens regnent.

La chaleur des cornes & des oreilles, moins de tristesse, d'affaïssement & de malpropreté, une apparence d'appétit, ce sont là les phénomènes d'une heureuse convalescence.

D U G U I G N E T.

On nomme guignet une espèce d'inflammation qui survient à une des parties latérales de la substance cérébrale, ou de la pie & dure-mere; quelquefois aux deux ensemble.

Symptômes.

Les animaux attaqués de cette maladie ont de tems à autre des mouvemens convulsifs; poussent avec force & violence du côté où le mal est fixé. Ils ne mangent que par intervalles & peu à la fois; ils ne ru-

minent què très-rarement. La conjonctive, ainsi que les vaisseaux sanguins parsemés sur la cornée opaque, sont rouges & enflammés de ce même côté seulement ; le pouls est fort élevé & assez régulier néanmoins.

Causes.

Souvent la cause de cette maladie est accidentelle ; car elle peut très-bien venir d'un coup appliqué sur les os du crâne, ou d'une chute qu'auroit faite l'animal ; le soleil en dardant ses rayons peut même y donner lieu. Mais le plus souvent la cause est essentielle ; elle doit être prise alors dans l'abondance des liqueurs, & spécialement dans la viscosité d'une humeur qui engorge & distend les membranes du cerveau.

Curation.

Les saignées réitérées dès les premiers jours, les délayans nitreux, les lotions des quatre membres sont d'une nécessité absolue. Les setons sont très-utiles. L'on fait observer la diète, & l'on choisit un régime convenable. Les lavemens émolliens sont d'une grande efficacité. L'on purge lorsque les signes d'inflammation ont disparu. A l'extérieur, sur toute la tête, l'on peut appliquer des linges trempés dans un mélange de décoction de fleurs de sureau & d'eau végeto-minérale.

T A B L E A U D E S
D E L A M I S S E.

L'on entend par le mot de *misse*, une maladie inflammatoire qui survient à la rate.

Signes qui annoncent cette maladie.

Les premiers symptômes n'annoncent que tard cette maladie ; car l'animal qui en est affecté boit, mange, rumine, & toutes ses fonctions s'opèrent comme s'il se portoit bien. C'est seulement lorsque les bêtes sont dans le plus grand danger, au moment de périr qu'elles se couchent, battent du flanc, & éprouvent de terribles convulsions.

Ne doutons pas au reste que dès le principe, l'animal ne sente une douleur & une pesanteur au flanc gauche ; de sorte que si en le comprimant avec la main l'on voit l'animal se retirer & se plaindre, si l'on s'apperçoit qu'il ne peut se tenir couché de ce côté, s'il lui arrive de tousser profondément, & sur-tout lorsqu'il mange, l'on a lieu pour lors de soupçonner un embarras dans le viscere dont il s'agit ; tels sont les signes les moins équivoques.

L'ouverture des bêtes montre que le volume de la rate est des plus considérables. On la trouve gorgée d'un sang noir, & sa substance emprunte la même couleur. Ses adhérences sont parsemées de taches livides & gangreneuses.

Causes.

Les causes de cette maladie sont l'embarras du sang dans la rate. D'une part elles sont occasionées par la plénitude & l'épaississement du sang ; de l'autre par la fatigue, l'exercice tumultueux, le défaut de boisson, la suppression des sueurs, le froid aigu que l'on fait essuyer aux animaux.

Traitement.

Le traitement, si l'on connoît le mal de bonne heure, doit commencer par des saignées proportionnées à l'âge, au tempérament & à la pléthore. Je les désapprouve lorsque le mal est avancé.

Les délayans, les adoucissans, les rafraîchissans, & les tempérans sont ensuite les remèdes dont on fait un grand usage. Le petit lait, les décoctions de gramen & de pissenlit, les infusions de scolopendre, d'agrimoine & de polypode sont les boissons familières & les plus importantes auxquelles on ajoute du nitre, de la crème de tartre, suivant l'indication que l'on a. Le grand point, en un mot, c'est d'atténuer & de diviser toute la masse, de la rendre plus fluide & plus subtile.

Les alimens, à supposer que la saison le permette, consistent en feuilles de laitue, de vigne, de chicorée sauvage, &c. Mais en hiver que l'on n'a pas cette commodité, l'on emploie la farine de seigle, l'orge, l'a-

voine, l'épautre, &c. L'absence & la présence de la fièvre, son degré de force, regardent pour la quantité de ces différentes substances nutritive; il est à propos de les retrancher quelquefois, & de leur substituer simplement l'eau blanchie avec la farine de seigle ou d'orge.

L'on donne des lavemens émolliens & laxatifs, & l'on est dans le cas de les répéter.

M. Courtoi, artiste habile, (1) indique la méthode suivante pour préserver les bêtes de cette maladie. Il conseille de pratiquer de tems à autre des saignées; de faire conduire les animaux à des sources d'eau pure & courante, afin de les mieux inciter à boire; de les rafraîchir dans le tems des grandes chaleurs avec des herbes fraîches, du son mouillé; de les purger avec des purgatifs doux; de les ménager pour le travail; de les bouchonner s'ils ont chaud, & de les garantir du froid si la saison est rigoureuse. Telles sont les précautions que l'on a prises au Charbony & au Châtel blanc, deux communautés où cette maladie fit l'année dernière beaucoup de ravages. Tous les animaux qui ont été ainsi prévenus n'ont pas souffert la moindre atteinte, & tous les particuliers qui n'ont pas voulu s'y soumettre ont essuyé des pertes plus ou moins considérables.

(1) Qui fait sa résidence à Nozeroy, petite ville de Franche-Comté.

Il est une autre maladie de la rate occasionée par un coup de bâton, un coup de pierre, ou un coup de cornes qui porteroient sur sa région. L'on voit que les animaux qui sont dans ce cas-là chancellent, battent du flanc, s'appuient sur leurs quatre jambes en les élargissant beaucoup, baissent leur tête, la posent presque à terre, ouvrent la bouche, tirent la langue, & tombent quelquefois sans pouvoir se relever. Sur le grand nombre il en périt lorsque le coup a été violent; mais d'ailleurs la plupart ne souffrent que très-peu de minutes, se relevent d'eux-mêmes & rentrent dans l'ordre naturel; le plus souvent l'on n'a pas besoin de les secourir.

En attendant il est une infinité de gens qui croient que l'animal succomberoit s'ils ne pratiquoient pas l'opération suivante. Elle est peut-être inutile; mais néanmoins je n'ai pas vu qu'il en soit résulté rien de disgracieux.

Premièrement il s'agit d'ouvrir la bouche de l'animal, & de lui déserrer les deux mâchoires. On lui saisit ensuite la langue & on la retire en dehors jusqu'à ce qu'il se releve; c'est l'affaire d'une minute. Il arrive souvent qu'on a de la peine à saisir la langue, parce qu'elle se trouve comme repliée en arriere, & qu'elle est très-enfoncée dans la bouche; l'on pare à cette difficulté en portant ses doigts jusqu'à l'entrée de

l'œsophage; l'on ne doit pas craindre d'y mettre de la force.

D U L O U V E T.

Cette maladie est encore des plus communes dans le pays que nous habitons. Elle attaque indistinctement les bœufs, les vaches & les taureaux; nous avons cru remarquer encore qu'elle étoit eudémique.

Symptômes.

Les animaux qui en sont atteints perdent plus ou moins les forces, prognostic qui fait juger que la maladie sera plus ou moins grave. L'on apperçoit une espece de tremblement dans les chairs ou les muscles des bêtes. Elles ont l'épine & le train du dos fort roides. Leur respiration est fréquente & laborieuse; le battement des arteres est très-irrégulier; les vaches n'ont point de lait; elles ne ruminent point non plus que les bœufs; toutes ces bêtes sont extrêmement mornes & tristes; l'appétit leur manque totalement; elles ont une indifférence marquée pour tout ce qu'on leur présente.

Le deux ou le trois l'on découvre une tumeur sur l'habitude du corps, tantôt ici, tantôt là; mais plus ordinairement au poitrail ou au col. C'est cette tumeur qui fait qu'on appelle cette maladie louvet.

Quelle est sa nature? Il paroît qu'elle se rapproche beaucoup de celle de l'authran

ou du charbon; la promptitude avec laquelle elle tourne en gangrene nous l'annonce; c'est au point que l'on n'a pas le tems quelquefois de placer des secours.

Causes.

La cause de cette maladie est vraisemblablement un sang trop épais & trop exalté, une lympe trop visqueuse & trop âcre.

Curation.

Ainsi, les délayans nitreux & anti-putrides administré au grand lavage sont d'une efficacité reconnue. L'eau de son, l'eau d'orge blanchie avec la farine de seigle, servent de nourriture. L'on a recours à des lavemens simples ou émoulliens; mais l'on ne parle point de saignées, & je suis de l'avis de ceux qui prétendent qu'elles sont contraires dans cette maladie.

Par exemple, l'on emploie de profondes scarifications afin de diviser complètement la tumeur, & l'on applique dessus les maturatifs les plus forts auxquels on associe l'euphorbe, la semence de moutarde, les cantharides, &c. lorsque l'on appréhende un retour subit des humeurs. L'on a soin de purger & de bien choisir le moment; c'est encore un moyen de prévenir les funestes métastases.

L'on approprie les étables; l'on n'y souffre point de vieilles litières, de fumiers;

ni d'égouts ; l'on purifie l'air en brûlant du genievre, de l'écorce de sapins.

DES TRANCHÉES ET COLIQUES.

Symptômes.

Lorsque les bêtes sont dans les douleurs de tranchées & de coliques, elles ne cessent de remuer, de s'agiter & de se plaindre. Elles se levent & se couchent à chaque instant, quittent une place pour en reprendre une autre, alongent leur cou, étendent les cuisses & les jambes & les tiennent roides, comme si elles alloient périr. Ensuite elles ne mangent qu'à certains intervalles où la douleur s'appaise ; leur ventre bruit beaucoup ; elles suent tantôt plus tantôt moins, suivant la durée & la violence du mal, les efforts qu'il occasionne aux animaux.

Causes.

Les variations dans la température de l'air, le chaud, le froid & l'humide en contraste, conduisent assez communément dans cette maladie. La transpiration se supprime, les humeurs refluent de la circonférence au centre ; si elles se jettent sur l'estomac & sur les intestins, leurs tuniques sont tirillées ; c'est le plus souvent comme les coliques auront lieu.

Des laboureurs sont disposés à croire qu'elles peuvent être suscitées par des substances mal-propres, comme du foin & de

la paille que les rats auroient coupés ou falis par leur ficute ou leurs urines. Je doute si cette idée ne porte point à faux; car nous savons tous que les animaux distinguent à merveille les alimens qui sont altérés d'avec ceux qui ne le sont pas; bien plus, qu'ils se laisseroient avoir faim plutôt que de toucher à du fourrage gâté, ou ayant une odeur désagréable quelconque.

Cette maladie est fort vive; l'on s'en assure à la maniere dont les bêtes se tourmentent. Celles qui périssent prouvent combien l'inflammation des intestins a été rigoureuse. Le plus souvent on les trouve gangrenés, leurs vaisseaux gorgés d'un sang noir & corrompu; d'autrefois ils auront souffert de fortes distensions; tout est proportionné au volume d'air qu'ils contiennent. Le quatrième estomac renferme aussi des flatuosités; ses tuniques ne sont pas toujours entières, ainsi que les boyaux; l'on voit qu'elles ont été exposées à des déchiremens.

Les premiers remèdes que l'on applique à ce mal fâcheux, sont presque toujours les brûlots de toute espece, le vin, l'eau-de-vie & les compositions pharmaceutiques les plus incendiaires. C'est un miracle lorsqu'on parvient à convertir les esprits là-dessus.

Cependant si les tranchées se déclarent chez un animal que l'on a beaucoup fatigué par les ouvrages, si cet animal est échauffé

qu'on le reconnoisse à la rougeur de ses yeux, la couleur de ses urines, la dureté de ses matieres fécales, &c. je pense que toutes les poudres cordiales du monde seroient contraires à son état; en conséquence je propose la méthode qui suit; elle est fort différente de celle de nos laboureurs.

Méthode curative.

D'abord l'on commencera par une saignée à la veine du cou, & l'on tirera une livre & demie ou deux livres de sang. Une heure après l'on administrera un lavement, composé de feuilles de violettes, de laitue, de bon-henry & de mauve; on le répétera même toutes les quatre heures jusqu'à cessation des douleurs.

En boisson, je prescric une simple décoction de gramen & de nymphaea dans laquelle je comprends du crystal minéral, à dose assez foible.

De tems à autre, je fais présenter de l'eau blanchie avec la farine d'orge; je présume bien de la guérison des bêtes, si elles boivent cette eau avec avidité.

D'ordinaire les tranchées cedent à ce traitement. Je donne ensuite à l'animal deux ou trois jours de repos, sans cesser pour cela de combattre la chaleur; après quoi je finis par un doux purgatif.

Mais si les tranchées ne touchent point à une cause inflammatoire, qu'elles soient le produit d'un amas d'humeurs crues & indigestes,

indigestes, la saignée bien loin d'être mise en jeu, ne pourroit être que très-préjudiciable. C'est bien plutôt le cas d'en venir à des remèdes qui évacuent. L'on débuttera fort à propos par un lavement de la forte.

Prenez feuilles de féné une once, catholicum double, même quantité. Le féné infusera dans deux livres d'eau bouillante; l'on passera la liqueur au travers d'un linge; l'on délayera ensuite le catholicum.

Que le lavement termine les douleurs ou non, je ne me borne pas à cette seule pratique, & je trouve qu'il est prudent de nettoyer l'estomac avant d'employer l'orviétan & la thériaque comme l'on fait. J'ai donc recours à deux onces de féné, deux onces de sel d'epsom, jalap en poudre six gros, dans une livre de décoction émolliente.

D'après ces précautions l'on se confiera, si l'on veut, aux remèdes opiatiques; il est même utile de s'en servir pour calmer les tranchées si elles persistoient.

L'on essaie premièrement la muscade, la thériaque, l'extrait de genievre. &c.

Où bien l'on brûle les coques de dix à douze noix: lorsqu'elles sont bien enflammées, on les jette dans une chopine de vin chaud; le tout infusé un instant, puis on le fait prendre à l'animal.

J'en ai vu qui recueillent la poussière que l'on trouve dans l'intérieur des vieilles peaux

de caillet ; (1) il faut qu'elle soit à la dose d'un plein dez à coudre ; on la jette dans une demi-écuellée d'eau douce ; on fait avaler ce mélange d'une seule fois.

Si l'on manque de cette poussière, on la remplace avec un morceau de la peau de caillet qu'on laisse bouillir une minute ou deux dans l'eau ; l'on donne aux bêtes la colature ; il suffit d'une demi-écuellée de cette boisson.

L'animal n'est pas plutôt délivré de ses douleurs qu'il mange. Pour toute nourriture l'on garnira son râtelier de bon foin, & on le laissera manger à son appétit.

TRANCHÉES OCCASIONÉES PAR LA RARÉFACTION.

Accidens.

Les animaux dans cet état ont le ventre tendu & sonore ; ils se couchent , se levent & s'agitent ; mais principalement lorsque les vents sont sur le point de fortir ; après leur explosion , les bêtes se tranquillisent un peu ; il en est qui suent ; leur appétit est entièrement supprimé ; le ventre est libre ; quant aux urines , quelquefois elles coulent avec peine.

Curation.

Les stomachiques en breuvage & en la-

(1) L'on appelle peau de caillet l'estomac de veau, ou bien la préure de veau.

vement paroissent ici convenir : telles sont les feuilles de laurier, les fleurs de camomille & de mélilot avec le cristal minéral, si l'inflammation n'est point à craindre. (1) Dans ce dernier cas, l'animal éprouveroit des douleurs plus vives & plus aiguës ; l'on auroit sûrement lieu de soupçonner des matieres âcres & irritantes ; pour lors les tempérans, les adoucissans, les sédatifs, les antispasmodiques, comme l'esprit de sel, celui de nitre, les gouttes anodines, la poudre tempérante de Stalh deviendroient de véritables carminatifs.

Si ensuite de ces remedes, le mal, bien loin de céder, augmente, & que le ventre soit distendu au point de suffoquer l'animal, il faut promptement pratiquer une ouverture avec le troquard, à deux pouces de la dernière fausse-côte, & deux pouces de l'extrémité de la première vertebre lombaire du côté droit. Huit vaches que M. Courtois a opérées de cette maniere, ont été très-bien guéries. Il fait toujours observer aux animaux un grand régime ; il les purge à plusieurs récidives avant de leur permettre des alimens.

DES TRANCHÉES ROUGES.

Accidens.

Les tranchées rouges ne sont qu'une in-

(1) Elle a souvent lieu dans cette maladie.

inflammation des intestins ; cette espece de tranchées est la plus douloureuse & la plus dangereuse. Les chevaux y sont plus sujets que tout autre animal. Ils annoncent cette maladie par des actes de fureur ; ils voudroient pouvoir se tuer , se précipiter & s'assommer. Ils se jettent par terre de leur hauteur sans plier les jambes. Ils ont beaucoup de fièvre ; leur fiente est noire , par crotins & quelquefois enduite d'une humeur glaireuse semblable à de la mousse. Les urines du même jet sont claires dans le commencement , ensuite un peu rouges , & sur la fin épaisses & enflammées. Les extrémités froides , la cessation prompte & subite des douleurs , un refus constant de toute espece d'alimens , la sueur sont des symptomes évidens de mort.

Traitement.

Les remedes propres & indiqués dans cette espece de tranchées qui vient d'une cause inflammatoire , sont : 1°. les saignées réitérées , les lavemens émoliens & nitreux , les tempérans , les calmans , (1) les lotions de toute la capacité du ventre avec l'eau tiède acidulée.

Les mucilagineux en lavemens sont encore très-recommandables. L'on doit re-

(1) Les émulsions tirées des quatre semences froides ou des amandes douces , sont le meilleur tempérant & le meilleur calmant que l'on puisse se procurer dans cette circonstance.

tenir les animaux, & les fixer sur une bonne litiere, crainte que par leur agitation ils ne s'abyment. L'on évitera avec soin l'usage des ingrediens qui échaufferoient trop, ou bien l'on court les risques de faire dégénérer l'inflammation en gangrene; celle-ci est un effet assez ordinaire des maladies inflammatoires chez tous les animaux.

DES TRANCHÉES OCCASIONÉES PAR LES VERS.

Signes qui caractérisent cette maladie.

Accidens.

Si à la suite des tranchées qui tourmentent les animaux, l'on s'apperçoit qu'ils rendent des vers parmi leurs matieres, l'on a tout droit de conjecturer que les vers sont le produit de la maladie. Dans ce cas les animaux ont l'haleine puante; leur appétit est déréglé; ils dépérissent à vue d'œil; leur ventre est volumineux; ils sont toujours en mouvement à peu près comme si les mouches les excitoient par leurs piquures; ils remuent tantôt les pieds de devant, tantôt ceux de derriere & tantôt la queue; ils changent souvent de place; tels sont les signes sur lesquels on se trompera le moins, & dont on peut tirer les meilleures inductions.

Curation.

Quand on a des sûretés sur le caractère

de cette maladie, il faut l'attaquer par l'usage des amers. L'aloës, le mercure doux, l'absynthe, la coralline, le semen-contra sont d'excellens anthelmiutiques; l'huile d'olive & le suc de citron mêlés ont également une propriété reconnue.

Comme il importe ensuite de remédier au vice des digestions, l'on purge si-tôt que les tranchées sont apaisées.

DES ALIMENS PRIS EN TROP GRANDE QUANTITÉ.

Quoique cette indisposition soit plus ordinaire aux hommes qu'aux animaux, il arrive pourtant que ces derniers, après une disette trop grande des alimens, mangent avec voracité des substances qu'ils trouvent de leur goût, se gorgent à un tel point qu'ils éprouvent des mal-aises, des indigestions même accompagnées de tranchées & de coliques.

Accidens.

L'on ne se méprendra pas sur une indisposition de cette espece, si l'on fait attention au ventre des animaux qui est extrêmement rempli, de même que leurs flancs. Ils ont la respiration un peu contrainte; quelques-uns se plaignent, se couchent & se levent; ils paroissent plus lourds, plus pesant & plus paresseux; ils rendent des matieres fécales très-liquides; elles ont une odeur de vin qui se seroit aigri.

L'exercice, la promenade, les boissons aqueuses suffisent d'habitude. La diete & quelques lavemens, voilà tout ce qu'il faut. Ce procédé sans doute n'ira pas de pair avec les conseils de certaines gens qui préconisent la saignée & les purgatifs; mais il a son mérite à tous égards, & il vaut bien ces remedes que l'on vante pour toutes fortes de coliques; secrets dont les débiteurs ne connoissent ni l'essence ni les vertus. Qu'on leur demande une explication? ils vous répondront par ces termes: c'est un secret; tout est dit: l'on ne raisonne pas contre les choses mystérieuses.

DE LA CONSTIPATION.

La constipation est regardée comme une maladie d'entrailles. Les vaches, les bœufs & autres animaux ruminans y sont fort enclins; c'est ce que le public appelle être enfermé dans les feuillets.

Accidens.

La vache ou le bœuf constipé est quatre, six, huit & même dix jours sans aller du ventre. Les premiers jours il donne quelques signes de coliques; bientôt il tombe dans un état d'inquiétude & de plus grandes souffrances; il fait d'inutiles efforts pour sienter; les tégumens sont chauds; le pouls est élevé; les yeux sont enfoncés; le ventre est dur, tendu comme un ballon. L'animal n'a point d'appétit; il boit peu, & seulement ce qu'on lui donne par force; sur la

fin de la maladie, la bouche est sèche & puante; les extrémités deviennent froides; le pouls est véloce & à peine sensible; l'animal s'affoiblit; il se tient toujours couché, & périt tranquillement.

Causes.

Traitement.

Il n'est pas douteux que cette maladie dépend d'une cause inflammatoire; par conséquent les saignées sont, les premiers jours, très-importantes; on les accompagne des délayans & des relâchans en boissons. Les lavemens ne fauroient être trop multipliés. On les préparera simples d'abord; ensuite l'on pourra, suivant le besoin, les rendre laxatifs par une infusion de manne ou de casse, depuis un quart jusqu'à une livre.

En continuant ce procédé, l'animal doit fournir des matières noires, fétides, sanguinolantes, & souvent glaireuses. A ces matières succédera une diarrhée qui diminue le volume du ventre; enfin l'appétit reviendra, la rumination, &c. La guérison ne tardera pas d'être obtenue.

L'on se modérera sur la quantité des alimens dans cette circonstance. Si l'on donne du foin, il faut qu'il soit mouillé; mais j'aurois mieux que l'on n'employât que des herbes vertes & rafraîchissantes à petite dose; du son, de la farine de seigle ou d'orge débroyés dans l'eau.

DU PISSEMENT DE SANG.

Le pissement de sang épargne bien peu de bêtes à cornes. (1) Les bœufs & les vaches l'auront à tout âge ; les veaux même en sont attaqués, sur-tout ceux que l'on envoie déjà aux pâturages. Le mois de mai est la saison de rigueur pour cette maladie ; il paroît qu'elle est plus rare en hiver, en été & en automne.

Symptomes.

Les animaux qui en sont attaqués éprouvent une grande chaleur, principalement le long de l'épine du dos. Dans cet endroit leur poil s'hériffe, & il est rude au toucher. La fièvre est très-forte ; les flancs sont dans une extrême agitation ; la constipation est de la partie ; d'ailleurs les bêtes boivent & mangent encore ; de ce côté-là l'on ne jugeroit pas qu'elles soient retenues par le moindre obstacle ; les urines coulent souvent ; les animaux néanmoins les rendent avec efforts. Les vaches ont encore du lait les premiers jours du mal ; insensiblement elles en fournissent très-peu ; sa couleur ne s'efface point, mais sa qualité s'affoiblit ; il perd infiniment de sa saveur & de sa douceur.

(1) Je n'entends pas parler des moutons & des chevres, qui sont cependant des bêtes à cornes ; elles n'éprouvent jamais cette maladie.

Causes.

M. Bourgeois prétend que les feuilles de chêne, d'orme, &c. causent cette maladie; je suis dans la même persuasion; en effet, le pissément de sang est très-commun ici où la plupart de nos pâturages sont en taillis d'orme & de chêne. (1)

*Curation.**Fausses pratiques de quelques villageois.*

Mais s'il est d'autres causes, nous n'avons pas poussé plus loin nos recherches, & notre début est toujours celui de la saignée quand il est question de traiter les animaux; nous la faisons indifféremment à la poitrine ou bien au col; elle est toujours médiocre. Là-dessus quelques payfans font avaler des grenouilles vivantes; ils ont grand soin que les bêtes ne les écrasent pas sous leurs dents; car à leur estimation le remède seroit infructueux; voilà comme l'on s'aveugle dans les campagnes! Par bonheur c'est le petit nombre qui se voue à ce préjugé; les autres se comportent avec plus de sagesse; ils demandent au moins s'ils ne savent pas; en conséquence les animaux sont dirigés suivant les principes qu'on inculque; la réussite est presque toujours le fruit des bons conseils.

Les boissons qu'on leur prépare dans la

(1) La feuille d'épine blanche produit de pareils effets.

force des accidens font adouciffans. Tantôt l'on emploie l'eau blanchie avec la farine d'orge, tantôt l'on admet les infusions de graine de lin ou de guimauve; c'est dans un sens l'équivalent.

Les lavemens à cette même période font administrés avec avantage.

Par ces secours la grande chaleur diminue, l'inflammation tombe, & souvent le piffement de fang se réduit à très-peu de choses; lorsque l'on en est à ce point, & spécialement si le ventre est libre, j'abandonne tous délayans & tous antiphlogiftiques; je leur substitue des astringens; l'on ne regardera pas sous quelle forme ils seront prescrits.

L'aigremoine, le plantain, l'ortie-grieche & la mille-feuille font nos plantes de prédilection. J'en prends une poignée de chaque; je jette le tout dans huit livres d'eau; je le laisse bouillir un demi-quart-d'heure, puis je passe la décoction au travers d'un linge.

Toutes les trois heures j'en fais avaler une chopine à l'animal. Le matin avant la première dose, je donne le bol qui suit; il n'est nullement à dédaigner.

BOL ASTRINGENT.

Ayez une forte pincée de poils de lievre, de la mie de pain blanc & du beurre, autant qu'il en faut pour envelopper le tout, & le rendre en pâte molle.

Tous les soirs je délaye une once de diascordium dans une chopine de la tisane dont j'ai parlé plus haut ; cette potion relève les forces, elle est utile dans l'état d'épuisement où les bêtes se trouvent.

Je tiens ferme sur les mêmes procédés, jusqu'à ce que j'obtienne un mieux-être réel ; après quoi je termine la cure par un purgatif. J'attends toujours à le proposer que les bêtes soient convalescentes ; le tamarin & la rhubarbe en font la base.

Au commencement de cette maladie où les animaux ont de la fièvre, je me rejette pour leur subsistance, sur le son mouillé ou sur des soupes avec les raves & la courge, quand on en a. Ensuite la fièvre une fois ralentie, l'on n'a plus besoin d'être si sévère ; je souffre que l'on passe à d'autres alimens ; l'orge & la paille de froment hachée, composent une excellente nourriture que l'on peut continuer jusqu'au parfait rétablissement des bêtes.

D U G O N F L E M E N T.

Symptomes.

L'on connoît tout de suite quand les animaux sont saisis du gonflement. 1°. Leur peau s'étend beaucoup, & fournit un son très-obscur lorsqu'on la frappe. 2°. Ils ont aux flancs un creux qui se remplit & que l'on ne distingue plus. 3°. Ils se soutiennent sur leurs jambes avec peine, & n'ont point

d'habileté à remuer leurs corps. 4°. Ils ont une toux sèche, & la respiration gênée. 5°. Enfin ils sont inquiet & se plaignent; cependant il est rare qu'on leur trouve de la fièvre.

Ces accidens veulent être combattus avec célérité, pour que la terminaison ne soit pas funeste aux bêtes. L'on est sûr de les préserver lorsque l'on apporte les remèdes avant le moment de désespoir.

Les vaches, les genisses, les bœufs & les taureaux gagnent ce mal avec la même facilité. Les veaux paroissent en être un peu plus exempts; c'est, si je ne me trompe, parce qu'on les concentre davantage dans l'écurie, & qu'on les envoie aux champs avec plus de réserve; ils ne sortent pas dans les tems de pluie ou de gelée, du moins dans notre district.

Causes.

Le gonflement n'arrive guère que par ces tems-là, sans doute parce que les animaux se mouillent le corps, les pieds & les jambes; qu'ils mangent goulument de l'herbe trop humide ou trop grasse, qu'elle abonde en trefle (1) couvert de rosée, & sur lequel le soleil n'a pas encore dardé ses rayons; la nourriture est alors fort crue & fort pesante; la digestion s'en élabore mal; de là naissent les flatuosités & les vents qui sont

(1) La feuille de navette à quelque petite dose que les animaux la mangent, leur occasionne aussi le gonflement.

encore des effets de cette cruelle maladie.

Traitement.

La saignée ne peut être ici que très-pernicieuse. Elle occupe lorsqu'il est à propos d'employer vigoureusement les moyens essentiels ; qui pis est, elle conduit les bêtes dans un affaïssement redoutable.

Mais ces considérations ne retiennent pas les étourdis, chez qui cette évacuation passe en habitude ; il faut de toute nécessité qu'ils tirent du sang, & si les veines du col n'en rendent pas, ils multiplient leurs piquures & leurs incisions par-tout ; le sang jaillit, & mes enthousiastes s'applaudissent.

Il s'en trouve au reste qui ne vacillent point dans leurs idées ; ceux-là se ressouviennent que telle préparation aura été merveilleuse ; ils y auront recours suivant l'exigence du cas ; ils essuyeront bien moins de disgraces.

Le plus expéditif c'est, sans contredit, de ramener les animaux à l'étable, de les frictionner, de les couvrir & de les tenir chaudement jusqu'à ce qu'ils soient baignés de sueurs ; dans les mêmes entrefaites, on leur donne des diaphorétiques & des cordiaux : ces médicamens sont à la portée de tout le monde.

Il est une boisson que l'on vante beaucoup dans cette maladie ; je dirai comme on la compose ; la recette n'en est pas com-

pliquée ; elle n'est pas non plus dispendieuse.

BOISSON DANS LE GONFLEMENT.

Prenez dix à douze gouffes d'ail, épluchez-les & coupez-les par morceaux ; mettez-les dans une pinté d'eau-de-vie ; enflammez cette liqueur avec un morceau de papier allumé ; laissez le feu s'éteindre de lui-même , & lorsqu'il le fera , vous jeterez dans l'eau-de-vie un verre d'huile d'olive.

L'on fait avaler tout ce mélange , si l'on gouverne un bœuf ; l'on en retranche un quart , si l'on gouverne une vache. Cette liqueur ne tardera pas d'exciter la transpiration ; les animaux ne doivent manger que quelques heures après.

Plusieurs se servent du bol dont voici la formule.

BOL DANS LE GONFLEMENT.

Pesez quatre onces de vieux oing, (1) pétrisez-les dans de la mie de pain blanc en petit volume ; il en résulté un gros bol que l'on divise en deux ou trois autres , afin que les bêtes le prennent plus aisément.

Quelques-uns dissolvent une poignée de sel dans une écuellée d'eau ; ce breuvage qu'ils appellent la meure leur a prospéré mainte & mainte fois.

(1) Au défaut de vieux oing , l'on se rejetteroit sur le lard ; le plus rance seroit le meilleur.

D'autres renoncent à tout pour la poudre à canon. Ils en mesurent à peu près la charge d'un fusil; ils l'écrasent avec un pilon de bois, & la lient dans du beurre: selon eux, cette drogue pousse par les voies urinaires & dissipe beaucoup de vents; ils l'emploient de la même façon que le bol décrit dans la page précédente. Le gonflement pour l'ordinaire cede à ces divers ingrédiens. Lorsque les animaux en sont délivrés, il est bon de leur offrir des alimens, & de leur donner à boire de l'eau blanchie avec une poignée de farine quelconque.

Mais un bœuf gonfle, quoique on ne l'envoie au pâturage que par un tems sec, qu'il ne broute de l'herbe ni trop grasse, ni trop humide, & même quoiqu'il reste à l'écurie à ne manger que du foin. Pour lors, l'on a lieu de soupçonner que des insectes vénémeux sont la cause de sa maladie; en deux mots, je raconterai comme l'on tâche de la combattre.

L'on délaye dans une chopine de vin, deux onces de thériaque ou d'orviétan; l'on confond dans ce breuvage un demi-verre de vinaigre ou de verjus; les effets salutaires de ce remede sont bientôt annoncés par le dégonflement, la gaieté & l'appétit de l'animal.

D E L A L E N T E.

Accidens.

Cette affection arrive assez rarement; mais lorsqu'elle

lorsqu'elle a lieu, elle se propage & fait quelquefois beaucoup de désordre. Elle se déclare tout-à-coup par un flux de sang plus ou moins abondant. Tantôt les bêtes se plaignent, tantôt elles n'annoncent point de douleurs; celles qui souffrent ont volontiers de la fièvre.

Causes.

La transpiration qui s'arrête & se supprime, les humeurs qui se jettent sur les intestins, c'est ce que nous regardons comme la cause de cette maladie; mais peut-être y en a-t-il d'autres que le peuple n'admet pas, comme le travail forcé, le genre de nourriture, les miasmes répandus dans l'athmosphère; car nous avons dit plus haut que la contagion se répandoit.

Il est donc prudent d'abord de séparer les animaux qui sont frappés de cette maladie, & de veiller sur ceux qui se portent bien. Ainsi l'on a deux traitemens à suivre; commençons par celui qui convient aux bêtes malades.

La méthode de nos laboureurs est défectueuse, d'autant plus qu'ils n'ont en vue que d'astreindre & de resserrer sans prendre d'autres précautions. Il résulte aussi qu'ils commettent des meurtres par leur faute; ils ne s'en repentent que quand le mal est irrémédiable. Les décoctions de verveine, de mille-feuille, de tormentille, de bistorte, le sang-dragon, le diascordium, la thériaque sont donnés familièrement, & l'on s'en

promet beaucoup ; cependant l'on effuie des pertes, & à quoi faut-il les attribuer ? A l'ignorance, tout au moins à l'esprit d'entêtement. Il a une force si puissante que les raisons les plus péremptoires ne parviennent jamais à le combattre, je ne dis pas à le détruire.

Quelques succès effacent des malheurs à l'infini ; l'on vante les uns, l'on s'oublie sur les autres ; tels sont les désagrémens que l'on éprouve dans les campagnes ; non-seulement quant à la médecine des animaux brutes, mais quant à celle des animaux raisonnables.

Méthode curative.

Quoi qu'il en soit, il importe de débiter par une saignée, sur-tout si l'on s'apperçoit que les bêtes ont de la fièvre. L'on administre ensuite quelques lavemens avec le son, les mauves ou la graine de lin. Les boissons également seront adoucissantes ; l'on peut employer celles que j'ai prescrites dans l'article du pissement de sang, page 41. L'eau-de-vie offre encore ses avantages, de même que le décoctum album indiqué dans l'article du félin, page 18.

Lorsqu'on a insisté quelque tems sur ces préparations, il est à propos de passer quelques purgatifs ; les meilleurs sont le tamarin, la manne, & dans certaines circonstances, la rhubarbe.

Que l'on en vienne après cela aux subs-

tances toniques, antiseptiques & astringentes, la nécessité l'exige quand la curation est un peu avancée. C'est le cas alors de se servir de la thériaque, de l'extrait de genievre, de la confection d'hyacinthe. Chaque jour il suffira d'une once de quelque-une de ces drogues indifféremment ; mais l'on aura soin de les délayer dans une décoction d'oseille ou d'épine-vinette.

Le quinquina, auquel on associe de la gomme adragante, mérite une distinction. Outre qu'il a la propriété de résister à la pourriture, il relève le ton des fibres de l'estomac, des intestins, il les affermit. De son côté, la gomme adragante (1) fournit un doux mucilage qui a la vertu d'émousser l'action des sels qui corrodent & déchirent.

Sur une once de quinquina l'on met trois ou quatre gros de gomme adragante, l'un & l'autre en poudre ; l'on broie bien le tout ; on le délaye dans suffisante quantité d'eau de ris ; on le fait prendre ou le soir ou le matin.

Si à raison de la continuité du flux de sang, de sa ténacité, les matieres sont glaireuses, muqueuses ou purulentes ; qu'elles présentent des pellicules à demi-dissoutes, des débris de la substance des intestins, il faut soupçonner des ulcères dans cette partie-là & en craindre les suites ; cet accident est fâcheux.

(1) Ou gomme arabique.

Mais l'on applique sur les plaies à l'extérieur des digestifs avec la térébenthine & le jaune d'œuf; ils détergent & modifient; pourquoi ne produiroient-ils pas les mêmes effets au-dedans du corps? Dans cette persuasion je conseille que l'on y recoure; l'on se contentera d'une once de térébenthine & d'un jaune d'œuf, délayés dans un peu d'eau de plantains. Ce remede sera distribué chaque jour pendant quelque tems; voilà comme j'ai vu qu'on le faisoit prendre; j'ai été témoin qu'il a réussi aussi souvent qu'il a manqué.

Pour la nourriture des bêtes l'on fera cuire dans l'eau tantôt de l'orge, tantôt de l'avoine, du seigle, du ris; l'on en donnera la décoction à des heures réglées.

La boisson ordinaire sera de l'eau blanche; on y éteindra un fer rouge, quand il sera à propos de la rendre astringente.

Second traitement qui regarde les bêtes saines.

L'ordure & la fiente des animaux doivent être enlevées exactement, & mises à une certaine distance des écuries; par ce moyen les bêtes saines peuvent être préservées.

Le traitement envers elles consistera à les moins fatiguer, à les nourrir plus délicatement, à les bouchonner & à les tenir plus propres. L'on brûlera dans leurs étables des parfums, des aromates. L'on ne souffrira pas qu'elles communiquent avec

les bêtes malades, ce qui est très-important.

DE LA RÉTENTION D'URINE.

Cette maladie n'est pas aussi fréquente que celle dont nous venons de faire la description. Cependant elle regne quelquefois; voici comme elle se déclare.

Symptomes.

Les animaux qui en sont incommodés font continuellement des efforts pour rendre leurs urines & ne le peuvent pas.

Ils se plaignent & s'agitent beaucoup, se roulent même sur leur litiere. Leur ventre se tend & s'éleve plus ou moins. A chaque instant ils auront des envies de lâcher leurs matieres fécales; l'anus est souvent poussé en-dehors; il est aisé de voir que les bêtes sont dans les douleurs du tenesme & des éprintes.

La fièvre est bientôt continue, si la maladie subsiste pendant quelques jours; dans ce cas, l'on doit tout appréhender.

Causes.

Ces accidens sont le résultat d'une grande inflammation, nous le concevons d'avance. La fatigue, l'excès du travail échauffent les animaux; il arrive encore, malgré les précautions qu'il faudroit prendre, qu'on les laisse dans un état d'inaction; je suppose alors qu'ils aient chaud, la transpiration se sup-

primera ; mais sur-tout si dans cette disposition ils boivent de l'eau fraîche & qu'ils endurent le froid.

Or l'humeur répercutée se jette volontiers sur les reins & la vessie ; ce retour d'humeurs forme un obstacle ; les passages de l'urine se bouchent ; c'est ainsi le plus communément que la rétention d'urine a lieu.

Méthode curative.

La saignée est la première chose que l'on doit faire pour le traitement ; il est clair qu'elle veut être répétée lorsque l'inflammation est violente.

Ceux qui emploient ensuite les apéritifs font d'autant mieux dans l'erreur, que ces remèdes augmentent l'embarras. Il importe, au contraire, dans cette circonstance de mettre en pratique tout ce qui peut relâcher, adoucir & corriger la grande chaleur.

Les lavemens tiennent le second rang après la saignée ; ils sont indispensables. Les mauves, le fenécon, le bon-henry, la graine de lin serviront à les composer. Ordinairement on ne les donne qu'à mi-seringue, mais on en donne plus souvent.

Les décoctions de son & d'orge, le petit-lait sont des boissons que l'on ne craindra pas de prodiguer.

Pour la nourriture des bêtes, elle consistera en feuilles de raves & de laitue, si la saison permet de s'en procurer.

D'autres choisissent le son ; ils l'arrosent

avec de l'eau , & ce seroit mieux de bien l'humecter.

Cependant malgré ces soins l'on ne parvient pas toujours à dégager la vessie , & les urines ne reprennent pas toujours volontiers leur cours naturel ; dans cette perplexité la sonde n'offre point de ressources ; comment se retourne-t-on ? Nos laboureurs avec un bistouri ont essayé de faire une incision longitudinale au périnée ; ils ont ouvert la vessie , l'urine s'est mise à couler ; c'est de la sorte qu'ils ont préservé bien des animaux.

Ces plaies n'affujettissent qu'à un traitement fort simple ; elles sont cicatrisées en très-peu de tems.

La rétention d'urine est encore formée par des glaires ; l'on s'en apperçoit en ce que l'urine lorsqu'elle s'échappe est fort épaisse , & que d'ailleurs les animaux ne font pas autant d'efforts pour la rendre.

Dans cette rétention la saignée n'est pas absolument si nécessaire que dans l'autre , quoique l'on peut la pratiquer. Par exemple , les apéritifs trouvent ici leur place ; on les emploie même très-avantageusement.

L'on propose la fiente de cheval , celle de pigeon , délayées dans le vin blanc ; l'on recommande les gouffes d'ail , & la colophone dans le même véhicule ; je ne raisonnerai pas sur l'efficacité de ces remèdes d'après ma propre expérience ; j'indiquerai seulement les préparations dont les succès

me font connus. Je commence par la décoction suivante.

APOZEMES DANS LA RÉTENTION D'URINE OCCASIONÉE PAR DES GLAIRES.

Prenez racines d'arrête-bœuf & de persil, de chaque deux onces. Bayes d'alkekenges, une poignée. Faites cuire dans trois pintes d'eau l'espace d'un quart-d'heure; ajoutez ensuite cerfeuil, lierre terrestre & capillaire, de chaque demi-poignée; le tout infusera demi-heure; l'on passera la décoction au travers d'un linge. On la partagera en six doses qui seront distribuées de trois en trois heures. Dans chaque dose l'on jettera trois drachmes de sel de Glaubert.

Pour le même mal l'on donne aussi une once de crème de tartre réduite en poudre impalpable; on la délaye dans une chopine de décoction d'orge que l'on édulcore avec le miel.

La nourriture ne différera point de celle que j'ai indiquée.

Enfin; nous avons dit que les animaux acquéroient des rétentions d'urine en s'échauffant, & en prenant froid lorsqu'ils sont en sueurs; pour éviter cet inconvénient il faudroit après leur travail user de la précaution de les laisser reposer, de les rafraîchir, & de ne jamais les conduire à l'abreuvoir avant de leur avoir donné du foin ou quelqu'autre substance.

DES ÉTRANGUILLONS.

Si l'on considère que cette maladie commence par un engorgement & une inflammation des glandes situées près du gosier des animaux, l'on n'hésitera pas de la caractériser d'une espèce d'esquinancie. Les bœufs y sont plus sujets que les vaches, sans doute à raison de ce qu'on les fait travailler & qu'on les échauffe; l'on n'ignore pas qu'à la montagne les vaches ne sont employées à aucun exercice.

Le bœuf qui est attaqué ne respire qu'avec peine, & n'avale que difficilement. Il paroît inquiet, il baisse toujours la tête; il a les oreilles froides, & la bouche sèche & brûlante. S'il se couche, un instant après il se leve; il ne garde pas long-tems la même position. Ses yeux sont rouges; il a de la fièvre, tantôt plus, tantôt moins, suivant le degré de phlogose & d'engorgement.

Causes.

Le chaud & le froid qui se succèdent rapidement sont souvent la cause des étranguillons; ils peuvent provenir encore de la mauvaise qualité des alimens dont se nourrissent les animaux.

Le traitement ne doit point être tardif, l'on mettroit les bêtes en danger; il faut l'entreprendre si-tôt que l'on s'apperçoit de la maladie.

Traitement.

La saignée est préférable à tout dans le principe ; elle offre l'avantage de désemplir les vaisseaux , & de dériver l'humeur morbifique , sur-tout si on la pratique à la queue. On la réitere suivant le besoin , & les forces de l'animal.

L'on ne perdra pas de vue les lavemens qui sont propres à corriger la grande chaleur , & à dégager les boyaux des matieres qui pourroient devenir putrescentes , si on les y laissoit croupir trop de tems. On les composera avec les mauves, la mercuriale, le miel & le nitre ; on en donnera quelquefois deux dans un jour.

En boisson l'on fera prendre l'eau d'orge, l'eau de son avec le nitre ; l'infusion suivante est encore fort indiquée.

Prenez feuilles d'oseilles , de laitue , de pourpier & d'endive , une poignée de chaque. Que le tout infuse un quart-d'heure dans deux pintes d'eau bouillantes ; l'on passera la décoction au travers d'un linge , & on la partagera en quatre doses qui seront distribuées de trois en trois heures.

Pour nourriture l'on employera l'herbe verte au lieu de fourrage ; mais si l'animal ne peut ni mâcher , ni avaler , on lui donnera le bouillon suivant ; il est très-substantiel.

Faites cuire dans une suffisante quantité

d'eau quelques morceaux de pain d'orge ; lorsqu'ils sont écrasés , vous coulerez le bouillon , & exprimerez le pain , pour bien en tirer le suc.

Ne donnons pas dans l'erreur des métrayers qui croient résoudre les tumeurs , en broyant fortement les glandes avec les doigts , pour ne pas dire avec des tenailles , des pinces , &c. Il résulte de cette opération que l'on irrite une partie enflammée , & que bien loin de faciliter la résolution que l'on demande , on occasionne une supuration qui n'auroit pas lieu sans cela.

L'on doit commencer par envelopper les glandes tuméfiées avec de l'étoffe ou une peau de mouton ; sauf ensuite si l'on voit que les glandes grossissent & s'étendent davantage , à recourir aux cataplasmes maturatifs tels que celui-ci.

Prenez des racines de mauves , de guimauve ou des oignons de lys , pillez-les & les faites cuire avec du vieux oing & de l'eau ; on les rechange toutes les quatre heures.

Lorsque la fluctuation annonce que le pus est formé , l'on pratique une grande ouverture ; l'on panse matin & soir avec l'ongent basilicum ; les plaies que l'on établit guériront d'autant plus vite qu'elles seront pansées méthodiquement & avec propreté.

L'on se hâte de purger quand les tumeurs

se font terminées par résolution. L'on purge également quoiqu'elles ont prises la voie de la suppuration ; mais on attend que l'on ait amené les plaies à cicatrices.

Fin des maladies aiguës.



T A B L E A U

D E S

MALADIES CHRONIQUES.



SECONDE PARTIE.



DU MORFONDEMENT.

Accidens.

CETTE maladie est parfaitement annoncée par l'accablement général de tout le corps des animaux. L'on voit que leur marche est lente & embarrassée; on les entend souvent se plaindre; mais sur-tout s'il faut qu'ils marchent en descendant. Leurs pas sont mal assurés; ils tomberont quelquefois pour ne pouvoir se relever sans secours, du moins sans beaucoup de peine.

Leur poil est hérissé & terne. Il se détache seul, à plus forte raison, lorsqu'on bouchonne ou que l'on étrille.

La maigreur qu'ils éprouvent est difforme, & l'on peut bien dire d'eux qu'ils n'ont que la peau collée sur les os. Leurs yeux sont caves & enfoncés; leur bouche est sèche, d'un pâle tirant sur le jaune; leurs naseaux fournissent une espece de morve claire, qui devient ensuite plus épaisse; l'engorgement des glandes, tant sublinguales que maxillaires, est encore un accident qui se joint à tous les autres.

Enfin, les bêtes affectées ont toujours un air de tristesse & d'inquiétude. Elles perdent la rumination, l'appétit, &c.

Leurs urines sont extrêmement claires. Plusieurs sont constipées, & rendent des matieres fort durés; d'autres auront le cours de ventre, & les déjections seront fétides.

La langue est blanche, & indique le mauvais état des premières voies, quelle est l'abondance des matieres indigestes qui se-journent dans le feuillet.

Le lait se tarit dans les vaches.

Au commencement de cette maladie la fièvre n'a pas encore lieu; mais elle tarde peu de venir. Elle prend ensuite volontiers le caractère de la fièvre lente, d'où il arrive qu'elle conduit les animaux dans la consommation, & qu'elle tue le plus grand nombre, malgré tous les secours qu'on leur donne.

C'est ici que le peuple raisonne singulièrement sur la cause de cette affection; il

s'en faut bien qu'il se rende justice. Il l'attribue d'ordinaire à des causes qui ne tombent pas sous les sens. (1) Je lui passe cette erreur ; mais qu'il examine au moins si ses mauvais traitemens , si son peu d'égards relativement au travail des bêtes , n'en est pas une des plus essentielles , & pourtant il n'y prête nulle attention.

Il suffit de considérer que l'on tire partie d'un animal jusqu'à ce que la lassitude arrive , qu'on le néglige ensuite , & qu'on ne le surveille point ; cela suffit , dis-je , pour croire qu'on le dispose à des dérangemens sans nombre , & spécialement à la maladie que je décris. L'on auroit d'autant plus de tort de se refuser à cette objection , qu'il paroît que les métayers qui ont soin & qui ménagent leur bétail , qui le nourrissent & l'entretiennent suivant les circonstances , sont bien moins exposés à l'inconvénient d'avoir des animaux frappés de la sorte ; l'exemple nous le prouve dans tous les lieux.

L'on n'est pas plus fondé à compter sur les moyens que l'on emploie dans la cure de cette maladie : nous allons le voir. En effet , l'on ne s'attache qu'à fortifier avec des cordiaux , sous prétexte d'obvier à l'épuisement des bêtes malades , & de rap-

(1) Comme à des insectes que l'animal auroit avalés en mangeant. Comme à des plantes vénéneuses , telles que la ciguë , l'aconit , &c. Quelques-uns parlent encore de sortilèges , de sorts donnés ; quoique le nombre en est petit , il s'en trouve néanmoins.

peller leurs forces qui s'éteignent : telle est la méthode la plus familière & la plus accréditée dans nos campagnes. Si l'on vouloit ouvrir les yeux à la lumière, je me persuade que l'on se reformeroit sur ces abus, & qu'on leur préféreroit un traitement qui seroit propre à corriger le vice du sang & des humeurs à remédier à leur dépravation ; alors l'on iroit droit à la cause de cette maladie ; les accidens ci-dessus énoncés ne permettent pas qu'on s'y méprenne ; d'ailleurs l'on préviendroit une fièvre qui se tourne en fièvre lente, comme je l'ai expliqué plus haut, au lieu qu'on la favorise & qu'on la hâte, par les substances incendiaires que l'on prodigue.

Méthode curative.

La saignée convient-elle dans le cas présent ? Il pourroit bien n'y avoir que la force de l'habitude qui la rendroit recommandable ; au reste, elle est moins importante que pernicieuse, la saine raison le dicte, l'expérience le démontre.

L'on tirera plus de secours des lavemens, parce que l'on s'opposera au moins à la constipation qui a souvent lieu dans cette maladie, & dont l'opiniâtreté augmente le désordre. Ils sont assez inutiles lorsque le ventre coule ; mais sur-tout si la diarrhée se montre comme cela n'est pas rare. Au contraire, l'on doit la prévenir comme l'on doit empêcher

empêcher qu'elle ne dure trop; car pour l'ordinaire, elle fait périr l'animal.

Il faut néanmoins des précautions pour la combattre, & il seroit imprudent de l'entreprendre avec des astringens, sans avoir obtenu quelques évacuations. L'on y parvient en donnant les premiers jours des décoctions de tamarin, (1) ensuite des infusions de rhubarbe, (2) par après, l'ipeacuanha, moins comme une poudre qui doit purger ou exciter le vomissement que comme un divisant, & une substance qui doit rétablir le ton que l'estomac auroit perdu.

C'est ensuite le cas, si la diarrhée est persistante, de recourir à la voie des astringens, des fébrifuges; ils sont la dernière ressource. L'extrait de genievre, la thériaque, la confesion d'hyacinthe, le diascordium mêlés avec le quinquina, ou à son défaut la gentiane, seront mis en usage comme étant à cette époque ce qui convient le mieux. (3).

(1) L'on fait bouillir une demi-livre ou une livre de tamarin dans une pinte d'eau pour une fois. Le lendemain on recommence si les forces de l'individu le permettent.

(2) L'on fait infuser dans une pinte d'eau bouillante une ou deux onces de rhubarbe, coupée par tranches de la largeur & de l'épaisseur d'un liard. On coule & l'on exprime. L'on se gardera de laisser bouillir cette racine; elle seroit alors astringente & non purgative.

(3) L'extrait de genievre, la thériaque, la confesion d'hyacinthe, le diascordium, de chaque séparément & indifféremment, à la dose d'une once, associés avec pareille dose de quinquina ou de gentiane. On délaye dans une

En boisson l'on placera l'eau de ris, l'eau pannée, ou bien la décoction blanche faite avec la mie de pain, la gomme arabique & la raclure de corne de cerf. (1)

Pour toute nourriture, le bouillon fait avec la viande, ou l'eau blanchie avec la farine de fèves. L'on s'en tiendra là jusqu'au terme fatal, ou l'heureuse décision.

Mais je reviens à ce qui doit être mis en pratique pour combattre la fièvre, & les accidens qui l'accompagnent. D'abord l'on ne présentera que très-peu de nourriture à l'animal ; il seroit même fort utile de ne lui donner que des décoctions blanches que l'on prépare avec la farine de seigle ou d'orge, les raves, les courges, la citrouille que l'on fait cuire à la fois dans suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce que la décoction imite une bouillie assez claire.

Il faudroit supposer qu'il n'y eût que peu ou point de fièvre, pour que l'on pût se permettre des alimens ; encore faudroit-il les choisir dans la classe de ceux qui sont faciles à mâcher & qui fournissent un suc doux, humectant & rafraîchissant, comme la laitue, le pourpier, l'endive, la courge, le concombre, le lactuca léposis, &c.

livre de décoction de plantain, de mille-feuille ou de camomille romaine, que l'on fait prendre le matin & que l'on peut répéter le soir.

(1) Mie de pain de froment, une livre. Gomme arabique, cinq onces. Raclure de corne de cerf, quatre onces. Faites cuire pendant demi-heure dans quatorze livres d'eau ; passez au travers d'un linge.

L'eau d'orge, le petit-lait tiède, les tisanes de nénuphar, de gramen, les infusions de laitue, de chicorée, où l'on comprendra tantôt le nitre, le crystal minéral, & tantôt la crème de tartre, seront prescrits en boisson que l'on variera suivant les circonstances & suivant l'état de la maladie.

Par exemple, l'on ne sauroit trop se ménager du côté des purgatifs. L'on me dira peut-être que la langue étant couverte, l'on doit admettre que l'estomac est farci d'humeurs, & que l'on n'en obtient jamais mieux l'élimination que par les remèdes qui évacuent, à la bonne heure; mais ici la boule des vaisseaux, la tension des solides, leur éréthisme, la grande siccité, l'épuisement d'une autre part sont autant d'obstacles à considérer; tant pis si l'on veut passer outre; le repentir est bientôt la récompense de l'homme qui n'a que sa témérité en partage.

L'instant arrive néanmoins où l'on doit purger, mais cet instant est marqué par le relâchement que l'on desire. Ainsi, lorsqu'on a été assez heureux pour amener cette période, l'on auroit tort de temporiser; la délicatesse seroit alors sans excuse; elle ne pourroit être frappée qu'au coin de l'ignorance.

Les plus doux purgatifs ont un avantage reconnu sur les autres. Je conseille donc de choisir le séné, le sel d'epsom ou de sedlitz, la crème de tartre, le tamarin, la casse, le miel, la manne, & de les préférer au jalap,

l'aloës , &c. Ces derniers agissent d'une manière trop tumultueuse ; ils sont à rejeter de cette pratique.

Quelques doses de quinquina combattent la fièvre ; il relève les forces , il restaure l'animal en fortifiant les organes de la digestion , par-là même il suscite l'appétit ; mais ce qu'il y a de mieux , c'est qu'il prévient la dissolution du sang ; dans le cas présent elle n'est pas peu à appréhender. La constipation est un obstacle à l'admettre , si toutefois l'on juge qu'elle procède du défaut d'humidité des intestins d'une grande chaleur , &c.

Les cauterés , les setons sont des égoûts artificiels qui tendent à soulager les visceres à l'intérieur , & à les dégager de l'humeur morbifique qui les tient en échec. Je les approuve autant que l'on s'obstine à n'en point vouloir. Lorsque l'on m'aura démontré qu'ils sont nuisibles , inefficaces , je cesserai alors d'en être partisan. En attendant , je dis ce que j'ai vu , ce que j'ai éprouvé. Bien des personnes y ont eu recours ; elles ont toujours fini par des félicitations ; je ne suis pour rien dans leur enthousiasme , elles le doivent à la réussite.

Quelques frictions à propos , une bonne litière , la propreté des étables , le soin de renouveler l'air croupissant , & sur-tout un régime exact , sont des moyens trop salutaires pour que je les oublie. Je désirerois

qu'ils fussent moins simples; peut-être qu'on les apprécieroit davantage.

Je n'omettrai pas de recommander l'application des sachets & des cataplasmes émoliens (1) sur les glandes qui s'engorgent. On doit leur faire succéder les cataplasmes maturatifs, (2) lorsqu'elles tendent à s'abs céder; j'aime bien autant cette inclination que l'autre. Point de délai dans l'ouverture des dépôts; il y a des risques à courir du côté des métastases. L'on entretiendra la suppuration autant de tems qu'on le pourra; ces foyers sont trop secourables pour qu'on les ferme impunément.

DE LA TOUX.

La toux est une affection d'autant plus perfide, qu'elle n'est que peu de chose dans l'origine, qu'elle fait beaucoup de progrès, & qu'à une certaine période, elle ôte tout espoir de guérison, tandis que dans son commencement il est très-facile d'y apporter le remède nécessaire.

Ordinairement elle est accompagnée de dégoût, d'insomnie, d'oppression & de fièvre. Souvent ce dernier accident n'a lieu que par la négligence des laboureurs; en

(1) Préparés avec les feuilles de mauve, de bon-henry, la fleur de sureau, &c.

(2) Voyez le cataplasme indiqué pour les étranguillons, pag. 58 & 59, maladies aiguës des bœufs, &c. Ou bien le cataplasme indiqué ci-dessous pour la goulème, mal. aiguës des brebis, page 16.

effet, ils l'éviteroient dans bien des cas, si dans le principe du mal ils vouloient soigner les bêtes qui sont affectées, & appliquer sans retard les moyens qui conviennent.

Quatre causes concourent à engendrer les rhumes.

Quatre causes concourent à engendrer la toux. 1°. Les alimens. 2°. La boisson. 3°. Les effets de l'air. 4°. La fatigue & la peine du travail.

1°. Les alimens d'une mauvaise qualité, comme ceux qui ont été noyés par la pluie, ceux qui ont été chargés de rouille, & ceux qui auroient été soumis à l'action des brouillards ou des rosées pernicieuses, contiennent des suc disposés à la pourriture, des parties acides, âcres & corrosives très-meurtrieres. Ainsi ces alimens fournissent un chyle gluant, visqueux & tenace qui épaisit & condense les humeurs; de même par les pointes trop tranchantes de leurs corpuscules, ils irritent, rongent & déchirent les solides; de là les exulcérations, les suppurations, les délabremens, &c.

2°. Les boissons nuisent en ce que l'eau sera trop fraîche suivant les circonstances, comme lorsque l'on mene à l'abreuvoir des bêtes qui sortiroient du travail, & qui seroient en sueurs. Les sueurs alors se repercutent, se jettent sur le poumon, de là l'oppression, la toux, &c. par des effets semblables à ceux que l'air froid occasionne.

3°. L'air froid & humide bouche les pores de la peau, gêne, dérange ou supprime la transpiration; en conséquence les vaisseaux s'engorgent, les liqueurs y passent avec difficulté, elles acquièrent alors trop de consistance; de là la stase, les dépôts, &c. ensuite les sécrétions languissent, les viscères s'embarassent, s'obstruent, les digestions se dépravent; qu'en résulte-t-il? Un chyle mal conditionné. Que deviennent alors les liqueurs? Elles s'appauvrissent inévitablement; de là des accidens sans nombre, des maux de toute espece.

L'air chaud donne un mouvement rapide au sang, le fouete avec impétuosité, le raréfie, & par le degré de bouillonnement où il le porte, lui dérobe ses parties les plus balsamiques, outre qu'il le prive de sa férosité. En faut-il davantage pour qu'il se desseche, qu'il s'arrête dans ses couloirs? De là les engorgemens, &c.

4°. La fatigue & la peine du travail excitent vivement les sueurs; de là le danger de la repercutation. Elles précipitent d'ailleurs la circulation du sang; de là son exaltation, sa phlogose, &c.

Après avoir traité des causes de cette maladie, nous parlerons des moyens qui sont propres à la combattre & à prévenir ses suites.

Méthode curative défectueuse.

Ici, je laisse à nos villageois les musca-

des, le gingembre, le safran, la cannelle, le vin, l'eau-de-vie, &c. Ces drogues me font peur; il m'a toujours paru que c'étoit une imprudence d'employer des brûlots où tout le désordre vient déjà de la trop grande chaleur; en répandant de cette manière l'huile sur le feu, l'embrasement est bientôt général.

Méthode curative salutaire.

Je m'attache au contraire à tempérer, à rafraîchir, à délayer les fluides, à donner de la souplesse aux solides, à les relâcher; dans cette intention je m'aide des médicamens & du régime.

La tisane où l'on comprend le gramen, l'orge, les racines de mauve & de guimauve, leurs fleurs, celles de bouillon-blanc, de tussilage, la réglisse ou le miel suffit pour emporter une toux dans son principe; d'autant plus qu'on retranchera le foin à l'animal, qu'on lui donnera peu d'alimens au repas du soir, & qu'on le nourrira dans le cours de la journée avec du foin, des soupes aux gruaux d'orge, aux navets, aux citrouilles, aux raves, aux choux, &c. On ne l'exposera point au grand froid, au givre, à la neige, à la pluie; on le laissera dans l'étable jusqu'à son rétablissement, sans le couvrir plus qu'à l'ordinaire; je suppose que la chaleur de l'étable est douce; si l'air y est trop crouissant, il seroit très-essentiel de le renouveler.

La toux opiniâtre, accompagnée de fièvre, d'oppression, d'insomnie, &c. exige plus de précautions; un traitement plus compliqué.

1°. Il est indispensable de tirer du sang, & souvent à plusieurs reprises; la première saignée dirigera pour une seconde, si le sang est coëneux & inflammatoire, si l'animal a été soulagé de la première évacuation.

2°. Les lavemens sont très-avantageux. Ils ont la propriété d'entraîner les matières durcies qui entretiennent la fièvre, & celle d'humecter, de rafraîchir dans un tems où il y a beaucoup de sécheresse & de chaleur. Les décoctions de son, de mauve & de casse, ne le cedent à aucun autre véhicule destiné pour cet usage.

3°. L'on se rejetera sur les boissons adoucissantes. La tisane décrite ci-dessus ne sera point épargnée. L'on pourroit y ajouter des racines & des fleurs de nénuphar, quelques feuilles de capillaire ou de scolopendre.

Le suc laiteux extrait des amandes douces, les dissolutions légères de gomme adragante ou de gomme arabique, (1) sont à proposer, l'un comme calmant & adoucissant, l'autre comme un mucilagineux qui

(1) On laisse macérer dans l'eau tiède s. q. de gomme adragante ou de gomme arabique. On l'écrase ensuite avec un pilon de bois. L'on verse dessus de tems en tems de l'eau chaude, afin de l'unir au mucilage & de bien le détrempier. Si l'on veut que la dissolution soit légère, il n'est question que d'y ajouter un peu plus d'eau. L'on passe ensuite au travers d'un linge clair.

enveloppera les sels âcres qui dominant dans le sang , & en émoussera l'action.

Ces secours appliqués à propos & continués pendant quelque tems , doivent effacer la fièvre , & dissiper les autres symptomes. L'on s'assure d'une meilleure situation , en ce que les bêtes toussent moins , qu'elles respirent mieux à leur aise , qu'elles dorment & qu'elles éprouvent moins de dégoût. L'on peut alors se relâcher du côté de la nourriture , & permettre les alimens solides dont nous avons fait mention plus haut ; mais pour cela il ne faut aucun doute sur la disparition de la fièvre ; autrement l'on se borneroit à ne placer que la décoction de ces différentes substances , des bouillons au pain d'orge , ou seulement de l'eau blanchie avec sa farine.

Or , parvenu à cet état de mieux-être , l'on purge , mais avec des purgatifs très-doux ; l'on y est doublement engagé , si l'appétit de l'animal est languissant , s'il est peu empressé de sa nourriture. J'emploie de préférence demi-livre de manne , deux onces de sel de Sedlitz que l'on fait fondre dans une décoction émolliente , à la dose d'une demi-livre.

Il arrive néanmoins , malgré toutes ces sages précautions , que la fièvre continue , que les exacerbations augmentent , que la toux persiste , qu'elle devient plus fréquente , plus profonde , plus sèche ; voilà où l'on est fondé à croire que le poumon a souffert

d'une lésion quelconque, & il n'est pas facile d'obvier à ces fortes d'offenses.

Si l'on n'y réuffit par les délayans, les adouciffans, les béchiques, le cas en est presque toujours un de défefpoir; tout ce qu'il y a, c'est qu'on doit infister beaucoup sur le même traitement & le même régime.

Le petit-lait que l'on édulcore avec le miel, le bouillon de grenouille où l'on met infuser des feuilles de laitue, d'épinards, de chicorée ont bien leur avantage. L'apozeme fuyant peut être auffi employé avec succès.

Prenez deux, trois, jufqu'à quatre onces d'orge mondé. Des feuilles de capillaire, de pulminaire, de chaque deux poignées. Faites bouillir dans cinq pintes d'eau commune que l'on réduit à quatre; ajoutez enfuite, racines de grande confoude ou bien de guimauve, deux onces. Fleurs de nymphea, de bouillon-blanc, de mauve ou de guimauve, de chaque deux ou trois fortes pincées.

Le tout infusera pendant un quart-d'heure; après quoi, l'on passera la liqueur fans expression. L'on édulcorera au befoin avec le miel, à la dose de deux cuillerées.

Toutes les deux heures l'on en fera prendre une chopine à la bête malade.

Un mélange de douze cuillerées de sirop de guimauve, (1) d'autant de fraîche huile

(1) Ou sirop de capillaires. Dans le fond douze cuillerées d'infusion de l'un & de l'autre avec du miel auroient bien autant de vertus.

d'olive, & d'une once de blanc de baleine, diffous dans l'huile d'olive, fera partagé pour une potion que l'on répète deux fois par jour.

Le ventre fera tenu libre par les lavemens. L'on soutiendra les forces avec des décoctions de ris, des décoctions aux gruaux d'orge que l'on pourra blanchir avec le lait.

Admettons à présent un peu plus de relâche, un peu plus de calme; l'on aura recours à la dissolution de manne dont j'ai parlé précédemment; cette médecine ne fera point un obstacle à la continuation des mêmes procédés; bien loin de là, j'estime qu'on doit en suivre l'usage jusqu'à la mort de l'animal; & s'il s'agit de sa guérison, il faudroit long-tems pouvoir ignorer qu'il est rétabli, parce qu'alors on lui accorderoit des soins qui ne tendroient qu'à affermir sa convalescence.

Du reste, si l'on n'a retiré aucun bien de cette pratique, si la fièvre a toujours la même intensité, & si la toux est toujours aussi rebelle, l'on doit essayer les balsamiques associés avec les fébrifuges.

Je prend myrrhe choisie, deux scrupules, quinquina demi-once, blanc de baleine deux ou trois gros, j'en forme un bol avec le miel, & je le fais avaler le matin pour le répéter le soir; par dessus je donne une infusion de lierre terrestre, & de bélis ou marguerite sauvage.

Dans un cas où tout est marqué au coin

de l'inutilité, il n'est pas pardonnable de rester dans l'expectative.

Enfin, il n'est plus d'autres ressources si ces derniers moyens ne répondent pas mieux que les premiers aux vues de l'administrateur ; du moins je n'en connois aucune.

D U D É G O U T.

Symptomes.

Le dégoût qu'éprouvent les animaux est presque toujours accompagné de l'absence de la rumination, de la langueur & de la tristesse. Dans tout ce qu'ils font, ils n'annoncent que de l'inquiétude. Pour l'ordinaire ils ont la tête pendante & baissée ; s'ils la levent, qu'ils la tournent & qu'ils regardent de côté, c'est avec un œil morne, ou plutôt un air d'indifférence ; rien ne les réjouit, ne leur plaît & ne les flatte.

Causes. (1)

Plusieurs causes peuvent occasioner cette maladie. Je m'en tiendrai aux principales qui sont : 1°. le relâchement des tuniques des différens estomacs ; 2°. leur tension, leur dessèchement.

1°. Le relâchement des tuniques des différens estomacs, fait que les alimens ne se digerent pas ou qu'ils se digerent mal ; de

(1) Comme les causes éloignées, savoir : les alimens, la boisson, le froid, la chaleur, la grande fatigue, &c.

là naissent les crudités , les corruptions spontanées des alimens, les amas d'humeurs, & de sucs dépravés qui donnent lieu au dégoût , &c.

2^o. Leur tension , leur desséchement font que les tuniques se prêtent avec difficulté aux loix de la trituration ; (1) alors les alimens qui sont mal atténués , & qui d'une autre part ne sont point aidés de la vertu favoneuse de la bile & du suc pancréatique, fournissent un chyle mal élaboré qui est propre à s'accumuler dans les premières voies, à y croupir ; de là le défaut d'appétit , l'horreur des alimens, &c.

1^o. Le relâchement des fibres de l'estomac chez les animaux, est indiqué par les fréquentes diarrhées sous la forme des lienteries , l'empâtement & l'humidité de la bouche , l'écoulement des matieres glaireuses par les naseaux, peu d'empressement pour les boissons quelconques.

2^o. La tension , le desséchement sont marqués par la constipation , la dureté des matieres fécales , la sécheresse de la bouche & de la langue , la soif , la ténuité des urines & leur rareté , peu ou point de rumination.

Comme l'on voit, la connoissance & la distinction de ces deux causes, sont de la plus grande utilité. Sans elles, comment placer un traitement sûr & méthodique ?
Procédons en première instance à celui qui

(1) Je suppose que la digestion se fasse à son moyen ; les sentimens sont partagés là-dessus.

peut s'opposer au relâchement des fibres des différens estomacs.

Traitement.

L'on débutera d'abord par l'ipécacuana qui est le fondant des mucofités, & l'un des meilleurs remedes pour rétablir le ton de l'estomac. L'on en fera prendre jusqu'à six gros, incorporé avec le miel, ou bien en décoction dans une ou deux livres d'eau commune.

L'on purgera ensuite avec une once de séné, deux onces de sel d'epsom dans une livre d'eau. L'on jettera dans la colature demi-once de rhubarbe passée au tamis de soie.

De cette façon l'on entraînera les humeurs, crasses & insipides qui auroient été le produit des mauvaises digestions; après quoi, l'on s'attachera à fortifier; je propose les moyens suivans.

Soir & matin l'on donnera une chopine de décoction, préparée avec les feuilles de cassis & de camomille romaine. Chaque fois l'on y délayera demi-once de quinquina, ou indifféremment pareille dose d'écorse de maronnier d'Inde, l'un & l'autre en poudre.

Dans certains cas il suffit de la thériaque ou de l'orviétan délayés dans le vin; une once ou une once & demie pour une chopine de cette liqueur.

Ces secours, joints à un bon régime,

ne peuvent que répondre à l'attente du médecin. Le régime le plus convenable se trouvera dans le foin bien choisi; l'on en fera économe, afin de ne pas fournir aux animaux l'occasion de s'en bourrer. De tems à autre on leur présentera quelques croûtes de pain de froment, saupoudrées de sel, & pour les rechanger quelques poignées d'avoine. Dans toute saison on les laissera boire à froid. On leur procurera de l'exercice suivant leurs forces, & l'on aura soin de les frictionner & de les bouchonner, quand ils seront rentrés à l'écurie.

La méthode pour combattre la tension, le desséchement des fibres des différens estomacs est bien opposée à celle-ci.

1°. L'on fera prodigue des boissons délayantes; on les composera avec l'orge, le gramen, la polypode, les feuilles de laitue, de pourpier que l'on ajoute sur la fin des coctions.

L'on se confiera encore au petit-lait, s'il est possible d'en avoir; l'on y mêlangerà du suc exprimé de quelques feuilles rafraîchissantes & adoucissantes.

2°. L'on administrera des lavemens émolliens, ou simplement à l'eau tiède.

L'on insistera là-dessus, jusqu'à ce que l'appétit semble renaître. Alors, l'on pourra purger avec la manne & la casse, (1) dans le petit-lait ou le bouillon de veau.

(1) Demi-livre de chaque.

L'on continuera de la sorte jusqu'au parfait rétablissement. La nourriture consistera en herbe, verte & tendre, en son humecté, en compotes de courges, de melons, &c.

L'on attendra de donner du foin sec, que le dégoût soit remplacé par l'appétit. L'on employera en boisson ordinaire, l'eau blanche de son, & de farine de seigle ou d'orge; l'on fera en sorte que toutes les boissons soient dégourdiées. Les bêtes seront couchées sur une bonne litière. On les tiendra en repos jusqu'à ce que leur convalescence soit solide.

Sans doute, l'on pressent la nécessité de s'abstenir des cordiaux, des aromates, des astringens, du vin & des liqueurs actives dans cette circonstance; j'appuie sur cet objet, parce que les villageois ont une routine aveugle qu'ils aiment suivre. Il est donc toujours très à propos de leur représenter; on parvient quelquefois à les sortir de leur erreur.

DE L'INDIGESTION. (1)

Accidens.

L'indigestion s'annonce chez les bêtes par le mal-aise le plus sensible, le bâillement, les rots, les fréquentes nausées; l'on entend, par intervalles, un bruissement dans leur ventre, & il arrive lorsqu'il est le plus

(1) Ne l'ayant pas rapportée aux maladies aiguës, c'est ici la place que je lui donne.

fort que les bêtes se couchent & se roulent sur leur litiere; sans doute qu'elles éprouvent alors des douleurs de colique.

Elles éprouvent encore beaucoup de dégoût, & on ne voit point qu'elles ruminent. Elles se plaignent & frappent des pieds avec inquiétude; elles sont bien loin d'avoir du repos, de se livrer au sommeil.

Communément elles ont le ventre referré, ce qui augmente leurs souffrances; aussi la diarrhée les soulage, & si elle se montre de bonne heure, elle les exempte même de la fièvre.

Causes.

Le foin rouillé, ou pourri, l'avoine, l'orge ou le bled nouveau, l'eau corrompue sont regardés comme ce qui occasionne des indigestions aux animaux; mais l'on a remarqué que parmi ceux qui n'avoient mangé que du foin & de la paille bien conditionnés, sans que la ration fût plus forte qu'à l'ordinaire; l'on a remarqué, dis-je, que quelques-uns avoient été exposés pareillement à cette maladie: elle est donc sentée avoir d'autres causes. Examinons si elles ne feroient pas 1^o. dans le vice des estomacs, 2^o. dans l'intempérie froide & dans l'intempérie chaude, 3^o. dans le vice des choses externes.

1^o. Le vice des estomacs, comme procédant du trop grand relâchement ou de la

trop grande tension de leurs fibres, peut s'opposer à ce que les alimens soient bien digérés. Voyez dans l'art. du dégoût, p. 77.

2°. L'intempérie froide cause une diminution de la chaleur, l'affoiblit, & en conséquence nuit à la coction des alimens, les empêche de subir une louable préparation; de là la langueur des digestions, ses troubles, &c.

L'intempérie chaude déprave la coction, l'altère, fuscite de l'acrimonie; de là les rapports, les nausées, &c.

3°. La coction peut être viciée par les causes externes; savoir, par l'air froid ou l'humidité de tout le corps. (1)

Elle peut être renversée par un exercice violent, principalement après le repas. (2)

De même elle peut l'être par la colère, (3) ainsi que par le tems ou l'ordre où l'on fait prendre de la nourriture, des alimens, des boissons.

Ces différentes causes à distinguer, à connoître, à établir ne sont pas ce qu'il y a de plus aisé, & cependant le traitement dépend de là; l'on ne doit donc rien omettre pour s'éclairer là-dessus.

(1) Qui s'opposent à la chaleur naturelle, la dérangent, &c.

(2) Qui dérobe alors à l'estomac la chaleur naturelle, l'attire aux parties externes, la dissipe outre mesure au préjudice des digestions.

(3) Qui blesse l'action des estomacs, occasionne un resserrement spasmodique des nerfs, intercepte ou ralentit le cours des fluides, &c.

Traitement.

Lorsque l'indigestion procede des substances gâtées ou qui fermentent encore, le métayer qui en connoît la nature, doit les supprimer tout de suite. Il n'a qu'à les remplacer par des décoctions blanches, quelques lavemens, insister sur ce régime pendant un jour ou deux, les accidens disparaîtront bientôt. On termine la cure par des purgatifs, & ensuite les cordiaux; mais on n'en a pas toujours besoin.

Celle qui naît du vice des estomacs, comme du relâchement ou de la trop grande tension de leurs fibres, est beaucoup plus conséquente, & elle demande des secours plus multipliés. On les trouvera au long dans l'art. Dégoût; voyez page 77, 78. Par exemple, l'on ne se pressera pas de donner des alimens, & lorsqu'on en fera à ce point, l'on sera très-réservé & très-circonspect.

Celle par intempérie froide sera combattue dans son principe par les infusions théiformes d'anis, de coriandre, de camomille romaine, jusqu'à ce que le ventre s'ouvre, & que les douleurs s'appaisent; après quoi, l'on purgera si l'on soupçonne un fond d'humeurs. Une once de féné; deux onces de sel d'epsom, trois gros de jalap en poudre suffisent d'autant plus qu'on répète suivant les indications. La boisson ensuite pour parer à la récidive, sera du vin & de l'eau mélangés, dans lesquels on

fera bouillir du serpolet, de la coriandre, des feuilles d'hyssope, de romarin, de sauge, de menthe, &c.

Une fois par jour, l'on donnera une chopine de vin pur à la muscade & à la cannelle, ou avec de la thériaque, de l'orviétan.

Pour seule nourriture, du foin bien passé au soleil: l'on se ménagera sur la quantité.

Celle par intempérie chaude, au contraire, sera traitée par les lavemens, une ample boisson d'eau tiède légèrement acidulée avec le vinaigre, les infusions de feuilles de laitue, d'oseille, jusqu'à ce que les accidens se soient affoiblis.

L'on passera ensuite des décoctions de tamarin, de crème de tartre & de manne, & l'on aura soin de les réitérer.

On fera succéder des bouillons rafraîchissans avec les feuilles de chicorée, de laitue, de pourpier, d'épinards; l'on y exprimera de tems à autre le suc de verjus ou des pommes vertes, si la saison permet de s'en procurer; autrement l'on y jettera quelques cuillerées de vinaigre, ou bien l'on y répandra quelques gouttes d'esprit-de-vitriol. Cette pratique sera continuée plus ou moins de tems, suivant l'état des animaux qui sont sous notre direction.

Les décoctions de son, l'eau blanchie avec la farine de seigle, feront toute la nourriture que l'on donnera pendant que les accidens subsistent. Dans la convalescence, on se servira du son humecté, du foin mouil-

lé, d'herbes fraîches dans lesquelles on mêlera des feuilles de chicorée, de vigne, de laitue, &c.

À présent il s'agira de précautions à prendre pour terminer les indigestions qui auroient été occasionnées par le froid.

Les infusions de vulnéraires de Suisse, le thé de fleurs de sureau, de tilleul, &c. sont tous les remedes que je prescrite. On couvrira bien le corps des bêtes, on les tiendra sur une bonne litiere, on les frictionnera à plusieurs reprises. Ensuite pour éviter les récidives, c'est de ne pas les exposer au froid, aux injures du tems, quand elles sortent de prendre leurs repas.

L'on traitera les indigestions occasionnées par la colere, les exercices outrés, &c. de la même maniere que les indigestions qui procèdent des substances gâtées, &c. Voyez plus haut, page 48; & pour ne point exposer les animaux à des rechûtes, on ne les astreindra pas au travail au moment où ils sont trop remplis; l'on mettra l'intervalle nécessaire. L'on ne donnera pas non plus des alimens contre l'usage, l'ordre, l'heure & le tems requis; il en fera de même des boissons.

HYDROPIE, VULGAIREMENT ENFLURE.

Symptomes.

La fièvre est ordinairement le prélude de

cette maladie. Les animaux sont altérés; ils éprouvent de l'agitation, leurs flancs battent; l'on se dépêche alors de les saigner; de là ils deviennent hydropiques, les uns un peu plutôt, les autres un peu plus tard.

Les jambes commencent d'abord par s'engorger, les cuisses participent ensuite de l'enflure; celle-ci augmente de jour à autre progressivement. Le ventre se tend beaucoup, il ne s'ouvre que pour donner lieu à la sortie de matieres dures & recuites. Les urines coulent très-rarement, & en très-petit volume.

Le corps des animaux s'appesantit, il est de plus en plus roide, il se refuse presque à tous les mouvemens. Leur poitrail est d'un froid qui étonne.

Ils se couchent avec plaisir dans les commencemens avant que l'embarras soit considérable; mais sur la fin ils se tiennent debout, ils ne peuvent se tenir appuyés sur leurs flancs.

L'œdématie se fait de même bientôt appercevoir aux jambes & aux cuisses; quelquefois en ferrant la main tous les doigts s'impriment.

L'appétit semble encore se soutenir; les bêtes mangent du moins en apparence, lorsqu'on secoue le fourrage devant elles. Par exemple, on ne les presse jamais pour boire, ou plutôt elles ne s'en lasseroient point si l'on vouloit seconder leur altération.

La langue & le voile du palais sont

gluans , pâteux , sales , & enduits de beaucoup de crasse.

Elles sont plus ou moins oppressées , suivant qu'elles ont les estomacs plus ou moins libres ; elles toussent aussi plus ou moins , mais toujours d'une toux fort sèche.

Inspection anatomique.

La plupart de celles que l'on a écorchées après leur mort avoient toute la capacité de l'abdomen remplie d'une eau de couleur d'urine ; la vessie pleine & transparente , ses membranes au-dedans & au-dehors d'un très-grand pâle. On leur a trouvé encore comme de l'eau roussâtre , infiltrée dans le tissu cellulaire ; les feuilletts des estomacs étoient enduits d'humeurs semblables à celles qui garnissoient la langue & le voile du palais ; les intestins en étoient également tapissés.

On n'assigne point de cause à cette maladie sur lesquelles on puisse statuer. Je crois cependant qu'il en est de certaines ; je nommerai les suivantes.

La dépravation des liquides doit être regardée comme la première , le relâchement des fibres comme la seconde. Les évacuations excessives , le travail forcé , les violens exercices , l'air humide des étables sont bien propres à relâcher les fibres. Une nourriture crue , indigeste , trop ou trop peu d'alimens , un air chaud & humide , ou froid

& humide, des boiffons trop fraîches font bien propres à dépraver les liquides.

D'après ces connoiffances, la fin que l'on doit fe propofer dans le traitement eft, fans contredit, de dépurer le fang, de corriger fes vices, d'en changer la mauvaife qualité; enfuite de rétablir, de fortifier les folides, de rappeler leur action, de leur donner plus de branle, plus de mouvement.

Traitement.

Pour cela faut-il commencer par la faignée? je ne fuis pas de cet avis. Je lui prefcrirai plutôt les remedes qui ont la vertu d'enlever la faburre; en un mot, de délivrer des impuretés qui farciſſent les eftomacs & les inteſtins; alors l'application des autres ingrédiens fera plus profitable. La fièvre & la grande altération dont elle eft accompagnée ne doivent pas nous retenir; fouvent un vomitif ou un purgatif les ont fingulièrement diminués.

Ainſi je débute par quarante, juſqu'à cinquante grains de tartre ſtiblié, délayés dans près d'une pinte d'eau; cette doſe concerne les animaux domeſtiques d'une force médiocre; on peut l'augmenter ſi les animaux ſont plus forts & plus robuſtes.

Un ou deux jours après cet émétique, je purge avec une once de feuilles de ſéné, une once d'aloës ſuccotrin, & demi-once d'agaric, les deux en poudre. On laiſſe du

foir au matin infuser le tout dans une livre d'eau bouillante; on passe l'infusion, & on la fait prendre avant que les bêtes aient rien mangé.

Ces deux remedes seront aidés chaque fois d'un lavement avec l'eau & le nitre; j'use de cette précaution pour dégager les boyaux des grosses matieres qui sont toujours fort dures & fort brûlées; il n'y a point de mal qu'on en facilite l'expulsion, relativement aux contractions & aux vives secouffes qu'occasionent le tartre stibié & l'aloës.

Après avoir évacué de la sorte, l'on donnera toutes les trois heures une chopine du breuvage suivant.

Prenez des racines de choux gras, de chicorée sauvage, d'émula campana & de polipode de chêne, de chaque deux onces.

Faites-les bouillir pendant un quart-d'heure dans deux pintes d'eau; ajoutez sur la fin de la décoction, feuilles d'aigremoine, de chicorée sauvage, de cerfeuil, de capillaire, de scolopendre, de chaque une poignée.

Coulez le tout avec une légère expression, & partagez en quatre doses. L'on dis-foudra dans chacune trois gros de sel de Glaubert.

Cette boisson sera continuée trois ou quatre jours consécutivement, & l'on repur-gera avec le séné, l'aloës, &c.

Puis l'on en viendra aux apozemes pré-

parés avec les racines de choux gras , d'o-feille , de fraisier , d'iris , ou flambe de jardin , de chaque deux onces.

Bayes de genievre concassées une poignée. Faites cuire dans quatre pintes & demie d'eau jusqu'à réduction de trois ; faites infuser ensuite feuilles d'aigremoine , de cerfeuil , de bécabunga , de creffon , de chaque une poignée.

Coulez & jetez dans la colature , nitre ou crystal minéral une once.

Toutes les deux heures on en fera avaler une demi-chopine à l'animal.

Quelques-uns vantent beaucoup la tithimale , la lauréole , les œufs de fourmis , la poudre de crapaud , je ne fais s'ils ont tort ou raison ; je n'ai jamais fait essais de ces drogues , je ne puis ni les recommander ni les proscrire.

L'ellébore noir offre plus de ressources ; mais il est un moyen de rendre cette plante plus efficace dans l'emploi que l'on s'en permet. Prenez six gros de poudre d'ellébore noir , huit gros de celle de dompte venin , deux gros de celle de cannelle , demi-once de celle de rhubarbe , autant de sel de nitre ; le tout marié ensemble , on le délayera en versant dessus , par inclination , une pinte de décoction de capillaire & de pimprenelle ; la première chopine sera donnée le matin , & l'autre sur le soir.

Il est des villageois qui , après avoir épuisé toute leur science , ont tenté la ponc-

tion , elle ne leur a pas été fecourable. Peut-être y avoient-ils mis de la mal-adresse , ou l'avoient-ils pratiquée contre tout espoir , finalement elle ne leur a pas réussi. Je me garderai néanmoins de défendre qu'on l'entreprenne ; il est très-possible si l'on jugeoit bien du moment où l'on doit agir , & que l'on reconnût toujours l'endroit ou le maître de l'art doit porter ses instrumens ; il est très-possible , dis-je , que cette opération fût à l'avantage des bêtes : jusqu'à présent , si je ne me trompe , elle n'a servi qu'à hâter leur mort.

Mais au reste par quelle méthode que ce soit , si l'on est assez heureux pour vaincre les obstacles , qu'on parvienne à dissiper l'enflure , à effacer en tout ou en grande partie les accidens qui l'accompagnent , l'on s'attachera à en prévenir le retour , & il ne faut absolument rien négliger pour arriver à ce but.

1^o. L'on se tournera du côté des fortifiens , sans cesser de les rendre apéritifs. J'envoie à cette formule : prenez des racines d'enula campana , de gentiane , de chaque deux onces ; d'iris trois onces ; feuilles d'absynthe demi-poignée ; bayes de genievre concassées autant. Laissez infuser une heure ou deux dans trois pintes de vin blanc que l'on tiendra sur les cendres chaudes ; coulez sans expression.

Quatre fois dans la journée l'on donnera

une demi-chopine de cette infusion, à peu près comme de trois en trois heures.

2°. Le corps des animaux sera bouchonné & étrillé en différens sens, depuis le commencement de la maladie jusqu'à sa décision.

3°. L'on entretiendra constamment une bonne litiere. On ne laissera jamais les bêtes couchées dans leurs ordures. Si elles étoient dans un endroit humide, on les placeroit dans le lieu le plus sec de l'étable. On bouchera exactement les fenêtrés par où passent des vents coulis; à ce moyen les bêtes seront préservées du froid ou de l'humidité, & pour y mieux réussir on leur mettra une couverture de laine sur le dos.

4°. On les nourrira dans le principé de leur maladie avec quelques poignées de bon foin; ce n'est pas alors qu'il est à craindre qu'elles en mangent trop. Lorsqu'elles sont fort enflées, on a recours à quelques croûtes de pain de froment saupoudrées de sèl, d'anis, de fenouil; on leur fait user encore d'un mélange de foin, de poliot de montagne, de serpolet écrasé & de feuilles seches de cassis. L'on donne de tems à autre quelques poignées d'avoine avec les bayes de genievre.

Soins pour prévenir de nouveaux dangers.

5°. L'on doit avoir grande attention de les frustrer d'herbes vertes & fraîches, de tous les alimens qui contiendroient des sucs trop

aqueux. Leurs boissons ci-dessus prescrites, variées suivant les circonstances, doivent servir à étancher leur soif; il seroit imprudent de les conduire à l'abreuvoir ou de leur apporter de l'eau pure dans l'écurie; elle leur seroit contraire infailliblement. Ne perdons pas ici de vue ce que Celse a bien voulu dire : favoir, qu'on ne peut guérir de cette maladie, qu'on n'endure la faim, la soif & plusieurs autres nécessités, &c. Celse, liv. III, chap. XXI.

*SCIATIQUE, APPELLÉE GOUTTE
PAR LES LABOUREURS.*

Je ne doute point que les animaux n'en éprouvent les douleurs comme nous par tout le corps; mais comment le deviner? ils ne nous le font pas toujours connoître. Nous nous assurons seulement de celui que l'on appelle goutte, & que je désigne sous le nom de sciatique. La partie qu'elle occupe est tantôt les hanches, tantôt les cuisses & les jambes, tantôt aussi les trois à la fois.

Accidens.

On peut dire qu'elle vient insensiblement; elle commence d'abord par un embarras, une roideur de la partie affligée, ensuite elle en gêne le mouvement au point que les bêtes en sont quelquefois retenues sur la litière.

L'on observe alors qu'il y a de l'engor-

gement, de l'enflure, & souvent comme des boules, sous la forme de tumeurs aux articulations ou à leur voisinage; elles sont plus ou moins grosses suivant l'intensité du mal.

Ces tumeurs, dans le premier tems de leur apparition, sont ordinairement molles & sans consistance; elles fuient & se dérobent au tact; puis à mesure qu'elles s'accroissent elles se durcissent, ou bien elles éclatent pour fournir une eau roussâtre, qui n'a presque point d'analogie avec le pus.

L'on a remarqué que les bonnes vaches étoient plus sujettes que les autres à cette affection. Quoi qu'il en soit, elle attaque les bœufs, les taureaux & les veaux; il est vrai que certains y ont plus de propension & en sont plus maltraités.

Ces animaux lorsqu'ils en sont atteints se ressentent singulièrement des variations de l'atmosphère. Ils auront plus de gaieté, marcheront mieux à leur aise, si la bise souffle, si le tems est sec; de même ils seront plus abattus, plus inquiets, ils marchent avec plus de peine, si le vent regne & que le tems soit humide; ces changemens influent sur tous, du moins sur le plus grand nombre.

D'ailleurs ils boivent & mangent comme de coutume, s'ils ne sont pas vivement tourmentés; mais dans les grandes souffrances, ils sont indifférens sur tout ce qui leur est offert.

Le peu de bien que l'on retire de sa pra-

tique, lorsque les bêtes ont été négligées & que le mal est parvenu à sa plus haute période, ne permet pas au laboureur de compter sur les efforts de la nature ; il doit agir, ou bien les bêtes deviennent perclues, & elles finissent par la mort. Pour plus grande sûreté l'on doit les secourir si-tôt que l'on s'apperçoit de leur dérangement, on ne fauroit même s'y prendre trop de bonne heure ; car si une fois les membres malades se dénourrissent & s'atrophient, ou s'il s'y forme des dépôts qui suppurent, il faut alors compliquer son traitement, & il n'est pas rare encore de voir qu'il est sans réussite.

Fausse opinion des villageois, quant à la cause de cette maladie.

Cependant à se régler sur l'opinion de nos villageois, la sciatique, quant à sa cause, ne peut être difficile à vaincre, à détruire. Ils se persuadent qu'elle est accidentelle, & qu'elle dépend d'une mauvaise attitude prise lorsque les bêtes sont couchées, ou bien de quelques efforts, comme il en résulte lorsqu'elles sont attachées trop court à leur crèche ; voilà ce sur quoi ils insistent, & ce sur quoi ils se reposent ; par malheur ils ne partent de ce principe que pour se confier aux topiques sans régler de préparation ; l'on se retrace assez ce qu'il arrive d'une pareille méthode.

Je

Vraies causes.

Je conviens avec eux que les efforts peuvent être pour beaucoup dans la cause de cette affection; mais l'on est forcé d'en admettre une infinité d'autres, comme les alimens, les boissons, l'air froid & humide, les grandes chaleurs, les fatigues immodérées, les coups, les chûtes, la suppression de quelques évacuations, comme la sueur, la galle, &c.

Méthode curative.

Or, il me semble que pour procéder avec ordre à son traitement, il ne suffit pas de placer des fomentations, des onguens, ainsi qu'on est dans cet usage. Attaquons-en toujours la cause avant de chercher à en combattre les effets, nous gagnerons plus, & nous exposerons moins la vie des animaux.

D'abord sa curation a beaucoup de choses communes avec la curation de toutes les maladies dont la cause est un sang épais, visqueux & inflammatoire, une lympe acrimonieuse, &c.

Les premières indications à remplir sont donc de délayer, d'adoucir, d'émousser l'action des sels dominans, c'est aussi ce que je me propose.

La saignée, dans les commencemens, fut-tout s'il y a des signes d'inflammation, ne peut être que très-salutaire. Il vaut mieux qu'elle soit médiocre que d'être trop

copieuse; j'en dis assez pour qu'on ne la répète pas, à moins d'avoir des raisons relevantes.

L'on administrera ensuite quelques lavemens, afin de prévenir ou de remédier à la constipation; on les préparera avec les feuilles de mauve; il est inutile d'y rien ajouter.

En boisson ordinaire, l'on se servira du petit lait, des décoctions de son ou de la tisane suivante: prenez gramen, une poignée; orge, une livre; racine de nymphea, six onces. Faites cuire dans sept à huit pintes d'eau pendant demi-heure; après quoi vous laisserez infuser autant de tems des feuilles de chicorée, de saifrage, de chaque trois ou quatre poignées; coulez sans expression.

Ces moyens ayant été strictement continués pendant dix ou douze jours, il est presque indispensable d'évacuer au moyen de quelques purgatifs; on les choisira parmi ceux qui purgent, sans exciter beaucoup de troubles. (1)

Quelque soit alors l'état des bêtes, il ne seroit pas prudent de s'en tenir à ces premiers secours; l'on doit au contraire leur en faire succéder d'autres, & c'est à cette époque que l'on peut se confier aux atténuans, aux divisans & aux fondans.

L'on joindra donc à la tisane de ci-des-

(1) Le séné, le sel d'epsom, le jalap sont mis à juste titre dans ce rang là.

fus les racines de bardane , de scorfonere , (1) la bourrache , la buglosse.

Matin & soir en outre l'on fera avaler un bol de savon blanc & d'antimoine crud , liés avec le miel ; le savon à la dose d'une once , l'antimoine à celle d'un gros ou deux.

Maintenant l'on a plus de droit d'en venir à l'application des topiques ; l'on y est même engagé , sur-tout s'il y a de l'engorgement , de l'enflure , & que l'animal soit menacé d'un dépôt.

L'on ne sauroit rien opposer à l'engorgement qui réponde mieux aux indications , que les cataplasmes des feuilles hachées de pariétaire , de mauve & des fleurs d'yeble , de sureau & de mélilot ; l'on n'ignore pas qu'il est à propos de les renouveler. Quant aux dépôts qui s'annoncent , il ne faut rien employer qui les prémature ; l'on attendra encore qu'ils percent d'eux-mêmes ; l'on s'avanceroit peu de les ouvrir avec l'instrument.

Mes conseils ne portent point sur l'usage que l'on pourroit faire des huiles de vers , de scorpion , de l'esprit de térébenthine , des onguens d'althée , de populum , de laurier , l'on n'est que trop dans l'habitude d'y recourir ; le nombre de ceux qui se plaisent à concentrer les humeurs , à renfermer ce qu'on appelle le loup dans la bergerie , est déjà

(1) Une ou deux onces de bardane & de scorfonere , comme une poignée ou deux de bourrache & de buglosse.

assez grand; mon intention n'est point de l'augmenter.

Je me vouerai plutôt au sentiment des auteurs (1) qui frappent avec autant de doctrine que d'expérience sur l'utilité des ventouses, des setons, des cauterés, des vésicatoires & autres remèdes vésicans; avec l'appui des uns & des autres on extrait au moins une partie de cette humeur âcre & corrosive qui, pour peu qu'elle soit conservée, fait toujours beaucoup de ravage.

Les ventouses ont cet avantage qu'on les applique dans le principe du mal, lorsqu'il y a de l'inflammation, comme lorsqu'il n'y en a pas; au lieu qu'il faut être un peu plus réservé quant aux caustiques & aux vésicatoires. En revanche ceux-ci sont d'une efficacité plus reconnue lorsque la sciatique est invétérée, parce qu'alors l'on ne pratique pas seulement une issue aux humeurs, mais l'on excite encore des secousses qui servent aux vaisseaux affoiblis, aux muscles qui sont presque sans jeu, à raison de leur engourdissement.

Ainsi, quand on jugera nécessaire d'appliquer les ventouses, on le fera toujours à l'endroit où il paroîtra que la douleur est fixée, sans respecter les articulations; les scarifications seront lavées avec le sel & l'eau.

Les remèdes vésicans, comme les feuilles

(1) Je citerai Paul, Aurélien, Zéchien, Oribasé, Galien, Diemerbroeck, Avicenne, Riviere, Bagliri, &c.

de renoncules des prés, (1) la racine d'ibéris, (2) autrement chasse-rage, ou à son défaut, le cresson sauvage, (3) seront également appliqués sur les jointures, ou à la proximité du siège du mal; voici la manière de s'en servir.

Les feuilles de renoncules des prés que l'on écrase avant l'application doivent tenir sur la partie, jusqu'à ce qu'elles aient formé des ampoules.

La racine d'ibéris ou chasse-rage que l'on écrase, & qu'on lie avec la graisse de porc, doit rester sur la partie jusqu'à ce qu'elle aie formée des rougeurs & des vessies.

Le cresson sauvage que l'on pile & que l'on mêle avec du sel, doit rester également sur la partie jusqu'à ce qu'il paroisse des phlictenés.

Il découle de ces différens égouts une sérosité âcre qui soulage plus ou moins promptément; on n'est assujetti d'ailleurs à aucun pansement particulier.

Pour les mouches cantharides on les pose toujours où il y a un peu plus de chair. On les pétrit avec le levain, le vinaigre & l'euphorbe; on les laisse ensuite jusqu'à ce qu'elles ont érodé la peau; puis on panse les plaies avec l'onguent basilicum.

(1) Vantées par Ettumuler.

(2) Recommandée par Aëce & Démocrates.

(3) Le cresson de jardin qu'on nomme alenois, a les mêmes propriétés. Castheuser dit qu'on emploie ses semences dans les sinapismes, les rubéfiants, &c. mat. med. tome II, sect. VII, pag. 42.

La nourriture, quelque durée qu'aie la sciatique, consistera en herbes fraîches, relâchantes & rafraîchissantes, en foin & en foin humectés; l'eau blanchie avec la farine d'orge, de seigle, & quelquefois un peu de lait est très-recommandable.

TIGNE OU DARTRES.

Tel est le nom que l'on donne à la galle des animaux; ils y sont tous sujets sans distinction d'âge ni de sexe.

Indices.

D'abord elle s'annonce par une cruelle démangeaison qui les porte à se frotter contre leur crèche, les morceaux de bois qu'ils rencontrent, les murs, ou les uns contre les autres.

Il sort enfin sur l'habitude du corps, des boutons qui sont plus ou moins gros, suivant les endroits où ils paroissent. Ceux qui occupent la tête, le col & le poitrail se montrent ordinairement par larges plaques; & ceux qui naissent à la queue, sur le dos sont beaucoup plus petits.

Cette galle est si contagieuse que si l'on ne prend des précautions, toutes les bêtes d'une écurie peuvent la contracter; il suffit qu'elles touchent celles qui en sont incommodées, qu'elles se couchent sur la même litière, elles en feront bientôt également atteintes.

Quelques-uns prétendent que cette maladie n'ôte aux animaux ni leur appétit, ni leur sommeil, je ne saurois les en croire; l'on s'apperçoit très-bien qu'au lieu de profiter ils dépérissent, & qu'au lieu de conserver leur même embompoint, ils maigrissent à vue d'œil, je n'en veux pas plus pour démontrer que les fonctions de l'appétit & du sommeil sont perverties, soit pour peu, soit pour beaucoup.

Causes.

Les causes d'une pareille maladie sont évidemment prises, comme le dit Galien, (1) dans une atrabile ou pituite salée, crasse & lente; les alimens, l'air, les grandes fatigues, la mal-propreté contribuent aussi à l'engendrer.

Je n'approuve nullement ceux qui aiment avancer en besogne, & qui s'en tiennent à des onguens, sans vouloir entendre qu'il est utile de corriger le vice des humeurs; ils ne se représentent pas que la répercussion du virus psorique est mille fois plus à craindre que ces pustules qui couvrent le corps des animaux, & cependant ils ne devoient en avoir aucun doute par les exemples qu'ils ont constamment devant leurs yeux.

Que la galle soit donc récente ou invétérée, j'admets qu'ils est toujours de la prudence d'en entreprendre la guérison par

(1) Gal. liv, II, cap, X, des causes symptomatiques.

les remèdes internes & externes ; je vais indiquer les premiers.

Curation.

L'on commencera par tirer du sang , du moins à l'égard du plus grand nombre des bêtes ; je ne dis pas qu'il importe de répéter l'opération de la saignée ; je pense que cela n'est pas nécessaire.

L'on passera ensuite à l'usage d'une boisson préparée de la sorte.

Prenez des racines de choux gras , de chicorée , d'énula campana ; coupez par tranches de chaque quatre onces : gramin ou chient-dent une poignée. Faites bouillir le tout pendant un quart-d'heure dans six pintes d'eau commune ; coulez pour en placer une chopine à trois heures de distance.

Au second jour de cette tisane l'on purgera avec le suc d'ellébore , à la dose d'un verre dans suffisante quantité de lait , ou d'infusion de guimauve , ou de graine de lin ; ou bien avec deux onces de crème de tartre , une once de jalap , demi-once de racine de brione , les trois en poudre fine que l'on délayera dans une chopine de décoction miellée de polypodre de chêne ; pendant que la médecine agit l'on donne du bouillon de veau ou simplement de l'eau tiède.

L'on continuera encore la tisane pendant une quinzaine de jours , & tous les matins

l'on fera prendre une once de fleurs de soufre, demi-once de safran des métaux, en les mêlant avec du son ; après quoi il faudra encore repurger.

C'est alors que l'on peut en venir aux remèdes externes ; voici ceux que nos méayers emploient avec grande confiance.

Lorsque la galle est épaisse & par larges plaques, ils mettent infuser demi-once de vitriol de chypre dans une chopine d'eau, jusqu'à ce qu'elle ait emprunté une couleur bleuâtre ; ensuite ils lavent les boutons trois, quatre, cinq ou six fois ; la peau devient bientôt nette ; ils n'en demandent pas davantage.

Mais si les boutons sont petits, ils s'en tiennent à la litharge d'or qu'ils débroyent avec de l'huile, ou bien ils se servent de l'eau de chaux première ; ces deux moyens répondent également à leur intention & à leur procédé.

Le régime ne doit pas être pour peu de chose dans les soins que l'on donne aux animaux galleux ; les herbes vertes & fraîches, le foin, le son & l'orge mouillés seront la nourriture principale pendant, & quelque tems après le traitement.

Il importe beaucoup d'éloigner les bêtes saines de celles qui sont affectées de ce mal ; de même après la guérison de ces dernières, l'on nettoiera & lavera tout ce qui auroit servi au frottement de leur corps, & si on leur avoit mis des couvertures qui eussent

portées sur leurs boutons , il seroit très-prudent de les brûler , tout au moins on les passeroit par la plus forte lessive.

CHANCRES QUI SURVIENNENT AUX BŒUFS ET AUX TAU- REAUX.

Accidens.

Premièrement cette maladie se déclare par une enflure qui n'est qu'apparente au fourreau des bêtes ; de jour à autre l'enflure augmente , de même que la chaleur & la douleur ; l'on juge des souffrances en ce que l'animal écarte les jambes de derriere, ne peut rester dans la même place & se plaint par intervalles.

Il survient ensuite un écoulement léger qui tient beaucoup de la purulence ; l'humour qui suinte est d'une fétidité qui annonce combien elle est ichoreuse ; sa couleur est ou jaune ou verdâtre.

L'on distingue après , au bout du fourreau , des ulcères qui s'approfondissent & s'élargissent de plus en plus ; à ce sujet le mal gagne le ventre & l'intéresse , de sorte que les animaux courent des risques si on ne les secoure pas aussi promptement qu'on le doit.

Le poil , à l'endroit affecté tombe ordinairement , sur-tout si on laisse faire des progrès au mal. La peau est alors à découvert & souvent elle montre des exco-

riations ; voilà fans doute des accidens qui font bien communs aux hommes qui ont communiqué avec des femmes mal-saines.

Quoi qu'il en foit de ces effets qui refembloit fi parfaitement à ceux auxquels donnent lieu par fon commerce avec des perfonnes gâtées ; ici , l'on ne peut admettre pour caufe que la mal-propteté des bêtes , & c'est le fentiment de nos laboureurs. Comme eux , j'imagine que le vice eft fimplément local ; je dirai ce qui me porte à le croire.

D'abord l'on attaque ces chancres par des topiques , fans autres préparations. Une fois la guérifon obtenue , (1) les animaux fe portent à charme , ils n'éprouvent plus aucuns fympômes de cette maladie , à moins qu'ils ne s'en procurent par un nouveau contact ; il eft donc clair que la maffe du fang n'eft ni altérée , ni imprégnée d'aucun virus ; le penferoit-on autrement ?

Du refte , nos villageois pour combattre ces accidens , n'emploient que des moyens aifés & peu difpendieux ; ils réuffiffent toujours à merveille.

Moyens curatifs.

Cependant ils ne fe fervent que du vert de gris , ou du vitriol de chypre calciné fur le feu , jufqu'à ce qu'il foit devenu blanc ; après

(1) Ce qui fe fait en très-peu de tems & fans prendre de grandes mefures.

avoir frotté de miel (1) la partie malade, ils y répandent un peu de ces poudres, seules ou mêlées; l'on voit bientôt que la suppuration cesse, & que les ulcères se dessèchent & se consolident.

Je n'objecterai rien à cette méthode, parce qu'elle est avantageuse, & que l'expérience le prouve; mais si dans certains cas, l'on commençoit par laver & déterger ces chancres avec de l'eau d'orge, de mauve, de guimauve, de bouillon blanc, ou de graine de lin, &c. peut-être n'en feroit-on que mieux; l'on seroit sûr, à tout le moins, de calmer les douleurs, & de remédier à l'inflammation; je laisse à décider si je conseille une chose inutile.

En seroit-ce encore une de recommander qu'on éloigne les bêtes saines de celles qui sont malades? Je ne me le persuade pas, d'autant plus que nos métayers sont exacts à changer de litière, à nettoyer les pierres, le plancher des étables, à les rechanger même; je les ai interrogé là-dessus, ils m'ont cité des gens qui, pour ne s'être pas conduits à leur exemple, avoient exposés leurs animaux.

P. S. L'on ne s'attentionne point aux vaches auprès de qui des bœufs ou des taureaux auroient gagné leur mal; l'on n'en voit aucunes qui périssent.

(1) Le miel n'a ici d'autre propriété que celle de retenir la poudre que l'on met en usage.



TABLEAU

D E S

MALADIES AIGUËS

*QUI AFFECTENT LES MOUTONS, LES
BREBIS ET LES CHEVRES.*



TROISIÈME PARTIE.



DU GONFLEMENT.

L n'est pas rare, si l'on a conduit les moutons dans un pâturage gras & humide, s'ils ont mangé de l'herbe mouillée, de voir qu'ils gonflent, & que leur ventre prend beaucoup de volume. Alors leur respiration n'est pas libre. Ils ont une toux sèche; ils restent appuyés sur leurs jambes, la tête basse, par la difficulté de se coucher; en un mot, ils éprouvent un mal-aise général.

Nos métayers n'emploient qu'un seul remède pour dompter cette maladie. Ils délayent tout de suite la grosseur d'une feve de thériaque ou d'orviétan dans quatre à cinq cuillerées d'eau commune; ils font prendre cette dose à l'animal; ordinairement ils le guérissent; mais tout dépend de le secourir de bonne heure; car il en périt un grand nombre, parce que l'on a négligé, ou que l'on n'a pas pu user à tems des mêmes précautions.

L'on doit recommander aux bergers de ne pas faire paître leurs troupeaux dans des endroits marécageux. Les champs les plus arides où l'on trouve le thim & le serpolet, sont réservés de préférence à cette espèce de bétail. Je parle pour les chevres comme pour les brebis, puisqu'elles sont également exposées au gonflement, & qu'il reconnoît chez elles la même cause. D'ailleurs c'est le même traitement à suivre.

DE LA FIEVRE.

La fièvre gagne quelquefois une bergerie; au reste, elle ne se communique pas à toutes les bêtes, & souvent dans le cours d'un été ou d'un hiver, il n'y aura sur le grand nombre qu'une brebis ou deux qui l'éprouveront.

Si elle survient en hiver que les moutons ne sortent pas de leur étable, on trouve l'animal couché sur l'un de ses flancs, ou

bien appuyé sur ses quatre jambes, la tête touchant presque terre. Il a l'air triste, abattu; il respire presque toujours avec difficulté.

Lorsqu'elle survient en été, l'on ne laisse pas pour cela de conduire les brebis aux champs; on voit alors celles qui ont la fièvre se retirer à l'écart, se placer sous des buissons, chercher l'ombrage & le frais; elles ne s'attachent qu'à la pointe de l'herbe; elles mangent nonchalemment; elles se soutiennent avec peine; elles demeurent toujours derrière les autres quand elle se retirent; elles tombent, & l'on est forcé quelquefois de les porter à l'écurie.

Nos villageois attribuent cette maladie à une cause inflammatoire, & je crois qu'ils ne se trompent pas. En effet, les brebis sont exposées pendant toute une journée aux ardeurs du soleil; la grande chaleur influe sur elles, d'autant plus qu'on les dépouille de leur laine, & qu'on met leur peau à découvert; les mouches les inquietent, & les dévorent; l'agitation fait qu'elles sont baignées de sueurs; qu'il survienne alors de la pluie, ou bien qu'un air froid les saisisse, c'en est assez pour les conduire dans l'état de fièvre en question.

Le premier remède que les uns emploient, c'est la saignée; mais d'autres ne saignent pas. Ceux qui saignent réussissent, ceux qui ne saignent pas réussissent aussi; il paroît donc indifférent de suivre cette

pratique ou de s'y refuser. Cependant je présume que l'on a droit de le faire, au principe du mal, si les brebis sont brûlantes, si leurs yeux sont rouges & enflammés; ensuite il importe peu de les saigner entre les deux cornes du pied, à la tempe ou au col; de même l'on ne tirera qu'environ la moitié d'un demi-fetier de sang.

Pour unique boisson, on leur donne de l'eau dans laquelle on jete par chaque pinte, demi-once de salpêtre ou de sel marin.

D'un autre côté, afin de corriger la grande chaleur, on place encore un bol de la grosseur d'une noix, soit avec du salpêtre ou nitre incorporé avec du miel. L'on prend le tems que l'on veut; ce qui est également bon, le matin ou le soir.

Leur nourriture est du foin que l'on humecte dans le commencement. On cesse de le mouiller, lorsque les brebis se trouvent mieux. La preuve que l'on en a, c'est qu'elles mangent avec appétit, tandis qu'elles ne touchent point aux alimens, si la fièvre continue.

On finit par faire prendre du soufre réduit en poudre ténue, à la dose d'un quart d'once pour chaque animal, une ou deux fois par jour; on le mélange avec de l'avoine.

DE L'AVORTIN.

Cette maladie dépend d'un état vertigineux. Aussi les bêtes qui en sont attaqués
 tournent

tournent fans cesse, comme si elles étoient ivres, sautent à chaque instant, s'élevent de dessus terre avec effort, retombent sur leurs quatre jambes, & quelquefois sur leur côté. Elles ont alors beaucoup de peine de se remettre de bout; & lorsqu'elles y sont parvenues, elles bronchent & chancellent; leur corps s'abandonne en tous sens; tantôt il est déterminé en-avant, tantôt en-arriere; elles ne restent jamais dans la même position.

Tout ceci se passe dans le tems de l'accès qui dure plus ou moins. Quand il est fini, les brebis sont fatiguées; elles se couchent pour se relever ensuite avec la même fureur, lorsque le paroxysme recommence.

Il est inutile de leur présenter des alimens dans le tems de l'action, comme dans celuide relâche, elles n'en veulent point. Elles perdent totalement l'appétit dans cette maladie fâcheuse. Ce qui la rend telle, c'est la difficulté d'apporter des remedes assez prompts; en effet, les bêtes qui en sont atteintes sont souvent exposées à l'inconvénient de succomber dès les premiers accès. Il y en a qui résistent davantage.

Nos laboureurs sont dans la persuasion que l'avortin doit sa cause à la commotion du cerveau, qui résulte des coups que les brebis reçoivent à la tête en se battant entr'elles; mais des brebis que l'on avoit séparées, & qui en conséquence ne s'étoient point battues, ont été frappées de cette ma-

ladié : l'on est donc forcé de reconnoître une autre cause que celle-là.

Il paroît plus naturel de l'attribuer à la raréfaction du sang qui se porte trop abondamment au cerveau & qui l'engorge ; aussi les bêtes éprouvent une chaleur excessive au front ; l'on s'en assure en portant la main dessus ; l'on s'en apperçoit du premier abord.

Ce qui peut donner lieu à la raréfaction des liqueurs dans cette circonstance, c'est probablement le genre de nourriture ; l'on fait que les moutons se nourrissent de plantes aromatiques, telles que le thim, le serpolet, &c. Le sel qu'on leur auroit fait prendre immodérément, le grand exercice après un repos de quatre à cinq mois, les ardeurs du soleil, la disette d'eau sont bien propres à l'occasionner.

Le remede que l'on met communément en pratique consiste à ouvrir la veine ; l'on s'en tient-là volontiers. Cependant je trouve qu'il est prudent de pousser plus loin ses attentions, & d'employer d'autres secours. Il ne seroit pas indifférent, je pense, de joindre à la saignée du pied, du talon, & même de la tempe, des suffumigations, des lavemens, & l'usage de quelques boissons nitreuses. Par exemple, il est indispensable, dans le tems des accès, de faire respirer aux bêtes la vapeur de l'eau bouillante, du vinaigre, &c. On y auroit recours utilement dans le tems de l'intermission, afin de prévenir d'autres paroxysmes.

Quant aux lavemens, l'on choisira le tems de relâche pour les administrer. L'eau & le nitre suffisent. Au défaut de nitre, l'on se sert de sel marin.

En boisson l'on prescra l'eau tiede, blanche avec un peu de farine de froment. L'on y ajoutera du nitre ou du salpêtre à petite dose, pour rendre la boisson apéritive & rafraîchissante.

L'on ne doit pas s'empreser de donner des alimens. Il faut attendre que les bêtes les répugnent moins, & qu'elles en annoncent un certain desir. Ceux qui conviennent le mieux sont le pain d'avoine, l'orge, le son, le regain, &c.

D E L A P E S T E. (1)

Les moutons, dans le principe de cette maladie sont tristes, mornes & paresseux. Ils sont dans un abattement & une foiblesse extrêmes. Ils se tiennent presque toujours couchés, & si on les force de se lever, l'on voit qu'ils chancellent sur leurs jambes; ils ne peuvent faire deux pas en-avant. Ils sont dégoûtés de tout, des alimens & des boif-

(1) Cette maladie differe du claveau, qui est la vraie peste des brebis, en ce que le claveau est accompagné de beaucoup de pustules, de cloux, de charbons sur l'habitude du corps, & que, dans ce cas-ci, les animaux en sont exempts. D'ailleurs les autres symptomes sont exactement les mêmes; de sorte que l'on seroit tenté de croire que la peste dont je donne la description est le claveau dégénéré; dans le fond elle est aussi insidieuse.

sons. Ils prennent mal par un tremblement & un frisson, qui sont bientôt suivis de fièvre & de chaleur. Leurs yeux sont ternes & obscurs, leurs paupieres sont couvertes de chassie. La langue est seche & aride; elle se noircit souvent. La mort n'est pas éloignée, & d'ordinaire elle est inévitable quand la poitrine s'embarresse, que la toux s'exerce avec fureur, que la respiration devient laborieuse; alors survient le ralle, & les animaux périssent suffoqués.

Dans ces montagnes, l'on ne connoît cette maladie que sous le nom de peste. On la caractérise ainsi, j'imagine, parce qu'elle se déclare rapidement, qu'elle tue précipitamment, & que l'on n'a pas encore trouvé un remède assez efficace pour préserver les bêtes qui en sont atteintes. Heureusement elle n'est pas commune, & il s'écoule quelquefois des années entières sans qu'elle regne nulle part.

La saison où elle se manifeste le plus, c'est en été & en hiver; sans doute en été à raison des grandes chaleurs, & en hiver à raison du froid & de l'infection des étables. (1)

Ce que l'on propose pour traitement ne satisfait guere plus que ce que l'on a apporté en cause de cette cruelle affection. Jusqu'ici,

(1) L'on ne reconnoît de causes que ces trois-là; savoir, le froid, le chaud & l'infection des étables. Peut-être oublie-t-on les plus essentielles, le genre de nourriture, la situation du lieu, celle des étables, les miasmes perniciosieux répandus dans l'atmosphère? &c.

l'on n'a employé que l'urine d'homme, l'orviétan, la thériaque, ou plutôt l'on s'est attaché à préserver les bêtes saines, en les séparant au plus vite des bêtes malades; tels sont les détails dans lesquels on est entré.

C'est à merveille de s'occuper des animaux qui se portent bien, & de chercher à les garantir de la contagion; mais au moins il faudroit ne pas perdre de vue ceux qui sont malades, & voilà pourtant ce qui arrive en bien des endroits. La persuasion où l'on est qu'ils doivent périr, fait qu'on les néglige, & qu'on leur refuse des soins qui pourroient leur être avantageux. J'invite les gens de la campagne à revenir de leur préjugé. J'avoue que jusqu'à ce moment, ils n'ont pas trouvé des moyens bien efficaces; mais qui leur a dit qu'à la suite ils ne réussiroient pas mieux? Ils sont d'autant plus coupables de rester dans la sécurité, ou de suivre aveuglément leur première routine, que les bêtes ne succombent pas moins, & qu'on les déroberoit peut-être à la mort, si l'on agissoit à propos, & conformément à l'idée que l'on se seroit formée de leur maladie.

Je tombe d'accord que la saignée seroit plus nuisible que salutaire; en conséquence je n'en parle pas. Il vaut bien mieux ne point perdre de tems & lui préférer les cauterés, les sétons que l'on n'a pas encore osé mettre en pratique.

Les indications qui se présentent ensuite à remplir, sont d'évacuer les animaux, &

de dégager leur estomac des fucs corrompus qui le tapissent. A cette fin, l'on ne mettra point de retard, crainte d'être retenue par la chaleur qui pourroit augmenter, & l'on placera la poudre purgative suivante qu'il sera nécessaire de répéter tous les trois jours.

Prenez jalap, aloës-foccotrin en poudre, de chaque un gros. Fleurs de soufre, deux scrupules; mêlés dans suffisante quantité de miel, & puis délayés dans deux tasses de décoction de bardane ou de scorfonere, & faites avaler d'une seule fois.

Ou bien l'on se servira du foie d'antimoine, à la dose d'une once. On le renferme dans un linge, & on le laisse tremper dans une pinte de biere presque bouillante. L'on y ajoute également une once de séné. Lorsque le tout a infusé pendant quelques heures, on le passe au travers d'un linge, & l'on donne un demi-fetier de la colature à chaque brebis.

Le soir de ce purgatif, on prépare un bol avec un gros de gentiane en poudre, deux scrupules de nitre, & quinze ou vingt grains de camphre. On lie ces différens ingrédients avec le miel; on fait prendre ce bol à l'animal, & par dessus une verrée d'infusion de marrube & de camomille fétide. L'on continue de même les jours d'après.

Il est important de s'en tenir là & de persévérer, soit que l'état des bêtes devienne plus flatteur, soit qu'il empire.

Après tout, si ce traitement est inefficace, l'on n'auroit pas plus gagné de recourir aux alexipharmques & aux cordiaux, puisque l'expérience démontre qu'ils sont des agens inutiles.

A la bonne-heure qu'on les appelle à son secours si les forces manquent & qu'il faille ranimer la machine qui s'éteint; ils ont la propriété de fortifier & de soutenir; mais l'on ne doit pas confondre & s'en rendre l'usage familier, au commencement lorsqu'il y a trop d'irritation, comme à la fin ou la foiblesse est grande, ou l'affaïssement ôte tout espoir.

En boisson, je conseillerai de l'eau pure altérée avec un peu de vin; c'est-à-dire, trois ou quatre cuillerées pour une chopine d'eau. Le vin, dans ce cas-ci, est un excellent antiseptique; d'ailleurs répandu à dose aussi petite dans un véhicule aussi large, il prête bien peu aux progrès de l'inflammation.

L'on ne se permettra pour toute nourriture que de l'eau tiède blanchie avec la farine de froment; encore ne faut-il pas solliciter les bêtes: elles mangeront assez lorsqu'elles seront moins opprimées par la maladie & que l'appétit se réveillera.

L'on purgera l'air de la contagion dès le premier jour, en portant un réchaud de braise dans les étables, & en répandant sur les charbons allumés du tabac, du soufre, du genievre, de l'encens, des herbes odo-

riférantes. L'on usera de la même précaution à l'égard des animaux sains que l'on auroit séquestrés & mis à part; l'on n'ignore pas que la séparation a besoin d'être prompte; autrement il seroit à craindre que le mal se communique à tout un troupeau. Cette recommandation ne regarde pas nos villageois qui n'ont que cette seule ressource; je la fais pour ceux qui n'en ont pas encore reconnu l'utilité.

DE LA GOULEME.

Le terme de gouleme désigne une tumeur plus ou moins considérable, qui survient assez fréquemment aux moutons dans cette contrée. L'on voit qu'elle a lieu au printems & en automne, & très-rarement en été & en hiver.

Cette maladie s'annonce par une tumeur qui a d'abord très-peu de volume; mais qui grossit de jour à autre, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à son point de maturité; car elle se termine presque toujours par suppuration, & il faut craindre pour la vie des animaux, si elle prend la voie de résolution. Ce mal est extérieur; il est aisé de l'appercevoir. C'est ordinairement sous le col, ou à côté de la mâchoire inférieure qu'il établit son siége. La tumeur que l'on distingue est chaude & brûlante. Elle est extrêmement dure dans le principe; en très-peu de tems elle s'amollit, si l'on emploie les remèdes convenables.

L'animal qui en est attaqué paroît triste & honteux. Il porte sa tête en - avant , il panche le cou , il l'aura même quelquefois de côté, sur-tout s'il y en a un de libre. Il éprouve beaucoup de langueur , il est dégoûté , il n'avale qu'avec peine ; sa respiration est difficile.

Cherchons la cause de cette maladie dans la délicatesse du tempérament des brebis , dans les alternatives du froid & du chaud , dans le changement des saisons. La fatigue , la grande chaleur , la pluie , l'humidité , les brouillards , le givre & la neige , tout concourt à les plonger dans cet état.

Pour les en retirer , l'on doit avoir en vue de préparer le dépôt , de l'amener à maturité , afin que l'on en puisse faire l'ouverture le plus promptement possible. L'on commencera donc par couper la laine & par mettre la tumeur à nu ; on la frotte ensuite avec de l'onguent basilicum ou du vieux oing. Immédiatement après la friction , l'on appliquera le cataplasme suivant ; on le changera deux ou trois fois dans un jour.

Prenez des racines de mauve & des oignons de lys , suffisante quantité. Pilez-les dans un mortier quelconque avec des feuilles d'oseille. Faites cuire le tout ensemble dans de l'eau où l'on ajoutera du sain-doux. Le cataplasme sera étendu sur un linge , lorsqu'il aura la consistance requise.

Peu de jours après l'usage de ce topique ,

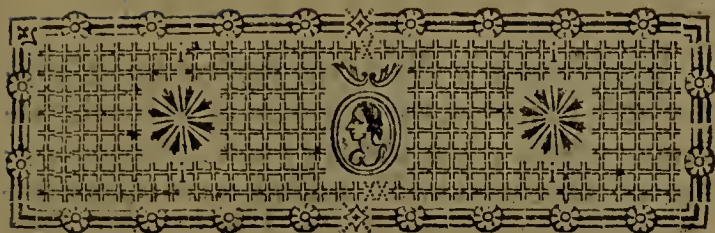
la tumeur perd de sa résistance & de sa dureté ; elle s'éleve en pointe , & l'on sent balotter quelque chose , pour peu qu'on la presse avec les doigts. C'est le cas alors de se munir d'un rasoir ou d'un bistouri , de fendre en long & d'ouvrir le dépôt , de donner issue au pus qui s'y seroit formé. L'on pansera matin & soir régulièrement , en introduisant dans la plaie des tampons de charpie ou d'étoupe ; mais on les induira auparavant d'un digestif simple , comme la térébenthine & le jaune d'œuf ; à son défaut , l'on se serviroit d'onguent basilicum. L'on recouvrira ces tampons des mêmes cataplasmes que ci-dessus , jusqu'à ce que la tumeur soit bien dégorgée ou plutôt jusqu'à fin de guérison.

Les préparations internes ne doivent pas être négligées ; elles sont fort essentielles. Par exemple , la thériaque joue ici un grand rôle : nos villageois y mettent toute leur confiance. Il est vrai qu'elle leur réussit assez bien , puisqu'ils perdent peu d'animaux. L'on peut encore se servir du soufre , de l'assafétida , ensemble ou séparément ; mais je conseillerois néanmoins de n'y avoir recours qu'après l'ouverture du dépôt , & de le donner mélangé avec le son. Il suffit de deux ou trois drachmes de la poudre de l'un ou de l'autre.

La nourriture sera la même que celle que j'ai indiquée dans l'article de la peste quelques pages plus haut.

En parlant des maladies aiguës des brebis, j'ai en même tems parlé de celles des boucs & des chevres. Ces animaux sont sujets aux mêmes affections. Le traitement doit être commun ; ainsi l'on employera & l'on suivra la même pratique pour tous. S'il y a quelque changement à faire , il sera déterminé par la personne qui donne ses soins à la bête malade, d'autant plus que je n'ai rien dit au particulier, & que j'ai tout rapporté au général.

Fin des maladies aiguës.

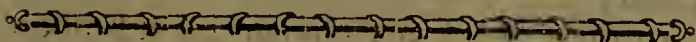


T A B L E A U

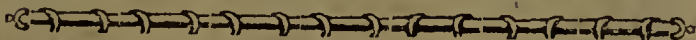
D E S

MALADIES CHRONIQUES,

*QUI AFFECTENT LES MOUTONS, LES
BREBIS ET LES CHEVRES.*



QUATRIÈME PARTIE.



DE LA TOUX.

JE ne m'en réfère pas au sentiment des auteurs qui soutiennent que cette maladie est incurable ; je dis au contraire que si l'on saigne promptement & avec exactitude les brebis qui en sont affectées, l'on préservera le plus grand nombre ; & cela dut-il ne pas être, l'on n'auroit aucune raison de ne point faire de tentatives, puisqu'elles entraînent ordinairement peu de dépenses.

Tomberai-je d'accord sur ce qu'ils observent que la toux se gagne & se communique? Non, sans doute; car combien voit-on de moutons qui toussent très-opiniâtement, qui éprouvent du dégoût, qui sont inquiets, & qui sont confondus dans une même bergerie avec une infinité d'autres! Ceux-ci continuent de se bien porter; ils boivent & mangent, ils sont gais aux champs & à l'étable; voilà donc qui prouve que l'on a prononcé à faux relativement à la contagion; probablement l'on avoit mal examiné.

Quoi qu'il en soit, la toux chez ces animaux reconnoît presque les mêmes causes que celles dont nous avons parlé, à l'occasion de la toux des bœufs & des vaches, du moins quant aux alimens, à la boisson, aux effets de l'air; lisez les pages 70 & 71. Il s'agit à présent d'établir une méthode curative.

Dans les commencemens une saignée pourroit être pratiquée à propos, sur-tout si l'haleine étoit courte & que la respiration fût à la gêne; mais je craindrois qu'elle nuisit si la toux étoit invétérée.

Il faut tout de suite recourir à des boissons adoucissantes. Par conséquent l'on donnera des décoctions de son miellées, des infusions tièdes avec les fleurs de pas-d'âne, de bouillon blanc, de mauve, de pavot rouge, &c. L'on se sert d'un cornet quand les animaux refusent de boire.

Une ou deux fois par jour, on leur fera

prendre en potion jusqu'à trois ou quatre cuillerées d'huile d'amandes douces ou d'olive qui ne soit pas rance.

Plusieurs fois dans la journée on exposera leurs naseaux à la vapeur de l'eau bouillante; on les y tiendra plus ou moins de tems.

On les nourrira avec du son humecté dans lequel on mêlangerà des feuilles de pas-d'âne, de navets & de choux rouges, hâchés menus; on se modérera sur la quantité. Le soir il ne faut rien donner de solide; l'on se contentera de l'eau blanchie avec la farine de seigle, d'orge, &c. On la tiédira auparavant.

L'on changera souvent de litiere, afin que ces bêtes soient plus chaudement, plus proprement, & mieux à leur aise. On ne les produira point à l'air par des tems froids ou humides, ou plutôt on devroit les garder à l'étable, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement guéries; elles en feroient bien mieux préservées des rechûtes.

Tout ceci s'exécutera dès le premier moment où la toux se manifeste. L'on insistera sur les mêmes procédés pendant quinze jours ou trois semaines plus ou moins; mais alors si les accidens subsistent, l'on retranchera la potion ci-dessus désignée, & on la remplacera par l'opiat suivant, dont la dose sera de la grosseur d'une noisette matin & soir; immédiatement après chaque dose, l'on fait avaler d'une infusion de

menthe & de pissenlit, adoucie avec le miel de raisins. (1)

O P I A T.

Prenez fleurs de soufre, six gros ; blanc de baleine, deux gros ; poudre d'iris de Florence, un gros. L'on incorpore le tout avec suffisante quantité de miel. Cette formule est tirée du manuel des dames de charité, page 192.

L'on purge suivant les circonstances quand la nécessité l'ordonne. De cette manière, l'on peut parvenir à sauver la plupart des moutons attaqués de cette maladie. Au reste, en se réglant sur le prix des substances que j'indique, l'on n'est pas excusable de confier l'animal aux efforts de la nature ; dans ce cas-ci, elle a besoin qu'on l'aide.

DES DOGES, MALADIE DU FOIE.

L'on doit juger que les moutons ont cette maladie, si à une toux fourde & profonde qu'ils éprouvent, on les voit maigrir de jour à autre & se tenir sur leurs jambes, par

(1) L'on monde deux livres de raisins de leurs pepins ; on les met infuser chaudement pendant vingt-quatre heures dans six livres d'eau ; puis l'on fait bouillir l'infusion à diminution de la moitié ; l'on coule après, & l'on exprime fortement ; l'on y fait cuire ensuite deux livres de miel, en l'écumant jusqu'à consistance de sirop.

la peine & l'embarras de se coucher sur les flancs droit ou gauche.

Le foie de ces animaux est alors la seule partie affectée. Par l'inspection anatomique, l'on y a découvert une quantité surprenante de petites bêtes longues & plattes, d'une forme semblable à celle des cloportes, & dont la couleur est cendrée & grisâtre; le nombre en est quelquefois si prodigieux qu'il garnit toute la substance de ce viscere à l'intérieur.

Quelques-uns disent encore y avoir trouvé des graviers qui tiroient sur le brun ou sur le jaune; enfin le délabrement se fait de toute maniere, & il est si grand, lorsque cette maladie a été perdue de vue, que souvent il ne reste de sa masse qu'une enveloppe flétrie & desséchée.

La qualité pernicieuse des plantes dont les brebis se nourrissent, à raison de leur entreposition, est regardée généralement comme la cause des doges; ainsi l'on raconte que toutes celles qui paissent dans des endroits marécageux, tombent infailliblement dans cet état; l'on n'en a même aucun doute.

Ce qu'il y a de très-positif, c'est que les brebis qui habitent des lieux élevés, qui broutent des plantes aromatiques, & qui s'abreuvent d'une eau courante, n'ont point de dérangemens de cette espece; tandis que l'on ne peut en préserver celles qui habitent un sol humide, & qui paissent autour des

étangs & des ruisseaux où l'eau est en stase ; nos métayers en sont convaincus , au point qu'ils ne gardent jamais qu'une année les animaux qu'ils ont nourris dans de tels pâturages.

Heureusement l'on est possesseur d'un remède sur lequel on peut vraiment compter , quand on l'administre de bonne heure. Or , si-tôt que le mal se manifeste, l'on doit agir , & ne rien remettre au lendemain ; le délai de quelques jours peut faire naître des obstacles que l'on ne surmonte pas toujours aisément. Ce remède consiste dans l'emploi de la moutarde & de l'eau-de-vie. L'on prend de celle-ci la moitié d'un verre , & une ou deux cuillerées à café de l'autre ; on mélange bien le tout , & on le donne à l'animal d'une seule fois ; il est bientôt hors de danger.

Nos villageois sont si rassurés sur l'heureux résultat de ce breuvage , qu'ils regardent comme très-inutile d'en répéter la dose. Cependant je crois que quelques-unes , comme deux ou trois sur semaine , ne seroient pas de trop ; du moins elles serviroient de prophylactique contre une prochaine récursive.

Ceux qui ont le choix du parcours , & peuvent conduire leur troupeau dans des endroits secs & arides , doivent profiter de cet avantage ; car la moindre omission est une faute , lorsqu'il est question de la santé

des bêtes, malgré la connoissance d'un remede qui guérit.

DE LA GALLE ET DE LA ROGNE.

Les brebis sont dérangées du froid & du chaud; elles sont incommodées encore par la fatigue, & contrariées par la malpropreté, & l'air qu'elles respirent dans leurs étables; ainsi tout, jusqu'à la délicatesse de leur tempérament, les dispose à cette maladie.

Je ne la décrirai pas, parce qu'elle est à la connoissance de tout le monde. Une démangeaison plus ou moins vive, des boutons sur l'habitude du corps & spécialement au-dessus & au-dessous du museau, la caractérisent; c'est ce que personne n'ignore.

Je dirai néanmoins que la longueur, l'abattement & le dégoût l'accompagnent quelquefois; l'on peut croire alors qu'il y a plus d'altération dans les humeurs; aussi est-on engagé à plus de précautions lorsqu'il s'agit du traitement.

Peut-être la nourriture comme certaines plantes échauffantes, le sel, l'avoine, &c. contribue-t-elle à acrimonier le sang & la lymphe chez ces animaux; quoi qu'il en soit, l'on a des remedes qui sont propres à combattre cette affection; l'on réussit presque toujours.

L'on doit seulement distinguer celles qui gagnent le mal par contagion, & celles à qui il vient spontanément; car à ces dernières,

il faut un traitement méthodique, tandis que les premières n'en ont pas besoin.

Ce traitement méthodique consiste à changer la nature des alimens, & à donner pendant tout le tems de la cure, du son humecté, de la farine d'orge, des herbes vertes, & si la saison le permet des bourgeons & feuilles de peuplier, de celles de saule, &c.

En quinze jours l'on purgera deux fois, avec l'antimoine & le séné. Voyez dans l'article de la peste, mal. aiguës.

Le lendemain du purgatif, l'on fera prendre matin & soir de la fleur de soufre, à la dose de trois ou quatre drachmes, mêlée avec du son ou de la farine d'orge. Après une trentaine de prises, l'on pourra se contenter aux topiques suivans.

Targus recommande l'eau que l'on trouve dans les creux des troncs du hêtre; on en lave le corps des brebis rogneuses.

D'autres composent un onguent avec les racines de patience sauvage cueillies fraîchement; ils en ôtent la corde du milieu, ils coupent le reste des racines par petits morceaux, ils les écrasent dans un mortier, y jettent ensuite du beurre, & broient le tout ensemble; puis ils frottent jusqu'à ce que l'énficcation des pustules soit obtenue.

L'eau des feuilles & des rameaux de véronique, ramassée pendant qu'elle est dans toute sa force, & distillée ensuite au bain marie, n'est pas moins efficace.

L'on vante encore beaucoup l'infusion d'aristoloche ronde, l'huile de myrrhe par défaillance, & le liniment de Saturne qu'on prépare, en confondant égales parties de la dissolution de chaux, de plomb & d'huile rosat, & en agitant bien le tout pour que le mélange soit parfait.

Mais l'on emploie avec non moins de confiance le blanc rhafis & le nutritum, & ce qui est plus facile, le soufre, l'alun de glace & l'huile de chenevis; il suffit de frotter les boutons une ou deux fois, avec ce dernier ingrédient, ils s'effacent bientôt.

Il en est qui, par des vues de propreté, décaissent le corps des bêtes après leur guérison; (le meilleur véhicule pour cela est l'eau de lessive ou seulement l'eau tiède) je trouve cette dernière précaution on ne peut plus sage, parce qu'au moins les sueurs cessent d'être empêchées par les corps gras que l'on a répandus sur la peau, & d'ailleurs en enlevant ces corps gras, l'on est sûr que la laine profitera mieux, & qu'elle prendra un éclat plus naturel.

Quant aux bêtes qui, par contagion ont gagné le mal, il est assez inutile de les préparer par des boissons & des purgatifs, & même de changer leur régime; (je suppose qu'on aie à les traiter si-tôt qu'elles ont contracté la galle & que l'on s'en aperçoit; car si elles l'avoient porté quelque tems, il seroit indispensable de les gouverner, comme si le mal leur étoit venu du

vice des liqueurs ;) ainsi on les frotera avec les onguens que nous avons indiqués ; ils leur conviennent comme ils conviennent aux autres.

Qu'on aie soin de les préserver toutes de l'humidité & du froid, soit en renouvelant souvent leur litiere, soit en leur mettant des couvertures qui les enveloppent bien. Je ne recommanderai pas de séparer les galleuses de celles qui sont saines ; chacun fait assez que cela se doit, comment & par quelle raison.

OBSERVATIONS.

Enfin, l'on ne reconnoît aux moutons d'autres maladies chroniques que celles dont je me suis entretenu. Je dois dire à présent qu'elles sont communes aux boucs & aux chevres ; en effet, ces animaux participent des mêmes affections ; mais à leur égard, c'est le même traitement à suivre que pour les brebis ; tous les changemens à faire, naîtroient des circonstances.

Fin des maladies chroniques , &c.



T A B L E

D E S M A T I E R E S.



P R E M I E R E P A R T I E.

A V A N T - P R O P O S .	Page 3
De l'étrume.	5
Du charbougion.	7
Du tachet.	10
De la boucle.	15
Du felin.	18
Du guignet.	22
De la misse.	24
Du louvet.	28
Des tranchées & coliques.	30
Tranchées occasionées par la raréfaction.	34
Tranchées rouges.	35
Tranchées occasionées par les vers.	37
Alimens pris en trop grande quantité.	38
De la constipation.	39
Du pissement de sang.	41
Du gonflement.	44
Boisson dans le gonflement.	47
Bol dans le gonflement.	Ibid.
De la lente.	48
De la rétention d'urine.	53

136 TABLE DES MATIERES.

<i>Apozemes dans la rétention d'urine occosionées par des glaires.</i>	Page 56
<i>Des étranguillons.</i>	57

SECONDE PARTIE.

<i>Du morfondement.</i>	61
<i>De la toux.</i>	69
<i>Du dégoût.</i>	77
<i>De l'indigestion.</i>	81
<i>Hydropisie, vulgairement enflure.</i>	86
<i>Sciaticque appelée goutte par les laboureurs.</i>	94
<i>Tignes ou dartres.</i>	102
<i>Chancres qui surviennent aux bœufs & aux taureaux.</i>	106

TROISIEME PARTIE.

<i>Du gonflement.</i>	109
<i>De la fièvre.</i>	110
<i>De l'avortin.</i>	112
<i>De la peste.</i>	115
<i>De la gouleme.</i>	120

QUATRIEME PARTIE.

<i>De la toux.</i>	125
<i>Des doges, maladies du foie.</i>	128
<i>De la galle & de la rogne.</i>	131

Fin de la Table.

Table

Des matières contenues dans ce Recueil.

De la ferrure sous le point de vue hygienique
par m. Rodet, in 8° figuré. 1841.

Conjectures sur l'origine du mot
fourbure, par m. Hazard, 1827.

Mémoire sur la pousse des chevaux,
par m. Demoussy, 1824.

Instruction sur les soins à donner aux
chevaux. 1817.

Lettre sur la nourriture des bestiaux
à l'étable par Eschiffelli, 1817.

Instruction sur la manière de gouverner
les vaches laitières par m. Chabert
et Hazard.

Altération du lait de vache par M. M.
Chabert & Trounque. 1805.

opuscule sur la perfectibilité de la médecine
vétérinaire par Luyrolan, an. IX.

Tableau des maladies aiguës et
chroniques, par Couvillain.

APERÇU GÉNÉRAL
SUR LA PERFECTIBILITÉ
DE LA MÉDECINE VÉTÉRINAIRE,
ET SUR
LES RAPPORTS QU'ELLE A
AVEC LA MÉDECINE HUMAINE,
PAR F. AYGALENQ, Médecin.

*SUIVI d'un Projet d'organisation des Écoles
Vétérinaires en France, présenté au Ministre
de l'Intérieur; par le même.*

Legeram enim ego, magnum Hippocratem, cui nullius
rei scientia vilis habita est, non pudeisse de Boum
morbis verba facere.

RAMMAZZINI, *orat. XIII, tom. I, pag. 86,*
ed. Lond. 1739.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE de Madame HUZARD, rue de
l'Éperon Saint-André-des-Arts, n^o. 11.

AN IX.

A

J. B. HUZARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL
DE FRANCE,

PROFESSEUR EN MÉDECINE VÉTÉRINAIRE,

A PARIS.

F. AYGALENQ.

P R É F A C E.

QUOIQUE l'art vétérinaire intéresse de si près le bonheur des États , puisqu'il tend à faire prospérer l'agriculture & le commerce ; on s'en est cependant jusques ici peu occupé. Quelques hommes , justement célèbres , qui se sont spécialement consacrés à l'étude de la médecine humaine , ont par fois , il est vrai , fixé accidentellement leur attention sur les maladies des animaux ; les descriptions des diverses épi-zooties qu'ils nous ont laissées , prouvent bien que l'art de guérir est un , & que les notions qu'on a en médecine humaine , peuvent être avantageusement appliquées à la médecine vétérinaire : mais très-peu d'hommes éclairés se sont encore exclusivement livrés à l'art de conserver les animaux en santé & de combattre leurs maladies. On diroit que , par une honte mal fondée & funeste aux progrès de la science , ceux qui eussent pu en agrandir le domaine , ont dédaigné d'en faire leur occupation spéciale ; comme si , de toutes les branches de l'histoire naturelle , une des plus intéressantes n'étoit pas digne du vrai philosophe ami de la nature ; comme si , concourir à la prospérité publique , en faisant fleurir l'agricul-

ture & le commerce, n'étoit pas une tâche bien honorable à remplir. Au reste, si l'art vétérinaire a fait peu de progrès depuis la fondation des établissemens destinés à l'enseigner, c'est que les sciences naissantes vont ordinairement à pas de tortue vers leur perfection. L'expérience de tous les temps, prouve qu'il faut que les hommes, avant d'arriver à la vérité, passent par une foule d'erreurs; il semble que pour l'atteindre, on ait un labyrinthe sinueux à parcourir, & qu'il soit difficile de saisir le fil d'Ariadne pour en sortir. Ce qui souvent est bien près de soi, en est cru fort éloigné; on pense avoir des routes nouvelles & difficiles à tracer. L'esprit se rebute, s'il n'a pas des modèles à imiter, des sentiers battus à parcourir. Mais, qu'on sache que les connoissances acquises en médecine humaine, sont un grand pas de fait vers celles à acquérir en médecine vétérinaire. Pour nous en convaincre, ouvrons le livre de la nature, & nous verrons qu'elle sait varier les formes de ses ouvrages, sans multiplier les matériaux pour les construire, qu'elle est infinie dans ses plans & simple dans les moyens propres à les exécuter; & qu'enfin, quoiqu'elle ait établi quelques nuances de différence dans l'ensemble des organes qui constituent les divers genres d'animaux qui nous occupent, elle n'a pas moins suivi pour tous un même type d'organisation.

Jetons un coup-d'œil rapide sur l'ensemble des par-

ies qui constituent le corps des grands animaux , l'homme y compris. Ce qui s'offre d'abord à nos regards est une enveloppe générale plus ou moins épaisse, plus ou moins dense, plus ou moins garnie de poil , présentant la même texture dans tous , destinée aux mêmes usages , susceptible de se réduire par les réactifs chimiques en gélatine, laissant suinter à travers ses pores un fluide qui contient de l'acide phosphorique , en partie saturé de chaux ; de plus, de l'eau & un peu d'acide carbonique.

Au-dessous , on trouve une masse considérable de chair qui est divisée en un plus ou moins grand nombre de portions distinctes , suivant l'animal qu'on considère ; ces portions sont ordinairement composées d'une partie rouge qui en fait le corps , & de parties blanches & élastiques qui en forment les extrémités. Elles sont séparées les unes des autres par un tissu blanc spongieux feuilleté ; elles jouissent dans tous de la faculté contractile , & sont destinées à faire exécuter les mouvemens. Leur nature chimique est la même , c'est le summum de l'animalisation , l'azote en est le principal élément. Quelques légères variétés , quant au volume , à la multiplicité , au rapport qu'ils ont entre eux , ou entre les parties voisines , constituent la différence des muscles dans les êtres animés dont il s'agit.

En pénétrant plus avant , on découvre une char-

penne solide qui fait le fondement de l'édifice, soutient les parties molles extérieures, & forme de grandes cavités dans lesquelles sont renfermées des parties d'un autre ordre. Les parties du squelette osseux sont, à peu de chose près dans tous, disposées de même, les unes par rapport aux autres; elles se meuvent les unes sur les autres par un mécanisme analogue. Quelques nuances dans la forme extérieure & dans le nombre, établissent la différence des os chez les grands animaux. Leur nature chimique est la même, le phosphate calcaire & la gélatine en forment la base.

Enfin, au centre du corps, on trouve trois vastes cavités, d'une grandeur différente, suivant l'animal qu'on considère, mais d'une figure à peu près ressemblante chez tous; elles sont destinées à contenir des organes essentiels à la vie. Ceux-ci sont en égal nombre dans tous, à la différence de quelques parties peu importantes que les uns ont de plus ou de moins que les autres; ils présentent la même structure, exécutent les mêmes fonctions.

Le crâne renferme une masse pulpeuse, d'un blanc grisâtre, divisée en lobes, présentant des éminences, des dépressions, fournissant des prolongemens qui sont en égal nombre, de même nature, & vont distribuer, dans toute l'économie animale, le principe du mouvement & du sentiment. Le cerveau est sus-

ceptible d'être réduit chez tous , par la macération , en adipocire ; la liqueur que renferme ses cavités est albumineuse. Cet organe est le dispensateur de la sensibilité , mais on ignore comment se prépare le principe ou fluide nerveux.

Autour de cette cavité principale , on en observe quatre autres qui varient en grandeur & en conformation extérieure dans les divers animaux , mais qui , dans tous , renferment des organes dont la structure intime & les usages sont les mêmes. Ainsi , la vue sert à distinguer la figure des corps , l'ouïe est destiné à la perception des sons , l'odorat perçoit les odeurs , le goût juge de la sapidité des substances. Ces différens organes , il est vrai , n'exécutent pas chez tous leurs fonctions avec la même perfection , & sont , dans les uns , pourvus de quelques parties accessoires qu'on ne trouve pas dans les autres , mais le scapel de l'anatomiste fait voir qu'ils ont le même fond de structure. Les humeurs qu'ils secrètent sont , en apparence du moins (1) , de même nature ; celles de l'œil sont , les unes albumineuses , les autres gélatineuses ; le mucus des narines est un mucilage

(1) Car on n'a pas encore poussé assez loin les recherches sur la chimie animale comparée , & peut-être , lorsque ce travail sera plus avancé , on découvrira des différences qu'on n'a pas aperçues d'abord.

animal mêlé de quelque particule de carbonate de soude ; la salive est un mélange de matière animale avec quelque portioncule de muriate de soude ; la nature du cerumen des oreilles est encore inconnue.

Le thorax nous présente un vaste sac membraneux, transparent, qui le tapisse, & recouvre, par sa face interne, un organe spongieux, parsemé d'un grand nombre de tuyaux de toute espèce, divisé en deux lobes principaux, & destiné, dans tous les animaux, à digérer l'air qu'ils respirent, à en extraire le principe vivifiant qu'il contient (1), & à rejeter au dehors de l'économie animale, certains principes nuisibles. Au centre de la même cavité, se trouve une poche renfermant un organe de forme conoïdale, de couleur rouge, doué de l'irritabilité au plus haut degré, présentant quatre cavités d'où partent des tuyaux de forme cylindrique, destinés à distribuer, dans tout le corps, un fluide rouge & réparateur, & auquel viennent se rendre d'autres canaux qui rapportent au foyer principal le résidu du fluide qui n'a pas servi à la nutrition, pour y être de nouveau rendu propre. Les deux organes renfermés dans la poitrine, concourent l'un & l'autre à l'entretien de la vie, en donnant au sang les qualités qui le distinguent des autres liqueurs animales & le rendent

(1) Suivant la chimie moderne, à oxigèner le système.

propre à la nutrition. Ce fluide est, d'après les réactifs chimiques, un mélange d'eau, de gélatine, d'albumine, de soude, & de quelques sels à base de soude, de potasse & de chaux.

Mais, comment se fait l'hématose? Un chimiste célèbre l'explique ainsi : les animaux prennent avec leurs alimens du phosphate de fer à l'état blanc ; ce sel, en passant dans le torrent de la circulation, est en partie décomposé par l'alkali qu'il rencontre à nud, & prend ainsi une teinte de rouille. Parvenu au cœur avec la matière albumineuse qui le tient en dissolution, il se combine avec une certaine proportion d'oxigène que l'albumine, avec laquelle il a beaucoup d'affinité, a la propriété d'extraire de l'air respiré, & dès-lors, le sang prend la couleur qu'on lui connoît. Il seroit à souhaiter que cette explication ingénieuse fût vraie, nous aurions dès-lors l'espoir de pouvoir arracher le bandeau dont la nature s'est jusqu'ici couverte, & se couvrira sans doute encore pour ses opérations (1). Pour ce qui est de l'air qui sert à la respiration, de l'aveu de tous les chimistes & physiologistes modernes, il se décompose ; une portion de l'oxigène qu'il contient se combine avec

(1) Il faut bien prendre garde de ne pas trop se hâter d'adopter les explications hypothétiques que la chimie donne sur les divers phénomènes de l'économie animale.

de l'hydrogène , & forme de l'eau ; une autre avec le carbone du sang veineux , & constitue ainsi de l'acide carbonique ; ces deux compositions nouvelles sont rejetées par l'expiration ; & enfin , une troisième portion d'oxygène passe dans le torrent de la circulation , & distribue par-tout la chaleur & la vie à mesure qu'elle subit des combinaisons (1) ; probablement aussi une partie d'air toute entière est absorbée , & en quelque sorte digérée.

Enfin , la cavité abdominale renferme , dans tous les grands animaux , les mêmes organes , à la différence de quelques parties peu essentielles. Ainsi , les solipedes ont un seul estomac , de gros intestins , & n'ont pas de vésicule du fiel ; les ruminans ont quatre estomacs , une vésicule du fiel , & n'ont point de gros intestins ; mais dans tous , les viscères abdominaux , ont un fonds de structure analogue , & les mêmes fonctions à remplir. Les uns sont destinés à préparer le chyle , & sont appelés chylopoïétiques ; les autres à sécréter l'urine , & on les nomme uropoïétiques ; ceux-ci préparent la liqueur séminale , & ils sont désignés sous le nom de spermatopoïétiques. Les fluides qu'ils sécrètent sont , jusqu'à un certain point , dans tous , de même nature. La bile est une espèce d'huile animale , albumineuse ,

(1) La respiration a été , avec raison , jusqu'à un certain point , comparée à la combustion.

renfermant un sel à base de soude, & fournissant beaucoup d'hydrogène à la distillation (1). Le suc gastrique n'est guère connu. Le chyle & le chyme ne le sont pas mieux. C'est un mélange de tous les principes constitutifs des alimens. L'urine est une espèce de liqueur lixiviale contenant plusieurs sels à base de chaux, d'ammoniaque & de magnésie, une portion d'acide benzoïque libre dans les herbivores, & d'acide urique dans les carnivores, de plus, une matière très-azotée (2), connue sous le nom d'urée, & enfin, de la matière animale & de l'eau. On a trouvé dans la liqueur spermatique de l'homme du phosphate de chaux.

En parcourant rapidement les diverses parties du corps des grands animaux, je n'ai pu me dispenser, pour mieux en faire ressortir la ressemblance qui existe dans tous, de donner une légère esquisse des principes qu'a découverts, ou cru découvrir, en elles la chimie; mais je n'ai pas voulu faire croire par-là qu'elle en eut véritablement découvert la nature. Autre chose est de considérer les parties qui constituent l'économie animale dans l'état de mort; autre chose est

(1) Ceci a fait dire que le foie étoit l'organe excrétoire de l'excès d'hydrogène dans l'économie animale.

(2) C'est pour cela qu'on a dit que l'urine servoit à désazoter l'économie animale.

de les considérer dans l'état de vie ; ce que n'a pu faire encore la chimie.

Je me dispenserai d'entrer dans de plus grands détails , pour prouver que l'organisation , dans les grands animaux , est la même , à la seule différence de la forme extérieure des organes , & de la présence ou de l'absence de quelques parties accessoires , qui , comme je l'ai déjà dit , sont peu essentielles aux fonctions principales qu'ils ont à remplir (1).

Les animaux qui font le sujet de nos réflexions , sont donc des machines qui se meuvent par les mêmes ressorts ; ce sont des êtres organisés dont les fonctions s'exécutent de la même manière. L'art d'en entretenir le jeu , l'harmonie , ou de la rétablir , doit donc avoir quelque rapport chez tous ; & je ne doute pas que les maladies qu'on observe chez les brutes comme chez l'homme ne puissent être déterminées par les mêmes causes , du moins physiques , ne soient jusqu'à un certain point reconnoissables par les mêmes signes , accompagnées des mêmes symptômes , traitables par les mêmes moyens. Sans doute , il y a des modifications assez frappantes pour différencier les affections malades d'un genre d'animaux d'avec celles

(1) Je dis peu essentielles aux fonctions principales ; car , nul doute qu'elles n'ayent une utilité réelle. La nature ne fait rien en vain.

d'un genre différent , mais elles ne suffisent pas pour les faire regarder comme étant d'une nature différente. Ainsi donc la médecine est une pour tous les grands animaux , l'homme y compris. C'est d'après cette idée que j'ai cru pouvoir faire un rapprochement de l'art de guérir le premier des êtres animés , avec celui de conserver et de guérir les animaux domestiques.

J'ai voulu proposer cette première branche d'Histoire naturelle, pour modèle à suivre à ceux qui cultivent la dernière. L'une & l'autre ont pour objet l'anatomie , la physiologie , l'hygiène , la pathologie , la thérapeutique. Dans toutes les deux , l'anatomie a à peu près les mêmes parties à considérer , les mêmes procédés à suivre pour les isoler ; la physiologie , les mêmes fonctions à développer ; l'hygiène , le même plan à suivre , pour ne rien négliger de ce qui est utile à la conservation de la santé ; la pathologie , les mêmes classes & les mêmes genres de maladies à traiter , la même nomenclature à suivre ; la thérapeutique , les mêmes moyens à employer , les mêmes remèdes à préparer. Sans doute qu'il existe des nuances qui différencient ces branches de l'art de guérir , dans les diverses classes d'êtres animés , mais elles ne sont pas tellement tranchantes qu'elles s'opposent à un rapprochement général.

Au surplus , jeune encore dans l'art que je pro-

fesse , je n'ai pas la présomption de penser que mes réflexions sont infaillibles. Je les livre avec confiance , à la critique (1). J'invite ceux qui voudront bien les lire , à les confirmer ou les rectifier en multipliant les recherches sur le parallèle de l'art de conserver l'homme avec celui de conserver les animaux qui l'intéressent le plus.

(1) Si elle est sage & modérée , elle me sera profitable , & la science ne pourra qu'y gagner.

A P E R Ç U G É N É R A L

SUR LA PERFECTIBILITÉ

DE LA MÉDECINE VÉTÉRINAIRE,

ET sur le Rapport qu'elle a avec la Médecine humaine.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

L'HOMME en quittant l'état sauvage a perdu la prérogative de pouvoir se suffire à lui-même. La civilisation en créant en lui des passions l'a assujéti à une infinité de besoins, & c'est ainsi qu'il s'est rendu esclave (1). Les productions spontanées de la nature ne pouvant plus le satisfaire, il s'est vu obligé de forcer cette mère commune à lui en fournir de nouvelles, & pour cela il s'est associé les animaux, en usant du droit du plus fort & du plus intelligent; il les a contraints à lui payer chacun le tribut de son industrie; il en a même dépouillés quelques-uns des richesses dont la nature les avoit doués. Le cheval a été con-

(1) On n'a pas encore victorieusement réfuté l'opinion de *J. J. Rousseau*, qui a prétendu que l'état de nature étoit préférable à l'état civil.

Dânné à le souffraire , par son agilité , aux poursuites de ses adversaires , à lui épargner les fatigues de la course , à traîner des fardeaux pour subvenir à ses besoins ; le bœuf à tracer dans la terre de pénibles sillons , à la tourner & retourner pour découvrir , en la fertilisant , les trésors qui y sont cachés ; la brebis à quitter sa toison chaque année pour couvrir la nudité dont il n'eût jamais dû rougir ; le chien à être un sentinelle fidelle contre la surprise de son ennemi ; chacun en un mot est devenu son tributaire en raison de ses moyens. Mais ses besoins semblant croître à mesure qu'il multiplioit les moyens de les satisfaire , il ne tarda pas à regarder le règne végétal comme insuffisant pour contenter ses appétits , & d'abord il voulut goûter de cette liqueur végéto-animale dont les mères nourrissent leurs petits ; ceux-ci se virent ainsi frustrés d'une partie de leur nourriture : enfin il poussa l'avidité de se procurer des jouissances jusqu'à immoler pour son plaisir des animaux qui lui rendoient tant de services. C'est sans doute en se livrant à ces actes de barbarie qu'il s'est accoutumé à répandre avec indifférence le sang de ses semblables. On a vu un tyran faire brûler devant lui un certain nombre d'esclaves pour le plaisir atroce de voir cette horrible scène ; & sans remonter bien haut , n'a-t-on pas vu de nos jours des cannibales sourire , applaudir au

massacre de leurs victimes, sans autre motif que celui d'affouvir leur rage effrénée? Mais pourquoi rappeler de si tristes souvenirs? Je reviens à mon sujet.

En cherchant à discuter si l'homme avoit le droit d'affervir les animaux, je dirois que puisqu'il pouvoit se suffire à lui-même, en vivant dans l'état de simplicité où l'auteur de la nature l'avoit placé, il est coupable de les avoir tyrannisés pour satisfaire des appétits qui ne lui ont pas été primitivement donnés; mais s'il n'avoit pas le droit d'affervir les animaux, à plus forte raison n'avoit-il pas celui de les immoler. Quoi de plus répugnant en effet que de croire que l'auteur de la nature ait créé tant d'êtres sensibles doués, jusqu'à un certain point, des mêmes facultés que nous, pour être malheureux & souffrir à l'avantage d'une seule espèce d'entr'eux; d'ailleurs cette espèce (l'homme) primitivement destinée à vivre des fruits que la terre produisoit spontanément, ne peut se refuser à la vérité de ce que j'avance. On aura beau me représenter la forme de ses dents, j'opposerai la longueur de ses intestins, la manière dont vivent encore quelques peuples sauvages, l'usage universel du pain ou de quelque chose qui l'équivaut. La force, la vigueur des hommes qui vivent le plus frugalement, par exemple des irlandois, des montagnards, comparées à la foiblesse, à la délicatesse

des citadins , qui font leurs délices des viandes diversement préparées.

L'homme en soumettant les animaux à son empire , a brisé leur instinct ; il l'a remplacé par sa volonté toujours tyrannique & souvent absurde. Ses esclaves sont devenus les victimes de ses caprices , de son ignorance , de ses préjugés , de son insatiable cupidité , & en échange des services qu'ils rendent à leur maître , ils reçoivent des douleurs & des maladies ; aussi atteignent-ils rarement le terme naturel de leur vie , & l'homme par une réaction nécessaire souffre de tout le mal qu'il fait à ses infortunés domestiques (1). Les protéger contre l'avarice mal entendue , l'ignorance , les préjugés de leurs maîtres , veiller à la conservation de leur santé ; tel est le devoir d'un *vétérin* ; ainsi il dédommagera en partie ces serviteurs fidèles & utiles des maux que leur procure la servitude ; il aura la satisfaction d'être reconnoissant , humain & généreux envers des êtres sensibles ; & bien loin de déroger par-là à la dignité de son caractère , il le rendra plus respectable aux yeux de ceux qui peuvent le juger. En exerçant ces actes de bien-

(1) Le C. *Groonier* , professeur à l'Ecole vétérinaire de Lyon , mon ancien collègue & mon ami , dont les talens font bien augurer des services qu'il rendra à l'art qu'il professe , a bien senti , dans un discours qu'il prononça en l'an IV , la vérité de ce que j'avance.

faisance envers les animaux ; qu'il se rappelle cet apologue oriental. « Un tyran mourut ; il fut précipité dans le Tartare ; ce tyran avoit fait une seule bonne action , une seule bonne action ! Un cheval attaché à sa crèche ne pouvoit atteindre une botte de foin placée à une certaine distance de lui ; le tyran traversant son écurie poussa d'un pied distrahit la botte vers le malheureux cheval , & lui sauva la vie. Les dieux , qui ne laissent jamais une bonne action sans récompense , voulurent que le pied bienfaiteur fût placé dans l'Élysée. »

J'ai souvent entendu dire au célèbre *Daubenton* que c'est moins dans ses rapports avec la médecine que dans ses rapports avec l'économie rurale , & l'intérêt que l'agriculteur en retire , qu'il est donné à l'art vétérinaire de bien mériter de l'humanité. C'est donc plutôt vers l'art de conserver les animaux en santé , que vers celui de combattre leurs maladies , que l'artiste doit tourner ses vues. Il doit sur-tout s'occuper des règles d'hygiène d'après lesquelles il établira un régime convenable à chaque espèce ; par-là , il préviendra les maladies. En présidant à l'éducation des jeunes animaux , il évitera celles qui , nées avec le premier âge , s'identifient avec le tempérament. En croisant les races , il étouffera dans sa naissance , ou empêchera de naître , le germe de ces épizooties formidables qui dévorent

tant d'animaux. La diététique lui fournira des ressources bien plus précieuses & plus sûres que la thérapeutique ; un animal guéri est bien moins utile qu'un animal qui n'a jamais été malade.

Anatomie.

On ne peut savoir conserver la santé des animaux qu'autant qu'on connoît le jeu, l'harmonie, la coordination des fonctions de l'économie animale qui la constituent. L'étude de l'anatomie & de la physiologie doit donc précéder celle de l'hygiène & de la pathologie ; il faut d'abord connoître la structure du corps des animaux que nous voulons guérir ou préserver des maladies, savoir quels sont les ressorts qui font agir ces machines admirables qui attestent la puissance de leur créateur, & de ces connoissances tirer des conclusions sur le mécanisme de leur jeu. Pour bien connoître le corps des animaux vivans, il faut l'analyser, isoler, pour ainsi dire, les uns des autres, par la dissection, les différens systèmes qui le composent, Ainsi, on doit considérer séparément le système osseux, le système musculaire, le système nerveux, le système vasculaire & le système organique proprement dit. L'ostéologie, la myologie, la névrologie, l'angéiologie, la splanchnologie & l'adénologie doivent donc en premier lieu fixer l'attention des jeunes élèves qui sont destinés à

entrer dans le sanctuaire de l'art de guérir , pour en connoître les divins mystères. En étudiant chacune de ces branches de la zootomie , on sent bien qu'il faut descendre à des détails pour bien la connoître. La zootomie , il faut en convenir , demande bien plus de temps , & est bien plus étendue que l'anatomie de l'homme. Celle-ci n'a pour objet qu'un seul genre d'animaux ; celle - là les embrasse tous. Mais l'art vétérinaire doit se borner à bien faire connoître les animaux domestiques. Dans les Écoles vétérinaires , on semble négliger l'anatomie de tous les autres animaux qui intéressent l'Agriculture , pour ne s'occuper que de l'hippotomie ; c'est un abus. Sans doute , on ne peut pas se livrer à un détail minutieux sur la structure du corps de chaque espèce en particulier , & cela n'est pas nécessaire. Il existe entre tous les grands animaux de grandes analogies ; mais aussi il existe des différences notables qu'on ne peut remarquer qu'en faisant , avec quelque détail , l'anatomie de chaque genre en particulier. On devroit , dans les Écoles , après avoir disséqué soigneusement le cheval , qui peut servir de type de comparaison , disséquer aussi le bœuf , le mouton , le porc , le chien , le coq. Je le répète , on s'est trop négligé jusques ici , sur cet article ; je dirai même plus , l'hippotomie a été incomplètement faite. *Bourgelat* n'a donné qu'un traité

incomplet d'anatomie, mais il a fait, dans son temps, ce qu'il pouvoit faire & l'art vétérinaire lui a de grandes obligations. C'est à ses successeurs dans l'art qu'il professoit, à en agrandir le domaine, à en étendre les limites, en cessant de suivre servilement les traces de ceux qui les ont devancés, en quittant les ornières de la routine, pour faire eux-mêmes des recherches nouvelles & des découvertes utiles.

Il fut un temps où la superstition éloignant le médecin du contact du cadavre de l'homme, on ne pouvoit rien savoir sur sa structure que par analogie & en se livrant à la dissection des animaux. Aussi la zootomie date de bien plus haut que l'anatomie humaine. La première a d'abord éclairé la seconde; celle-ci à son tour, pourroit, ce me semble, éclairer aujourd'hui la première. Depuis qu'on peut disposer à volonté du cadavre de l'homme (1), on s'est occupé avec un zèle incroyable de l'étude de sa structure, & la zootomie

(1) Nous respectons aussi peu les restes de nos semblables après leur mort, que les anciens respectoient trop les cadavres de leurs prédécesseurs. Nos amphithéâtres de dissection ressemblent à des boucheries, ou à des voiries; ils révoltent le cœur le moins sensible. Par-tout autour des salles d'anatomie, on trouve des membres épars. Ne conviendrait-il pas qu'une police un peu sévère, fit cesser un pareil mépris pour les manes des morts?

a eu moins de profélites ; le préjugé même semble éloigner de ce genre de travail ceux qui pourroient s'en occuper utilement, & n'attacher de vrai honneur qu'à la dissection du corps humain. Il y a cependant toujours eu, & il y a encore, des hommes célèbres, au-dessus des préjugés, qui ont su apprécier l'étude de la zootomie & qui s'en sont occupés avec succès. Les découvertes qu'ils ont faites sur l'organisation des animaux, ont beaucoup concouru à perfectionner les connoissances relatives à l'organisation de l'homme. Ainsi l'anatomie & la physiologie du corps humain doivent beaucoup à *Ruysch*, à *Haller*, à *Bonnet*, à *Spallanzani*, à *Vicq-d'Azyr*, à *Cuvier*, &c., &c.

L'anatomie de l'homme peut donc servir de guide à la zootomie ; à la vérité, on a, en disséquant les animaux, un grand avantage qu'on n'a pas en disséquant l'homme, c'est de pouvoir les immoler à volonté, pour faire des recherches sur des corps encore palpitans, dont toutes les parties sont dans un état presque naturel & non détériorées par les maladies & la putridité ; mais comme, malgré les inconvéniens qu'offre la dissection de l'homme, on s'en est plus occupé, & que les connoissances qu'on a sur son anatomie sont très-étendues, il paroît, qu'éclairé par elles, le zootomiste marcheroit d'un pas plus sûr, dans les recherches sur l'organisation des êtres animés qui l'occupent.

Il seroit donc avantageux de faire précéder la dissection des animaux domestiques par un cours d'anatomie humaine. On pourroit ainsi perfectionner l'une par l'autre. Déjà l'hippotomie a fait un pas de plus vers sa perfection en adoptant la nomenclature anatomique du C. *Chaussier* (1).

Physiologie.

La structure du corps des animaux une fois bien connue , on chercheroit quelles sont les fonctions des divers systêmes qui la composent , celles de chaque organe en particulier , & comment elles s'exécutent dans l'état de santé? Ici s'offre un vaste champ à l'imagination , elle ne peut à ce sujet qu'enfanter des systêmes plus ou moins probables , mais jamais ou presque jamais , donner des certitudes. On a vu , sur un grand nombre d'articles de physiologie , une infinité d'opinions diverses se succéder , & sans doute , que l'ambition d'innover n'est pas encore sur le point de faire place à l'amour sincère de la vérité.

Le physiologiste *vétérin* , en prenant pour guide la physiologie du corps humain , doit appliquer , du moins en grande partie , aux animaux domestiques

(1) Voyez *Tableaux comparatifs de l'anatomie des animaux domestiques les plus essentiels à l'Agriculture*. Par J. GIRARD , professeur d'anatomie à l'École vétérinaire d'Alfort. Paris , an VII , in-8°.

ce qui a été dit sur l'organisation du premier des êtres animés, par un grand nombre d'hommes justement célèbres, dont les écrits sont, avec les noms, transmis à la postérité. Il doit d'abord s'attacher à faire connoître, en général, l'ordre des fonctions que remplissent, dans l'économie animale, les divers systèmes dont elle est composée, qui sont le système passif ou mobile, le système mouvant ou contractile, le système moteur ou sensible, le système réparateur ou circulatoire, le système préparateur ou organique. Il insistera principalement sur les fonctions qui sont les plus essentielles à la vie, telles que la digestion, la chylication, la sanguification, la respiration, la nutrition, &c.

Après avoir ainsi parcouru les fonctions des parties qui constituent les êtres organisés, sous les rapports de ce qu'elles ont de commun dans tous, il faut descendre aux nuances qui les différencient, & se demander pourquoi la Nature les a établies? Là, l'imagination guidée par le désir de découvrir la vérité, doit prendre son essor. Au sujet du cheval, on peut se faire ces questions: pourquoi est-il monogastre, quoique vivant comme le bœuf? Pourquoi est-il privé de vésicule du fiel? D'où vient, chez lui, l'impossibilité de vomir? Pourquoi ses gros intestins, sur-tout le colon, sont-ils si volumineux? Pourquoi son épiploon est-il entassé dans l'épigastre? D'où provient l'agilité dont

il est doué, & comment se fait-il qu'il supporte mieux que tout autre animal les fatigues de la course, sans perdre haleine? Pourquoi sa tête est-elle suspendue au bout d'une longue encolure? Pourquoi son œil est-il pourvu d'un septième muscle qui embrasse le nerf optique? Comment se fait chez lui le hennissement? Comment s'exécute la progression? Pourquoi les extrémités n'ont-elles qu'un seul doigt, &c.?

Quant au bœuf, on peut se demander pourquoi est-il polygastre? Quel a été le but de la Nature en lui donnant quatre estomacs, & en lui accordant la faculté de ruminer? Qu'est-ce que la rumination? Quel est son mécanisme? Pourquoi ses reins sont-ils à plusieurs lobes? Pourquoi le fourreau de sa verge est-il si en avant du pubis? A quoi ont été destinées les cornes dont sa tête est ornée? A quoi servent ses vastes sinus frontaux? Pourquoi la prunelle de ses yeux est-elle oblique & oblongue? Pourquoi n'a-t-il qu'une rangée de dents incisives, & que sa mâchoire antérieure en est dépourvue? A quoi peuvent servir les pointes & les rugosités saillantes dont sa langue & son palais sont hérissés? Quel est le mécanisme du mugissement & de la progression chez lui? Pourquoi les apophyses qu'on remarque sur ses os sont-elles si prononcées, &c.?

Pour ce qui concerne la brebis, chercher à savoir, pourquoi elle est plus particulièrement dis-

posée aux affections cachectiques , aux hydropisies ? D'où vient l'inertie de ses mouvemens , respectivement à beaucoup d'autres animaux ? Pourquoi le système hépatique , chez elle , est-il si ordinairement affecté ? D'où peuvent provenir les vers qu'on y trouve si souvent ? Quelle est la nature de sa robe ? Pourquoi est-elle ainsi constituée ? Comment se fait le bondissement , le bêlement ? Pourquoi , dans la brebis comme dans le bœuf , le pied est-il bida& le , &c. ?

Au sujet du chien , se demander pourquoi ses crotaphites sont si forts , les éminences osseuses de sa tête si prononcées , son odorat si exquis , ses dents pointues , tandis qu'elles sont tranchantes dans les ruminans ? Comment s'exécute l'aboiement ? Pourquoi peut-il vomir ? D'où vient qu'il urine aisément , aussi fréquemment & qu'il transpire peu ? A quoi sert la multiplicité des lobes dont son foie est composé ? Pourquoi sa verge est-elle pourvue d'un os ? D'où vient l'impossibilité de se séparer de sa femelle , immédiatement après l'accouplement ? D'où vient l'agilité de ses mouvemens ? Pourquoi son avant-bras est-il comme celui de l'homme , composé de deux os ? D'où vient la mobilité de la peau sur certains animaux , mais sur-tout dans celui dont il s'agit ici ? A quoi est-elle utile ? Pourquoi la matrice de la chienne est-elle à deux cornes longues , comme celluleuses ? Pourquoi cette femelle a-t-elle plu-

fieurs mammelles comme la truie , tandis que la vache , la brebis , la jument , n'en ont que deux ?

Quant au porc , expliquer à quoi tient l'embaras de sa progression , la facilité qu'il a de bondir ? A quoi est destinée la grandeur du pavillon de son oreille & pourquoi il est si peu mobile , tandis qu'il jouit d'une mobilité extrême dans le cheval ? A quoi tient la roideur de ses soies ; quelle est leur nature ? D'où vient la disposition de cet animal à la cachexie graisseuse ? Pourquoi la graisse est-elle chez lui plus particulièrement accumulée au-dessus de sa peau ? Quelle est la destination de ses longues dents canines ? D'où provient sa disposition à la ladrerie ? Comment s'exécute chez lui le grognement ? &c.

Pour ce qui concerne les volatiles : pourquoi ont-ils le demi-bec antérieur mobile ? A quoi sert la membrane clignotante dont ils couvrent leur œil à volonté ? Pourquoi ont-ils deux estomacs si diversement construits & si distans l'un de l'autre ? A quoi est destiné le jabot ? A quoi sert le gésier ? Pourquoi celui-ci est-il doué de tant de force ? Pourquoi leurs poumons sont-ils si vastes & communiquent-ils avec les cavités qu'on remarque dans les os de leurs extrémités ? D'où vient que la charpente osseuse des oiseaux est si légère ? Quel est l'usage de leur plumage ? Comment se fait le vol ? Comment l'œuf

est-il formé & fécondé? Pourquoi les parties sexuelles des femelles, dans cette famille, sont-elles ainsi disposées? Comment s'opère l'incubation? Que fait-on la-dessus? Quel rapport a-t-elle avec la génération des autres animaux? D'où vient la variété de la voix dans les différens oiseaux, &c., &c.?

Dans les uns & les autres, chercher à connoître les inclinations diverses, les appetits divers; interroger la nature sur son dessein en les variant ainsi; détailler les lois de la génération dans les différentes familles d'animaux; dire quelle est l'époque de l'accouplement de la femelle avec le mâle, le temps qu'elle porte, le nombre des petits qu'elle peut nourrir; faire de nouveaux essais pour tâcher de lever le voile dont la nature s'est jusques ici couverte dans l'acte de la génération; rectifier ou détruire les opinions émises la-dessus; dire quelle est, selon sa manière de voir, la plus approchante de la vérité: est-ce celle de *Spallanzani* sur les animalcules existans dans la semence du mâle? Est-ce celle de *Buffon* sur les parties similaires envoyées de toutes les parties du corps, pour concourir à la formation d'un nouvel être? Est-ce celle de *Haller* sur les œufs préexistans dans la femelle, qui sont fécondés par la semence du mâle? Est-ce celle du plus grand nombre des physiologistes, que l'émission du mâle & de la femelle dans l'accouplement, concourent également à la génération?

Dans tous les animaux , en un mot , chercher les raisons de la différence dans la structure , la forme , le rapport , la disposition des parties , les unes relativement aux autres.

Parmi toutes ces questions , il y en a plusieurs sur lesquelles on ne peut donner que des probabilités plus ou moins approchantes de la vérité ; très-peu sont susceptibles d'une solution complète ; un très-grand nombre offrent un champ libre aux hypothèses.

Le physiologiste , ami de la vérité , pèse les opinions pour & contre avec le sang froid de la raison ; il n'adopte que celle qui lui paroît la plus approchante du vrai ; il se met toujours en garde contre l'illusion de son imagination , & pense plusieurs fois au même sujet avant d'énoncer sa pensée. Le désir d'innover ne lui fait jamais abandonner la route de la vérité , & sans vouloir s'opposer aux progrès qu'une noble émulation peut faire faire à la science , il se met en garde contre les nouveaux systèmes de doctrine ; c'est sur-tout contre les applications prématurées de la physique & de la chimie à l'économie animale qu'il doit se prémunir. On fait que ces deux sciences importantes qui , grace aux hommes célèbres qui les ont cultivées , touchent à leur perfection , ont rendu de grands services à la médecine. Mais on ne peut douter aussi que , dans certains cas , on ne se
 soit

soit un peu trop hâté d'en faire l'application à l'économie animale. Que penser du nouveau système que vient de donner un homme, d'ailleurs recommandable; d'après lui, les inflammations tiennent à une surabondance d'oxigène dans notre économie; les maladies putrides, à trop d'azote; les hydropisies sont des hydrogénèses; les maladies nerveuses dépendent de la présence de trop de calorique, &c.?

Peut-on croire, avec d'autres, qu'il se passe, dans le corps des animaux, des phénomènes analogues à ceux que nous voyons se passer dans une cornue, qu'il s'y fait des combinaisons, des décompositions chimiques; que les loix des affinités moléculaires s'y observent. La nature a des procédés que l'art ne pourra jamais imiter; la vie qui préside à toutes les opérations de l'économie animale leur imprime une modification que l'œil le plus attentif, l'observateur le plus habile ne sauroit saisir. Le principe vital, en un mot, mettra toujours au désespoir les chimistes dans leur dessein de révolutionner la médecine.

Hygiène.

On ne s'est pas encore occupé d'un corps de préceptes hygiéniques, pour les animaux domestiques. *Bourgelat* (1), il est vrai, & quelques

(1) *Éléments de l'art vétérinaire : Traité de la conformation extérieure du cheval, &c., art. régime, haras.*

autres ont parlé du soin de conserver le cheval en fanté ; *Daubenton*, *Carlier*, (1), *Flandrin* (2), le *C. Lamerville* (3) & *Gilbert* (4), ont écrit sur l'art d'élever les bêtes à laine ; le *C. Huzard* a donné aussi quelques principes épars sur certaines parties de l'hygiène vétérinaire (5) ; mais nulle part on ne trouve un traité complet à ce sujet.

Ce travail seroit cependant, digne de l'attention de ceux qui sont faits pour l'entreprendre, & des encouragemens du Gouvernement pour seconder cette entreprise. Les animaux se rapprochent plus que l'homme de l'état de nature. Il seroit ce me semble, plus facile de fixer pour chacun d'eux, le régime qui lui convient. A la vérité, la multiplicité des espèces présente des difficultés ; chacune ayant un genre de vie différent, il faut bien le

(1) Les règles d'hygiène prescrites pour la conservation de la belle espèce de chevaux, ont été trop négligées depuis le commencement de la révolution. Il est urgent qu'on rétablisse au plutôt les haras pour renouveler les races en les croisant.

(2) *De la pratique de l'éducation des moutons, & des moyens d'en perfectionner les laines.*

(3) *Observations pratiques sur les bêtes à laine.*

(4) *Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine.*

(5) *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie-Méthodique.*
— *Essais sur les eaux aux jambes des chevaux, &c.*

connoître , pour lui assigner un régime convenable. Mais ce travail n'est pas au-dessus de toute entreprise, on pourroit, ce me semble, adopter, pour les animaux, la même division générale adoptée pour l'homme, & partager l'hygiène vétérinaire, comme l'hygiène humaine, en cinq chapitres dans lesquels on comprendroit tout ce qui peut influer sur la santé des animaux.

Dans le premier il s'agiroit des *circumfusa*. Ici viendrait la considération de l'atmosphère, de l'air, de la lumière & du milieu, en un mot, dans lequel tels ou tels animaux vivent; objet bien digne d'attention : car, il n'est pas douteux que ce ne soit aux qualités malfaisantes de ces milieux qu'il faut souvent rapporter ces fléaux destructeurs qui ravagent tant de pays. Il n'est pas rare de voir les animaux domestiques des fermes, entassés, pour ainsi dire, en grand nombre dans des étables mal saines, mal aérées, dans des lieux infects en un mot, dont on ne peut supporter le séjour pendant un court espace de temps, sans être incommodé. Une petite masse d'air respirée par tant de poumons à la fois, perd bientôt ce principe vivifiant (l'oxigène) qui le rend un élément indispensable pour l'entretien de la vie & de la santé. Il conviendrait donc de bien fixer les règles d'après lesquelles l'agriculteur doit construire ses écuries, ou les assainir. En général, on a remar-

qué (1) que l'exposition au levant est la plus avantageuse. Une habitation pour être bien saine , doit être percée de manière à permettre à l'air de s'y renouveler aisément ; elle doit être bâtie sur un terrain sec & élevé , être spacieuse , aérée & non close de toutes parts comme on le voit dans bien des pays. Les animaux dans l'état sauvage , ceux-même qui , après avoir été affervis , se sont affranchis de la servitude , se prémunissent assez contre les intempéries de l'air , sans le secours de l'homme. Les animaux domestiques , cependant , étant affoiblis par l'état d'esclavage , il convient de ne pas trop les exposer aux injures du temps , & sur-tout aux vicissitudes subites de l'atmosphère. Par là , on évitera les effets fâcheux de la suppression de la transpiration , à laquelle ils sont souvent exposés. J'en ai vu un exemple frappant chez le C. Candy , cultivateur à la Balme , dans le ci-devant Dauphiné : il commit l'imprudence de faire sortir ses bœufs , pour la première fois , à la fin de l'hiver , par un temps humide & froid ; il les fit même pacager dans un lieu marécageux. Tous furent atteints de péripneumonie , les uns plutôt , les autres plus tard. Il en périt plusieurs , & j'eus toutes les peines possible à en conserver quelques-uns pour lesquels je fus appelé à temps.

(1) *HIPP. de arè , locis & aquis.*

Dans le deuxième on traiteroit des *applicata*. Là, il s'agiroit du pansement de la main, de la manière d'entretenir la propreté de la peau, par le moyen des étrilles, des broffes, des bains, objet en général trop négligé. Combien peu, en effet, voit-on de propriétaires avoir ces soins? La malpropreté la plus dégoutante règne dans leurs écuries & couvre leurs animaux; aussi, s'en suit-il souvent des effets fâcheux. La transpiration, fonction dont le libre exercice importe tant à la santé, se trouve interceptée. De-là, des reflux sur des viscères importans à la vie, & par suite des affections chroniques, ou des stases à la peau, qui déterminent des affections cutanées qu'on eût prévenues par un pansement approprié. La propreté n'est pas moins utile aux animaux qu'à l'homme. Il importe donc pour les uns comme pour l'autre, qu'elle ne soit pas négligée.

Dans le troisième chapitre il seroit question des *ingesta*. On peut les diviser en alimens, boissons & remèdes de précaution, qui ici sont très-peu d'usage.

Les alimens doivent être considérés sous plusieurs rapports, quant à leur nature, leurs parties constituantes, leur âge, les lieux qui les ont produits, la manière dont on les a préparés, la saison dans laquelle on les a recueillis, les différentes parties dont ils sont composés, tige, feuilles, fruits, &c.

Les grands animaux domestiques, le chien excepté, ne vivant que de végétaux, leurs alimens peuvent être divisés en fourrages & en graines. De-là, deux articles ; dans le premier, il seroit question des prairies, soit naturelles soit artificielles, de l'art de bien les entretenir, de celui de bien récolter les fourrages, de la distinction des plantes bienfaisantes d'avec les nuisibles. Ici, on seroit sentir l'utilité de la botanique, on apprendroit la manière de faire usage de la tige & des feuilles des graminées, du soin de les mélanger avec d'autres fourrages plus ou moins succulens, suivant l'exigence des cas, &c. Dans le second article, on traiteroit des graines dont les mêmes animaux font usage, de l'art de les bien recueillir & de les conserver, d'en connoître les principes immédiats, pour juger de leur bonté. On voit, par là, combien l'art de conserver les animaux en santé, est étroitement lié avec celui de l'Agriculture ; c'est pourquoi, un *vétérin* ne devoit pas négliger l'étude de cette dernière branche d'histoire naturelle.

Le chien vit ordinairement de chair ; mais il n'est pas rare de le voir vivre seulement de pain ou de racines. Quant aux chairs dont il vit, il les prend ordinairement telles que la nature les lui offre, sans préparation. Il est cependant, dans cette famille plusieurs variétés, dont le goût dégénéré n'appête que des viandes ou d'autres alimens préparés. Comme

la manière de vivre des chiens domestiques , est singulièrement variée , il seroit bien difficile de prescrire des règles générales pour eux ; c'est à chacun à observer le genre de vie qui convient le mieux à son chien , lorsqu'il veut condescendre à ses goûts , mais il est certain que tous pourroient absolument vivre de pain & d'eau.

Quant à la boisson , elle est simple & la même pour tous , c'est l'eau. Mais , comme l'eau est susceptible de se charger de diverses parties hétérogènes malfaisantes , il importe de bien connoître la nature de celle dont on abreuve les animaux ; & pour cela , il faut tâcher d'en connoître les qualités physiques & chimiques. On fait de quelle importance sont dans ce cas , comme dans bien d'autres , les connoissances en chimie. C'est à l'insalubrité de l'eau , dans les pays chauds sur-tout , & au milieu de l'été , que souvent sont dues ces maladies pernicieuses qui règnent endémiquement dans quelques contrées , à cette époque. C'est à cette cause , jointe à l'insalubrité de l'atmosphère , que les auteurs qui ont écrit sur les épizooties , ont fait le plus d'attention.

Quant aux remèdes de précaution , ils ne sont pas toujours à négliger , sur-tout lorsqu'il règne des épizooties , pour en garantir les animaux sains (1).

(1) Le vétérin , dans un cas d'épizootie , en s'occupant lui-même du traitement prophylactique , doit faire concourir

Ils doivent varier suivant la constitution individuelle ; c'est au médecin éclairé à bien distinguer toutes ces nuances. Il ne faut pas faire d'un remède de précaution un usage universel, comme le font les gens sans connoissances médicales. La saignée peut convenir à quelques individus dont la constitution est fort pléthorique, & être contraire à d'autres d'un tempérament opposé, &c.

Dans le quatrième on s'occueroit des *excreta*.

au même but les propriétaires de la contrée où la maladie s'est manifestée. Il pourroit, ce me semble, reveiller leur sollicitude & exciter leur vigilance par une circulaire conçue à peu près en ces termes :

« Appelés pour étouffer dans son principe une épizootie qui commence à se manifester dans votre arrondissement, nous vous invitons à joindre vos soins aux nôtres pour en prévenir la propagation. Les causes du mal nous semblent être, &c.... (Ici il faut faire un exposé laconique des causes ; après quoi, on donnera en abrégé les moyens propres à les éviter ou à les écarter, & on peut terminer ainsi) : au surplus, ne vous fiez point à vos propres lumières, ni à celles des charlatans qui empoisonnent vos animaux au lieu de les guérir ; adressez-vous au plutôt à ceux qui ont appris, dans les Écoles, l'art de guérir ; donnez-leur votre confiance entière, ils la méritent & ils en ont besoin pour vous faire du bien. Nous vous invitons d'autant plus instamment à suivre cet avis dicté par l'amour du bien public & par le devoir, que c'est le Gouvernement, l'intérêt général & le vôtre en particulier qui vous en font une loi. »

Là, on parleroit de la manière d'entretenir la liberté de toutes les sécrétions & excrétiõs, notamment de la transpiration, qui joue un très-grand rôle chez les animaux domestiques, comme chez l'homme. On rappelleroit sommairement les préceptes donnés dans le chapitre troisième, sur la propreté de la peau & la nécessité d'enlever, de temps en temps, cette couche de crasse qu'on voit couvrir le corps, sur-tout après des sueurs fortes. On recommanderoit d'éviter l'exposition brusque aux intempéries de l'air, le passage subit du chaud au froid, de la fatigue au repos, dans un lieu frais. Le cheval qui est exposé à faire de grandes courses, demande sur-tout cette attention. Quant aux autres excrétiõs, elles se dérangent rarement chez les animaux domestiques, & lorsque cela arrive, on en rétablit l'harmonie en faisant cesser la cause qui la trouble. Ils ne sont que rarement exposés, s'ils ne sont gênés par leur maître, à la rétention trop long-temps continuée de l'urine & des matières fécales. Ne connoissant que les lois de la nature, ils ne savent que satisfaire au besoin de la soulager par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

Enfin dans le cinquième & dernier chapitre on traiteroit des *acta* & *percepta*. Ici s'offre un vaste champ que personne n'a encore entrepris de défricher ; c'est cependant un sujet digne d'occuper le

naturaliste & le médecin. Nul doute que l'observation exacte des mœurs des animaux ne puisse servir à l'avancement de nos connoissances psychologiques. Les animaux étant, jusqu'à un certain point, doués des mêmes facultés que nous, sont susceptibles d'éprouver, moins parfaitement à la vérité, les mêmes impressions morales. La haine, l'amour, la crainte, l'espérance, la joie, la tristesse, le courage, la timidité, la douceur, la colère & les autres passions, les agitent comme nous. Témoin le chien, de tous le plus susceptible de toutes les impressions, le plus approchant de l'homme par son instinct, & dont les actions ont de quoi étonner le philosophe qui les apprécie. La fidélité, l'amour envers son maître le caractérisent; on lui voit affronter les dangers les plus grands pour le sauver, il le cherche sans relâche, lorsqu'il l'a perdu, & meurt même de chagrin sur le lieu qui a vu périr son bienfaiteur. Si ces actions ne prouvent pas qu'il est doué d'une raison, comme nous, du moins démontrent-elles qu'il est doué d'un instinct qui en approche beaucoup.

L'amour a la plus grande influence sur les animaux. On entend le tourterau gémir sans cesse après avoir perdu sa femelle; il ne se console que lorsqu'il l'a retrouvée; il meurt s'il ne la retrouve pas. On fait que le rossignol passe les nuits entières à chanter à côté du nid où repose la sienne. Là,

il déploie toute l'adresse de son gosier pour charmer , sans doute , par les doux accens de sa voix , celle à qui il veut plaire. *Pline* dit avoir vu un cheval dépérir de chagrin de ce qu'il n'avoit pu approcher une cavale qui s'étoit offerte à lui. Mais , l'amour ne se renouvelle en eux qu'une fois par an. Les mâles ne revoient plus leurs femelles après une certaine époque. Ne connoissant que la nature & non l'artifice , ils ne savent pas prolonger leurs amours au-delà du terme fixé par elle ; ils n'obéissent qu'au besoin , en obéissant à leurs passions. L'homme , en cela , est bien inférieur aux autres animaux. Il est bien loin d'être aujourd'hui ce qu'il étoit dans les premiers temps de la création. Nos premiers pères , dont nous admirons la simplicité des mœurs , ne voyoient leurs femmes que dans la vue de propager l'espèce humaine. Ils ne connoissoient point l'abus des plaisirs. De nos jours au contraire , on ne se livre à l'amour que pour se satisfaire , & non dans l'intention d'avoir une génération brillante. Le moins d'enfans possible ou point du tout , voilà la devise des mariés du jour ; ce n'est pas que pour cela ils se fèvent des plaisirs , ils en font au contraire un abus. Il n'est point pour eux de règle fixe à ce sujet. Aussi l'espèce humaine va en dégénéralant de jour en jour ; elle s'abâtardit à mesure que les mœurs se dépravent. Passez-moi cette légère digression , elle a été arrachée à

ma plume , par la douleur de voir l'état actuel du genre humain.

Il seroit utile d'étudier les inclinations des animaux domestiques, leurs passions, leur aptitude à tel ou tel emploi, afin de les destiner au genre de service dont ils seroient jugés le plus capables, & d'en retirer par là, un plus grand avantage. Et, n'y auroit-il dans cette recherche que le seul avantage de comparer leurs facultés morales & intellectuelles avec les nôtres, c'en seroit assez pour l'homme philosophe. Qui fait si, en cherchant à mieux connoître les animaux, nous ne parviendrons pas à une plus grande connoissance de nous-mêmes.

On conçoit donc la possibilité d'un plan d'hygiène pour les animaux domestiques, comme pour l'homme. Ce qui semble le rendre un peu difficile à tracer, c'est la variété du genre de vie qu'on observe chez un certain nombre d'entre eux. Mais les grands animaux, à l'exception du chien, vivent à peu près de même. Au reste, cet inconvénient se rencontre aussi lorsqu'il s'agit de tracer des règles pour l'homme qui, sous le même climat, varie dans le régime, suivant le lieu qu'il occupe; à plus forte raison, considéré sous des climats différens & dans des régions très-distantes. Les Hottentots, en effet, vivent bien autrement que les Européens. D'ailleurs, les animaux n'ayant qu'une

manière de vivre simple , ne suivant que leur appétit naturel , n'ayant point de goûts factices , il est bien plus aisé de tracer pour eux des règles constantes.

Thérapeutique.

Mais il ne suffit pas de savoir conserver la santé des animaux domestiques , il faut encore apprendre à la rétablir , lorsqu'ils l'ont perdue , & pour cela , bien traiter les maladies dont ils sont atteints. On ne peut établir un bon traitement que sur la connoissance exacte du mal que l'on veut combattre , & on ne peut bien connoître les maladies que par l'observation. Il importe donc , avant tout , de faire de bonnes histoires particulières des affections malades propres à chaque espèce en particulier. On voit qu'il faut ici , comme dans toutes les branches de l'histoire naturelle , suivre l'analyse. Elle seule peut éclairer la médecine vétérinaire qui , jusqu'à ce jour , n'offre que confusion , comme elle a éclairé la médecine humaine. Les maladies des animaux une fois bien connues par l'observation , on les rapprocheroit par la synthèse & on en feroit un cadre , d'après l'ordre de leurs affinités. Il seroit temps que cette branche de l'histoire naturelle s'élevât au niveau des autres qui s'avancent d'un vol rapide vers leur perfection. Elle est plus que toute autre , susceptible d'être perfectionnée , si l'on veut secouer le joug des écoles anciennes , sous lequel l'art vétérinaire a resté jus-

qu'ici accroupi. Et, parce qu'on n'a pas mieux fait encore, s'en fuit-il qu'on ne puisse mieux faire par la fuite? Les sciences accessoires qui ont si avantageusement servi aux progrès de la médecine humaine, peuvent également être utiles à la médecine vétérinaire. Il seroit à souhaiter que les mêmes hommes qui en ont fait une application si heureuse à la première, voulussent se charger de les appliquer également à la dernière. Éclairés par les principes lumineux de la médecine humaine, ils seroient plus à portée, que dis-je? ils seroient seuls capables de jeter un grand jour sur la médecine vétérinaire; car il ne faut pas croire que des artistes vétérinaires, la plupart dépourvus de connoissances premières, à peine sachant lire & écrire, n'ayant d'autre mérite que celui de savoir manier le marteau (1) & recueillir des recettes, incapables d'apprécier la valeur des mouvemens de la vie, de savoir les entretenir dans un juste équilibre en s'opposant à leur dérangement ou en les rappelant à leur première harmonie, lorsqu'ils s'en sont écartés; il ne faut pas croire, dis-je, que de tels hommes puissent jamais tirer la médecine vétérinaire de l'avilissement dans lequel, malheureusement pour le bien public, elle est restée jusqu'à ce

(1) Ils ne sont effectivement, la plupart, qu'artistes maréchaux & rien de plus.

jour. Je m'explique ainsi, moins pour faire un crime de leur ignorance à des jeunes gens qu'on a privés, peut-être contre leur gré, d'une éducation qui leur eût été nécessaire pour exercer dignement la profession à laquelle on les a, par la suite, destinés, que pour faire sentir au Gouvernement, combien il importe à l'avancement de la science, & par conséquent au bien de tous, de n'envoyer aux Écoles vétérinaires, que des hommes à talens, ayant des principes, & d'avoir, dans le choix qu'on en fait pour cet emploi, plus d'égard aux facultés intellectuelles qu'aux facultés physiques (1). Il

(1) Le Comité d'agriculture, lors de la Convention, en arrêtant qu'ils seroit envoyé dans chaque École respective deux élèves par District, avoit spécialement enjoint aux administrations de ne choisir que des fils de maréchaux, des hommes musculeux, vigoureux, sachant lire & écrire. Quelques Districts, plus éclairés sur leurs intérêts, ou mieux encore, guidés par le hasard, nommèrent, *in fraudem legis*, des jeunes gens instruits & à talens. Ceux-ci ont fait des progrès rapides dans l'art vétérinaire, en comparaison des maréchaux, qui vont à pas de tortue. Ces derniers sortent souvent des Écoles aussi ignorans qu'ils y sont entrés. Que dis-je? plus ignorans même; car ils y ont oublié qu'ils ne savent rien; & fiers d'avoir entendu (mais non compris) les leçons de leurs maîtres pendant le temps prescrit, ils se retirent dans leurs Départemens, & répandent par-tout les funestes effets de leur docte impéritie & la honte des Écoles. On devroit donc sentir qu'il ne suffît

convierdroit même , ce me semble , que le Gouvernement encourageât l'homme de mérite à s'occuper de cette branche importante d'histoire naturelle , par des récompenses , & assurât une honnête existence à ceux qui en feroient leur occupation exclusive. C'est le seul moyen d'appeller le talent à l'étude de l'art vétérinaire qui , sans cela , sera toujours le domaine de l'empirisme & de l'ignorance. Il seroit sur-tout utile que les médecins , déjà profondé-

pas de savoir lire , écrire & manier le marteau , pour devenir bon médecin vétérinaire. Comment concevoir , en effet , qu'un homme qui s'est exclusivement livré à la maréchallerie , & qui par suite a négligé son éducation & émoussé la délicatesse du tact par le maniement répété des corps durs , soit susceptible de bien approfondir & connoître les dogmes sublimes de l'art de guérir ? Les hommes éclairés qui exercent la médecine humaine s'en sont partagé le domaine à cause de sa grande étendue : les uns s'occupent des maladies internes , les autres des maladies externes ; ceux-ci se livrent spécialement aux accouchemens ; ceux-là au traitement de certaines affections malades propres à tel ou tel organe , &c. , & on voudroit qu'un maréchal exerçât l'art vétérinaire tout entier en se livrant à la maréchallerie. Un maréchal , est à la médecine vétérinaire , ce qu'est un mécanicien à la médecine humaine ; c'est pourquoi , tout comme le dernier , se borne à faire des instrumens utiles à l'art , de même le premier doit se reléguer dans sa forge , & ne faire que des fers. Dès-lors , chacun sera à sa place ; & l'art vétérinaire , délivré des entraves de la maréchallerie , prendra un essor bien plus noble.

ment imbus des dogmes de la médecine humaine , s'occupassent de réduire en corps de doctrine , les faits observés par les praticiens de tous les Départemens , qu'ils fissent l'histoire médicale de chaque pays. Ce seroit un grand pas de fait vers la perfection ; car , n'en doutons pas , la médecine est la fille de l'observation & de l'expérience. Comme au temps de *Vicq-d'Azyr* , une société d'hommes savans devoit être l'aboutissant de la correspondance médicale. Ce seroit un centre d'où jailliroit une infinité de points lumineux vers la circonférence d'un vaste cercle (1).

Je n'ai pas besoin de relever la dignité de la médecine vétérinaire , aux yeux des hommes éclairés ; les amis de la Nature savent apprécier l'étude des différentes parties de l'histoire naturelle. Dans un siècle de lumière , le préjugé du vulgaire ne sauroit prévaloir sur la raison ; & quand les *Hippocrate* , les *Galien* , les *Aristote* , les *Pline* , les *Sydenham* , les *Fracastor* , les *Lancisi* , les *Rammazzini* , les *Vallisneri* , les *Nigrisoli* , les *Scroëkius* , les *Sauvages* , les *Buffon* , les *Paulet* , les *Vicq-d'Azyr* , & de temps en temps des Sociétés sa-

(1) J'apprends , au moment où j'écris ces lignes , que mes vœux sont remplis , & que l'ancienne Société de Médecine vient d'être rétablie dans le sein même de l'École de Médecine de Paris.

vantes n'ont pas dédaigné de s'occuper des maladies des animaux ; je pense que leurs dignes successeurs dans l'art de guérir ne regarderont pas comme au-dessous d'eux l'étude de la médecine vétérinaire.

Après nous être occupés de l'art de nous conserver nous-mêmes , ne conviendrait-il pas de s'occuper du soin de conserver les animaux qui nous sont utiles ? Les services continuels qu'ils rendent à l'Agriculture , aux Arts et au Commerce ; le besoin continuel que nous en avons dans la société , la part qu'ils ont à nos plaisirs , à nos amusemens ; les avantages qu'en retire cet art meurtrier qui arme les hommes les uns contre les autres ; tout nous engage à faire une étude sérieuse de leur conservation. Il est encore un autre motif aussi puissant que le premier , ce sont les expériences utiles & hardies dont la médecine vétérinaire est susceptible , & qui seroient autant de crimes dans la médecine humaine ; expériences dont elle a déjà , & dont elle pourroit peut-être encore , par la suite , tirer un grand parti.

Un jour viendra peut-être où les lumières étant assez répandues , & les observations assez multipliées , quelqu'un osera entreprendre un plan de médecine universelle pour tous les êtres animés & sensibles , pour les grands animaux du moins. La chose est-elle donc si impraticable ? Que l'on con-

fidère que l'action des êtres organisés tient à un seul & même principe, la vie. C'est une source commune dont chacun reçoit un filet d'autant plus considérable qu'il en est plus près. L'homme qui, parmi les animaux, tient le premier rang est aussi celui qui jouit au plus haut degré des propriétés vitales. Après lui viennent les *feles*, qui, sans l'égaliser, en approchent beaucoup; & en suivant l'ordre de perfection, les solipèdes, les ruminans, les oiseaux, les poissons, les reptiles, les insectes, les mollusques. On voit qu'à mesure qu'on descend l'échelle des êtres animés leurs facultés vitales diminuent. Les oiseaux ont une vie bien plus active que les poissons, ceux-ci que les insectes, ces derniers que les mollusques; les zoophites enfin tiennent le dernier rang dans le règne animal, & paroissent être le chaînon qui lie en quelque sorte ce règne au végétal. C'est une longue chaîne dont chaque anneau va en s'affoiblissant à mesure qu'il s'éloigne du premier, mais dont tous tiennent par un seul point, la vie. A la vérité les uns y tiennent plus fortement que les autres, à raison de leur plus grande perfection. Un jour donc, j'ose le répéter, il ne seroit pas étonnant de voir éclore un système de médecine universelle; l'art de guérir ne seroit qu'un pour tous les animaux, à quelques modifications près; son but principal seroit d'entretenir ou de rallumer

le flambeau de la vie qui brille plus ou moins dans chacun d'eux , mais dont tous sont cependant échauffés.

Pathologie interne.

En attendant l'exécution de ce plan, cherchons à établir pour les maladies des animaux qui nous intéressent le plus un cadre nosographique d'après lequel on puisse les distinguer les unes des autres. La nosographie que le docteur *Pinel* vient de publier sur les maladies de l'homme me paroît applicable à celles des grands animaux domestiques (1); tant il est vrai qu'en histoire naturelle, lorsqu'on a trouvé une bonne méthode pour classer les objets, on en voit une foule d'autres auxquels on n'avoit pas d'abord pensé, venir se ranger à côté des premiers. Ceux qui connoissent l'avantage qu'a le système sexuel de *Linné*, d'embrasser dans son

(1) *Hennemann*, dans les leçons de médecine comparée qu'il donnoit à Gottingue, suivoit, pour la classification des maladies, la nosologie de *Sauvages*; malgré les vices de cette méthode, il est à regretter que ce célèbre professeur n'ait pas rendu son cours public en le soumettant à la presse. Il avoit bien senti le rapport qui existe entre la pathologie humaine & la pathologie vétérinaire. Voici comme il s'explique dans la notice du plan qu'il suivoit dans ses leçons, ayant pour titre : *Guillelm. Conr. Hennemann medic. doctor, lectiones suas per semestrem æstivum in Academia Georgia Augusta habendas indicit. Præmittuntur primæ linæ nosologia*

cadre tous les végétaux connus & inconnus, ne peuvent révoquer en doute cette vérité. On peut donc pour la classification des maladies des grands animaux domestiques, tels que le bœuf, le cheval, la brebis, le chien, &c., suivre la même méthode que le docteur *Pinel* a employée pour classer celles de l'homme.

Les maladies des premiers, comme celles du second, peuvent être divisées en aiguës & en chroniques; dans la première section sont comprises les pyrexies, les phlegmasies, les hémorrhagies; la dernière est subdivisée en nevroses & en maladies du système lymphatique.

Les pyrexies comprennent six ordres, qui sont :

O R D R E P R E M I E R .

Fièvre angio-ténique.

Les grands animaux domestiques sont sujets à

morborum animalium. Gotingæ, apud V. Bossiegel, 1778, in-4º. pag. 3. « Artem veterinariam tractandam suscipio, » commilitones optimi, doctrinam, ab ea, quæ sanitati hominum & conservandæ & restituendæ inservit, non adeo » discrepantem, ac vulgo plerique putant ». Il seroit à souhaiter qu'à son imitation, quelqu'un fit publiquement le parallèle des maladies de l'homme avec celles des animaux. Ceux qui se destinent à l'exercice de l'art de guérir, deviendroient par-là doublement utiles à leur pays. Si les circonstances me le permettent, peut-être essayerai-je ce travail.

cette fièvre, comme l'homme. Elle se complique souvent chez eux avec une autre maladie; quelquefois même, elle dégénère en fièvre de mauvais caractère, sur-tout dans les bêtes à cornes, qui sont spécialement prédisposées aux affections adynamiques, ataxiques, pestilentielle. Au reste, quand la maladie est simple, la nature fait pour eux ce qu'elle fait pour l'homme, & l'art n'a rien à faire.

Symptômes. Les signes généraux qui la font reconnoître sont : une chaleur générale & haliteuse, la conjonctive & la membrane palatine rouges; le pouls fort développé.

Indication. Il ne faut, employer la saignée que lorsqu'il y a menace de congestion sanguine vers quelque organe important. Au reste, les antiphlogistiques en général conviennent.

O R D R E D E U X I È M E .

Fievre méningo-gastrique.

Cette fièvre est moins fréquente chez les animaux que chez l'homme. Seroit-ce parce que leurs appétits étant moins dépravés, ils sont moins exposés aux écarts du régime? Quoiqu'on n'ait pas encore bien observé de fièvres tierces parmi eux, nul doute qu'étant exposés, peut-être plus que l'homme, aux causes qui les produisent ordinairement, savoir : alimens de mauvaise nature, miasmes des marais, habitations mal-saines, in-

tempéries de l'air ; ils n'y soient sujets. On observe souvent chez eux , des embarras gastriques , suite des indigestions que leur cause la trop grande liberté d'user de certains fourrages , sur-tout après avoir été tenus long - temps à une diète sevère.

Symptômes. Dans la fièvre bilieuse , la peau est chaude & sèche , les membranes de l'œil & de la bouche ont une teinte olivâtre , les excrétions alvines sont jaunâtres , liquides.

Indication. Il faut insister sur les boissons délayantes , légèrement acides.

O R D R E T R O I S I È M E .

Fièvre adéno-méningée.

Les grands animaux y sont moins exposés que l'homme. Cela tiendrait-il à ce que n'abusant pas , comme nous , des six choses improprement dites non naturelles , leur constitution est moins détériorée par les causes débilitantes qui sont la suite de leur abus ? La brebis y est , de tous , la plus prédisposée.

Symptômes. C'est à cet ordre qu'on peut , je pense , rapporter cet état de langueur joint au défaut d'appétit , à l'inertie des mouvemens , avec pâleur de la conjonctive , flaccidité de la peau , irrégularité dans les excrétions alvines ; état qu'on observe chez quelques animaux , la brebis sur-tout , & que le vulgaire désigne sous le nom de dépé-

riffement. J'en ai vu moi-même un certain nombre d'exemples , & souvent j'ai observé qu'au bout de quelque temps, les animaux après avoir ainsi traîné, se rétablissent peu à peu.

La pathologie vétérinaire n'offre pas encore d'observation bien constatée de fièvre pituiteuse, sous le type de quotidienne, de quarte, de quintane, &c. Une pratique mieux suivie pourra peut-être par la suite, nous en fournir des exemples; car, puisque les animaux sont sujets à la fièvre pituiteuse, pourquoi celle-ci ne pourroit-elle pas chez eux, comme chez l'homme, se produire sur telle ou telle marche?

Indication. Soutenir les forces, en rétablir le ressort par les moyens convenables; appliquer à une certaine époque de la maladie; si la fièvre est intermittente ou rémittente, les fébrifuges, la gentiane; faire faire de l'exercice en plein air par un temps sec & chaud, &c.

O R D R E Q U A T R I È M E.

Fievre adynamique.

Cette fièvre fait de grands ravages parmi les animaux domestiques. Elle régné souvent épizootiquement, & se complique facilement avec l'ataxique & l'adéno-nerveuse.

Symptômes. On la reconnoît à la prostration des forces; l'animal malade est couché noncha-

lammment, les extrémités, la tête même quelquefois, étendues sur le sol, les oreilles abattues; s'il est debout, il chancelle sur ses jambes qui le soutiennent à-peine; la peau est sèche, pénétrée d'une chaleur âcre; les yeux sont obscurcis par une espèce de larmolement; la bouche est aride, la langue noirâtre, gercée; le malade est indifférent pour tout ce qui l'environne; l'haleine est fétide, les excréctions alvines liquides, diversement colorées & excessivement puantes; le pouls qu'on sent à l'artère-auriculaire postérieure chez le bœuf, & maxillaire-externe chez le cheval, ou bien aux iliaques primitives, en introduisant la main dans le rectum, est petit, foible, vacillant, très-précipité.

On trouve un certain nombre d'observations de cette maladie, dans quelques écrits. De cet ordre, étoit l'épizootie qui, en 1770, fit de grands ravages en Hollande; delà, s'étendit dans la Flandre, & pénétra dans quelques Provinces de France (1). C'est à cet ordre qu'il faut également rapporter celle qui, en 1771, ravagea le Laonois & cette autre qui, en 1773, régna dans le Soissonnois (2), &c.

Indication. Relever les forces par les toniques

(1) Voyez la-dessus un mémoire publié par l'École vétérinaire d'Alfort, en 1770.

(2) *Augier du Fort* les a décrites toutes les deux.

les plus puissans , joints aux antiseptiques ; stimuler extérieurement par le cautère, le vésicatoire, les rubéfians ; éviter avec soin de suivre la pratique meurtrière des praticiens routiniers qui purgent de deux jours l'un , pour expulser un prétendu levain putride des premières voies, & jetent ainsi le malade dans une plus grande asthénie.

O R D R E C I N Q U I È M E.

Fievre ataxique.

Les animaux domestiques en sont souvent atteints ; mais chez eux , elle est rarement simple , pour l'ordinaire elle se complique avec le genre précédent ou avec le suivant.

Symptômes. On la reconnoît à l'incohérence des symptômes , au peu de rapport qu'ils ont entre eux , & avec les causes apparentes qui les ont déterminés. Dans un moment, l'animal est triste, abattu, son pouls est petit, misérable, presque éf-facé, tous ses sens sont comme anéantis ; bientôt après, le malade est dans une agitation extrême , il se lève, se couche, s'agite, se débat ; sa conjonctive devient rouge, ses yeux sont hagards, saillans ; son corps est brûlant ; son pouls bat avec force. L'abattement & l'excitation du système des forces se succèdent rapidement & irrégulièrement. Il y a tantôt diarrhée, tantôt constipation, par fois vellété de vouloir prendre quelques bouchées

d'alimens, qui ne tarde pas à être suivie d'un dégoût absolu. Cette transition brusque, d'un état à un autre, prouve clairement que c'est le système nerveux qui est affecté. L'épizootie qui ravagea la Guienne en 1774, & qui a été décrite par *Doazan*, médecin de Bordeaux, par *Vicq-d'Azyr* qui y fut envoyé, & par quelques autres, appartient spécialement à cet ordre.

Indication. Les moyens à employer sont les toniques, joints aux antispasmodiques, les excitans tant internes qu'externes, mais sur-tout le kina dont l'une des vertus spéciales est de fixer le système nerveux & d'en arrêter les mouvemens défordonnés. Une chose importante à laquelle ne font pas attention les *vétérins* qui souvent traitent les malades sans connoître leur maladie, c'est de ne pas s'en laisser imposer, dans une maladie de cette nature, par l'apparence d'un état inflammatoire qu'on observe quelquefois au début de certains redoublemens, paroxismes ou accès. L'expérience prouve que les antiphlogistiques qui, dans ce cas, peuvent paroître indiqués au praticien inattentif, sont funestes, & que les seuls toniques, le kina sur-tout, lorsqu'ils sont administrés à temps sauvent le malade.

O R D R E S I X I È M E.

Fievre adéno-nerveuse.

C'est de toutes les fièvres, celle à laquelle les

animaux domestiques , le cheval & le bœuf spécialement , sont les plus sujets. C'est à cet ordre qu'il faut rapporter tant d'épizooties qui, en diverses époques, ont ravagé plusieurs contrées de l'Europe, telles entr'autres que celle dont parle M. *Bertin*, qui en 1774, fit de si grands ravages à la Guadeloupe; les animaux paroissant se bien porter, tomboient tout-à-coup & avec des signes funestes; celle qui en 1712 s'observa aux environs d'Ausbourg, qui des chevaux se communiqua aux bœufs, aux porcs, aux oies, aux dindes & même aux bêtes fauves (1). Elle se manifestoit subitement par des tumeurs dures aux aînes, à la poitrine, qui s'étendoient bientôt aux parties voisines & faisoient périr les animaux en peu de temps (2).

(1) Cette communication de la fièvre pestilentielle, d'un genre d'animaux à un autre, ne s'observe pas toutes les fois qu'il règne des épizooties de cette nature. Souvent en effet, les bœufs sont épizootiquement malades sans que les brebis, les chevaux qui les avoisinent soient atteints de la même maladie. Il est bien plus rare encore de voir la contagion se transmettre de l'espèce brute à l'homme, lorsque celui-ci ne s'expose pas à s'inoculer par voie sanglante en soignant les bêtes pestiférées. Le virus contagieux paroît subir une modification différente suivant le genre d'animaux qu'il attaque; ce qui le rend sans doute moins propre à être transmis d'une certaine classe d'êtres animés à une classe différente.

(1) *Scroëkius Constitut. August. 1711.*

On s'accorde généralement à dire, avec *Pline*, que la peste n'est point originaire de nos contrées, qu'elle vient du Levant, & que ce n'est que par contagion qu'elle passe par fois dans d'autres pays, où elle se renouvelle de temps en temps par la même voie (1). En effet, qu'on parcoure l'histoire de toutes les pestes qu'on a vu ravager l'espèce humaine & les animaux, & qui se sont répandues sur notre continent, on trouve que celles dont les Grecs, *Thucydide* & d'autres ont fait mention, avoient pris leur origine du côté de l'Égypte, à l'orient de la Grèce; que celles dont *Plutarque*, *Denis d'Halicarnasse*, *Tite-Live*, *Tacite*, *Pline* & autres ont parlé, viennent toutes du même côté, ou de la Hongrie, ou de la Dalmatie; & que celles qui ont été décrites dans des temps plus modernes par *Evagre*, *Procope*, *Galien*, *Fracastor*, &c., avoient également une origine orientale. Mais ce qui est plus essentiel à connoître, c'est que depuis ces auteurs, toutes les observations qu'on a faites sur l'origine des pestes les plus meurtrières pour l'espèce humaine & pour les animaux, s'accordent à prouver qu'elles viennent, par rap-

(1) *Nullum armentum, ac nè unum quidem bovem communi morbo sponte sua, sed per contagium, aut fomitem semper agrotasse. LANCISI dissertatio historica de Bovilla peste. Romæ, 1715. 4°. Pars III, cap. VIII, page 175.*

port à la Hollande, la France & l'Italie, du côté de l'orient; ou bien qu'elles sont toutes sorties de la Hongrie, un des pays les plus pestilentiels du monde.

Une chose bien digne de remarque, c'est que la peste fait, dans un temps donné, bien plus de ravages sur les animaux que sur l'homme; le célèbre *Vicq-d'Azyr* a très-bien fait cette remarque. Cependant, il paroîtroit que les animaux ayant moins dégénéré que l'homme, de l'état de nature, & leur constitution étant moins détériorée, sont moins prédisposés à en ressentir les funestes effets; & ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que dans certaines épizooties, ceux qui sont en apparence les mieux portans, en sont plus affectés que ceux qui semblent valétudinaires. Au reste, les animaux domestiques ont beaucoup perdu de leur force primitive par l'état de domesticité. Compagnons de nos travaux, ils semblent aussi partager nos maladies. Tantôt forcés par le repos ou par une nourriture trop abondante, à prendre un embonpoint qui flatte nos goûts; tantôt amaigris par des fatigues excessives & continuelles qui sont nécessaires à nos besoins, & toujours éloignés de cet état de force & de santé que la misère & l'abondance étouffent également, de pareilles alternatives ont toujours eu sur eux une influence des plus marquées. L'état d'esclavage auquel nous

les avons réduits peut donc les avoir rendus plus maladifs, & par conséquent plus disposés à la contagion. Il seroit à souhaiter qu'on pût les préserver de ce fléau destructeur aussi facilement que l'homme s'en préserve lui-même. L'ablution dans le vinaigre de tout ce qui est destiné à approcher les animaux sains, la séquestration des pestiférés, sont des moyens efficaces mais peu faciles à employer lors des épizooties.

On avoit cru jusques ici que l'air étoit le véhicule de la contagion; mais aujourd'hui on est revenu de cette erreur, & on fait qu'une simple barrière suffit pour garantir les animaux sains qu'elle cerne, pourvu qu'ils ne la franchissent pas. Ceci est bien confirmé par la conduite que tiennent nos magistrats, sur les côtes du Levant & à Constantinople, lorsqu'ils veulent se séquestrer du reste de la cité qu'ils habitent. Mais, n'eût-il pas mieux valu se concentrer sur notre territoire dont l'exposition est une des plus saines du globe & qui d'ailleurs est assez fertile pour suffire à nos besoins, plutôt que d'établir des correspondances, des communications avec des Nations éloignées dont nous avons acheté les richesses au préjudice de notre santé. En effet, depuis nos établissemens commerciaux en Amérique & ailleurs, nous sommes assaillis par des infirmités qui nous étoient inconnues auparavant.

Symptômes. Les signes qui caractérisent la peste

font tous ceux d'une fièvre maligne portée au plus haut degré, joints à l'apparition des bubons, des charbons, à la mortalité extrême; la mort ou le retour à la santé sont prompts. Tantôt les forces sont vivement excitées, & il y a apparence d'une fièvre inflammatoire intense; la tête est prise, il y a phrénésie, délire, agitation violente, pouls fort, dur, très-fréquent; D'autres fois, l'animal malade est comme foudroyé par le mal, il y a *sideratio virium*, la nature ne jouit plus d'aucun ressort, son pouvoir est anéanti. L'animal qui jouissoit d'une bonne santé & vaquoit à ses travaux ordinaires tombe tout-à-coup & meurt même avant qu'on ait eu le temps de soupçonner qu'il étoit malade. J'ai été dans le cas de voir quelques accidens de cette nature; ils sont véritablement effrayans pour quiconque n'est pas instruit. Le laboureur ne manque pas de les attribuer à la malédiction divine. C'est sur-tout dans les ardeurs de la canicule, au plus fort de l'été, que les bœufs sont exposés à ces morts promptes & inopinées.

Indication. Dans le premier cas, lorsque la nature jouit de toutes ses forces, qu'elle a commencé la crise par des éruptions, il faut la seconder en donnant intérieurement les plus puissans toniques, fortifiens, antiseptiques, & extérieurement par les excitans de toute espèce, vésicatoires, rubéfiens, sétons, cautères, &c. Dans le second, la nature ne jouissant

jouissant d'aucun ressort, l'art, qui ne fait rien sans elle, tenteroit en vain quelques moyens. Au reste, on ne risque rien alors de tout hasarder (1); peut-être la méthode perturbatrice aura-t-elle, dans cette circonstance, le même succès qu'elle eût entre les mains de *Samoïlowitz*, dans un cas de cette nature, sur l'espèce humaine.

Mais il faut sur-tout, avoir la précaution de commencer assez tôt le traitement prophylactique; car il est plus facile de préserver que de guérir, sur-tout dans les maladies pestilentiellles. Lorsqu'il y a grande mortalité, il faut avoir le soin d'enterrer les cadavres à une grande profondeur & dans un lieu isolé. On doit bien purifier, par les lavages & les fumigations, tout ce qui a servi aux pestiférés; le brûler même, seroit le moyen le plus sûr de se garantir de la contagion. Il ne faut pas qu'une avarice sordide & toujours préjudiciable porte à écorcher les cadavres; l'expérience, malheureusement trop fréquemment répétée, prouve qu'une pareille entreprise a été funeste aux animaux & à l'homme.

Le plus souvent, les fièvres des trois derniers ordres se compliquent pour constituer les épizooties dont tant d'auteurs célèbres se sont occupés. On peut voir là-dessus *Diemerbroeck* dans son traité de la peste, *Ramazzeni* dans ses discours, *Lan-*

(1) *Satius est anceps experiri remedium quam nullum. CELSE.*

cifi dans sa lettre au prélat Borromée, le père *Kirker* dans son *Scrutinium pestis*, le C. *Amoureux*, médecin de Montpellier qui, en 1773, a publié une lettre contenant la bibliothèque des auteurs vétérinaires, *Buch'oz* qui a tout ramassé par ordre alphabétique, *Paulet* qui a donné la-dessus un excellent ouvrage, *Fracastor* dans celui de *contagione*; ce qu'ont dit les Facultés de médecine de Paris & de Montpellier sur l'épizootie qui commença en 1740 & régna pendant dix années consécutives, *Leclerc* dans son *Essai sur les maladies des bêtes à cornes*, *Ens* dans son *Disquisitione anatomico-pathologica de morbo boum*, &c.

C L A S S E D E U X I È M E .

Phlegmasies.

Les animaux sont comme l'homme, susceptibles de ces affections. Je vais jeter un coup-d'œil rapide sur les six ordres que le docteur *Pinel* a admis dans cette classe. Mon dessein n'étant que de faire voir la possibilité de l'application de sa méthode à la médecine vétérinaire, je me dispenserai d'entrer dans des détails.

O R D R E P R E M I E R .

PHLEGMASIES DES MEMBRANES MUQUEUSES.

Catarrhe.

Il correspond à ce que les vétérins nomment *morfondure*, *fausse-gourme* dans le cheval, & à ce

qu'ils désignent sous le nom trivial de *maladie*, dans le chien; dans ce dernier cas, il y a souvent complication de fièvre maligne. La brebis est également sujette au catarrhe, sur-tout après avoir été exposée à des pluies froides à la suite des fortes chaleurs. Le bœuf en est souvent atteint sous le nom d'*enflure de la tête*, de *fausse péripneumonie*, &c.

Indication. Faire boire à la bête malade, de l'eau tiède & blanchie avec la farine d'orge ou le son de froment, tâcher de déterminer une douce moiteur à la peau, tenir les animaux malades à une température douce.

Aphues.

Les animaux peuvent en être atteints, certains y sont plus sujets; mais chez eux, ils se compliquent souvent avec une fièvre de mauvais caractère & règnent épizootiquement.

Symptômes. De petites pustules blanchâtres ou d'autre couleur, qu'on observe dans la bouche & qui sont remplies de sérosité, font assez reconnoître la maladie.

Indication. Les vues du praticien doivent être tournées vers la fièvre.

Dysenterie.

Il n'est pas rare de l'observer sur les animaux. Je l'ai moi-même observée sur le bœuf.

Symptômes. Elle se caractérise chez eux comme

chez l'homme par des douleurs abdominales , par des tranchées plus ou moins vives , par des épreintes accompagnées de tenesme , par des déjections muqueuses ou sanguinolentes. Quelquefois le mucus intestinal s'épaissit & est rendu sous la forme de l'intestin. C'est ce que j'ai observé sur un bœuf dysentérique , il rendit pendant le cours de sa maladie plusieurs mètres de mucofité épaisse , moulée sous la forme du tube intestinal.

Indication. Adoucir , détendre , relâcher d'abord ; purger légèrement vers la fin. Au reste s'il y a complication , se conduire en conséquence.

Catarrhe de la Vessie.

Nul doute que les animaux étant sujets à la pierre & à la formation d'autres corps étrangers , dans la capacité de la vessie , ils ne puissent , par suite , être atteints de l'inflammation de la membrane interne de ce viscère. D'ailleurs , certains poisons végétaux , qu'ils sont exposés à prendre par méprise , les mettent encore dans le cas d'avoir cet organe irrité , sur-tout lorsque les poisons ont une plus grande tendance à passer par les voies urinaires que par tout autre couloir. Mais , ne sachant qu'obéir aux besoins naturels , ils ne sont pas exposés , comme l'homme , à l'irritation de cet organe par la rétention volontaire & trop long - temps continuée de l'urine. Cette inflammation peut devenir chronique. Il y a encore peu d'observations

faites sur ce genre d'affection, tant dans l'homme que dans les autres animaux.

Blennorrhagie.

L'inflammation de la membrane muqueuse du canal de l'urèthre, par suite des mêmes causes qui déterminent celles de la vessie, ou par d'autres, peut avoir lieu chez les animaux. Je l'ai observée sur le chien à la suite du coït, & je crois qu'elle est souvent, dans cette espèce comme dans l'homme, déterminée par l'action du virus syphilitique dont ces animaux peuvent être attaqués, depuis sur-tout qu'on a porté à l'extrême le délire des jouissances. Ce vice peut bien avoir été transmis par communication de l'espèce humaine à l'espèce brute.

Leucorrhée.

L'inflammation de la membrane interne du vagin s'observe chez certaines femelles des animaux domestiques, à la suite d'un part difficile, quelquefois après une coïtation forcée. Ceci arrive sur-tout à la chienne; mais on observe rarement sur l'espèce brute cet état des jeunes filles ou des veuves, connu sous le nom de chlorose, qui tient chez elles à l'affoiblissement général du système économique, d'où défaut d'écoulement des menstrues; souvent même cet état tient à la privation des jouissances copulatives qui, pour elles comme pour les animaux, est un besoin naturel à un certain âge;

l'espèce brute suit la-dessus l'impulsion de la nature. Cependant la pathologie vétérinaire en offre des exemples , & le C. *Huzard* m'en a cité quelques-uns.

Symptômes. Dans cette maladie l'animal est triste , paresseux , dégoûté ; la conjonctive & la membrane palatine sont pâles , &c.

Indication. Rétablir le ton du système économique par les toniques unis aux martiaux , par l'exercice , par la diète fortifiante.

Ophthalmie.

On observe souvent cette affection malade sur les animaux. Elle est souvent aussi jointe au cataracte. La maladie vulgairement dite *lunade* , chez le cheval , doit être rapportée à ce genre.

Symptômes. C'est une ophthalmie périodique dans laquelle toutes les membranes de l'œil sont affectées ; les humeurs mêmes qui entrent dans la composition de cet organe sont quelquefois troublées , ce qui fait que le cheval distingue mal les objets , les prend les uns pour les autres & est souvent effrayé. Une telle maladie rend l'animal ombrageux , peureux ; ce vice le porte à faire des écarts , à refuser d'obéir à la main qui lui commande. Un cavalier est , dans ce cas , quelquefois exposé. Les mêmes causes qui déterminent l'inflammation de la conjonctive chez l'homme , peuvent , jusqu'à un

certain point , la déterminer dans les animaux. Ces derniers y font moins sujets parce qu'ils supportent mieux les vicissitudes de l'atmosphère qui en font les causes les plus ordinaires.

Indication. Si l'ophtalmie est inflammatoire , saigner , rafraîchir ; si elle est périodique , tâcher de détourner la fluxion par des cautères, des fétons à la nuque , par des purgatifs de temps en temps , par les masticatoires , &c.

ORDRE DEUXIÈME.

PHLEGMASIES DES MEMBRANES DIAPHANES.

Phrénéfie.

Elle est le plus souvent symptomatique chez les animaux & annonce une grande irritation du système vasculaire sanguin qui porte le sang avec force vers la tête. Je l'ai observée sur le cheval, dans une fièvre de mauvais caractère qui s'annonça d'abord par les symptômes d'une inflammation générale des plus intenses.

Symptômes. Dans cette maladie , l'animal s'agite beaucoup , jette sa tête de tout côté , la heurte contre la crèche & contre tout ce qui l'entoure , comme s'il n'apercevoit pas les objets ; ses yeux sont saillans , rouges , ses oreilles très-chaudes , la bouche brûlante , sèche , l'artère maxillaire externe bat avec force.

Indication. Saigner , tempérer par des boissons

acides , administrer des lavemens , de doux laxatifs même , pour , en entretenant la liberté des excré- tions alvines , faire diversion de la tête vers le tube intestinal. Au reste , dans le traitement , il faut con- sultier le caractère de la fièvre.

Pleurésie.

Les animaux sont sujets à cette maladie ; mais n'expectorant point comme l'homme , ils ne ren- dent pas , dans le principe du mal , des mucosités sanguinolentes , par sputation.

Symptômes. On ne reconnoît chez eux l'inflam- mation de la plèvre que par la gêne de la respi- ration , par la difficulté des mouvemens du tho- rax , par l'attitude que l'animal garde sur les ex- trémités antérieures , afin d'éviter les grandes dou- leurs que causent les fortes inspirations. Rarement la pleurésie est simple , ou si elle l'est d'abord , elle ne tarde pas à se compliquer avec la péripneumonie , par l'extension de l'inflammation au poumon.

Indication. Les antiphlogistiques en général con- viennent dans cette maladie.

Gastrite.

L'inflammation de l'estomac a lieu chez les animaux domestiques. Elle peut être déterminée par l'action des poisons qu'ils sont exposés à pren- dre en place d'alimens & par différentes autres causes telles que : alimens de mauvaise nature ,

corps ignitiens , repression de la transpiration ou d'une affection cutanée , &c.

Symptômes. La région épigastrique est douloureuse , tendue ; il y a rétraction des parois abdominales ; la douleur augmente par la pression. Il y a aussi ordinairement colique avec constipation ou diarrhée , sur-tout si l'animal a pris des poisons ; les excrétiions alvines sont diversement colorées & quelquefois sanguinolentes. Dans le cas d'empoisonnement par les végétaux , l'animal rend par la bouche une espèce de bave porracée , le pouls est concentré , intermittent. Au reste , les symptômes varient plus ou moins suivant la nature du poison. Tantôt il y a excitation violente , d'autres fois prostration extrême des forces.

Indication. Expulser au dehors les matières nuisibles qui peuvent se trouver dans les premières voies , par l'émétique chez ceux qui vomissent , si l'on est appelé avant que l'inflammation de l'estomac ait lieu , & par les purgatifs chez ceux qui ne vomissent pas. Mais si le poison a eu le temps de produire des effets généraux , qu'il ait passé dans le torrent de la circulation , ou même s'il est encore dans les premières voies & qu'il y ait déterminé un état de phlogose , il faut l'éteindre , le neutraliser s'il est possible , par les délayans , les mucilagineux ; par les boissons acides s'il est de la classe des végétaux ; par le lait , l'eau simple , certains

réactifs chimiques s'il appartient au règne minéral. Si les corps étrangers avalés n'agissent que par leurs qualités physiques, comme une pièce de fer, de bois, un vieux soulier, il faut en faciliter l'issue par l'anus au moyen des relâchans, employer, s'il est possible, certains moyens mécaniques pour les faire sortir. Tenter la gastrotomie pour en faire l'extraction, seroit peut-être trop téméraire ; au reste, que peut-on hasarder, de tuer un animal qui périra sans doute, si aucun des moyens ci-dessus désignés n'ont pu le soulager ?

Enterite.

Les mêmes causes qui ont pu déterminer une gastrite peuvent aussi causer une enterite ; mais une cause plus ordinaire de l'inflammation du tube intestinal, c'est la métastase d'une affection cutanée ou d'une transpiration supprimée.

Symptômes. Dans cette maladie l'animal se couche, se relève, se bat les flancs avec la tête, le ventre est météorisé, tendu, il y a diarrhée ou constipation, le rectum est brûlant, &c.

Indication. Tempérer, adoucir, calmer, rappeler au dehors la matière répercutée, par de légers diaphorétiques unis aux délayans, & extérieurement par le vésicatoire si l'affection répercutée étoit locale, &c. &c.

Cystite.

Cette maladie peut être déterminée, chez les

animaux domestiques, par tout ce qui peut irriter la vessie, notamment par les poisons & autres substances âcres dont l'effet se porte spécialement vers les organes urinaires. La présence d'un calcul peut aussi la déterminer.

Symptômes. On la reconnoît aux efforts inutiles que fait l'animal pour uriner, au sang qu'il rend par fois avec l'urine, à la douleur qu'on lui fait éprouver en pressant sur la région hypogastrique qui est tendue, &c. Une inflammation du tube intestinal & du péritoine se complique quelquefois avec celle de la vessie à cause de la proximité de ces organes.

Indication. Les antiphlogistiques sont les moyens généraux à employer, les injections adoucissantes par le canal de l'urèthre, le cathétérisme & même l'opération de la taille sont indiqués s'il y a un calcul; il est à observer que la première de ces opérations est plus difficile à pratiquer sur les animaux que sur l'homme, en ce que le canal de l'urèthre, chez eux, est plus long & même dans les ruminans il est contourné en forme d'S vers son origine.

ORDRE TROISIEME.

PHLEGMASIES DU TISSU CELLULAIRE DES
GLANDES ET DU PARENCHYME DES VISCÈRES.

Phlegmon.

Il s'offre souvent dans la pratique vétérinaire,

Symptômes. On le reconnoît à ces quatre caractères distinctifs : tumeur , douleur , rougeur , chaleur ; ses terminaisons sont la résolution , la suppuration , la gangrène , le squirrhe.

Indication. Elle est assez connue.

Péripneumonie.

La péripneumonie n'est que trop commune parmi les animaux domestiques ; souvent on la voit régner enzootiquement ou épizootiquement par l'action d'une même cause sur un grand nombre d'individus. Le changement brusque de température en est souvent la cause. En 1796 , je fus appelé par le C. Candy , cultivateur en Dauphiné , pour traiter ses bœufs malades ; c'étoit une péripneumonie due à la suppression brusque de la transpiration. J'arrivai trop tard pour quelques malades , ils périrent , & l'ouverture des cadavres , en me montrant chez tous des poumons presque entièrement suppurés , confirma mon diagnostic. Sur treize , il y en eut huit de sauvés par la saignée faite à temps. Je fis faire usage , dans le principe de la maladie , des boissons béchiques légèrement calmantes , adoucissantes , pour diminuer l'irritation pulmonaire & exciter une douce diaphorèse , l'emploi des lavemens de même nature ne fut pas négligé. Vers la fin , lorsque la suppuration étoit déterminée , ce fut en vain que les moyens propres à s'opposer à ses progrès & à la résorption du pus

furent employés , tels que les antiseptiques , le quinquina , le camphre , joints à l'usage de certaines boissons pectorales , balsamiques , détersives. Tous les malades qui atteignirent ce degré de la maladie périrent. J'ai cru remarquer , dans cette circonstance & dans quelques autres , que l'inflammation , chez les animaux , tendoit bien plus vite que chez l'homme vers une terminaison fâcheuse.

Hepatitis.

Les animaux domestiques , le bœuf , la brebis sur-tout , y sont assez sujets : elle peut être aiguë ou chronique. La première espèce , négligée ou méconnue , peut dégénérer en dépôt-squirre , devenir inflammation lente. La deuxième est souvent la suite de l'irritation de cet organe , déterminée par des calculs biliaires qu'on observe dans le bœuf vers la fin de l'hiver ; l'herbe fraîche & tendre du commencement du printemps est un remède souverain dans ce cas. Dans la brebis , cette affection offre souvent , dans le foie , des espèces de vers connus sous le nom de douves (*fasciola hepatica de Linné*). À la surface de cet organe , dans la même maladie , s'en trouve souvent implantés d'autres qu'on prendroit aisément pour des hydatides , ils sont connus sous le nom de *tenia hydatigena*.

Symptômes. L'animal est triste , dégoûté ; la con-

jonctive ainsi que la caroncule lachrymale sont pâles, le ventre est gonflé, le tissu cellulaire de la gorge infiltré.

Indication. Faire paître les troupeaux dans des prairies élevées & dont l'herbe soit tendre & fraîche, faire faire de l'exercice, prescrire quelque boisson apéritive, &c., & pour la prévenir, éviter les lieux bas, humides, où il croit de mauvaises herbes, où l'eau est bourbeuse, &c.

Nephrite.

Des graviers, des calculs, des substances âcres, les plaies, les contusions vers les reins, &c., peuvent déterminer l'inflammation de ces organes dans l'espèce brute comme dans l'espèce humaine.

Symptômes. Les douleurs vers la région lombaire, reconnues par l'envie qu'a l'animal de mordre cette partie, par la douleur que la pression lui fait éprouver, par la difficulté d'uriner, l'ischurie, la sortie d'une certaine quantité de sang avec les urines, la fièvre aiguë, &c., sont les signes, équivoques il est vrai, auxquels on peut la soupçonner.

Indication. Saigner, adoucir, relâcher.

ORDRE QUATRIÈME.

PHLEGMASIES DES MUSCLES.

Angine.

L'angine s'observe souvent sur les animaux

domestiques ; mais en eux elle se complique ordinairement avec une fièvre de mauvais caractère & l'inflammation locale dégénère souvent en gangrène. Cette complication a spécialement lieu dans certaines constitutions. Je l'ai vue régner épizootiquement sur le cochon.

Indication. Dans le traitement il faut sur-tout s'occuper de la fièvre qui la complique.

Rhumatisme.

Cette maladie est, pour l'ordinaire, la suite d'un refroidissement subit, le corps étant chaud, d'une suppression de transpiration, d'un excès de fatigue ; c'est à ce genre qu'il faut rapporter les affections malades connues sous le nom de *courbature* & de *fourbure* dans le cheval, ainsi que certaines douleurs partielles ou générales dont les animaux peuvent être atteints dans les cas ci-dessus désignés, douleurs qui gênent leurs mouvemens. On ne voit guères d'exemple de rhumatisme chronique chez les animaux.

Indication. Rétablir la transpiration, procurer une détente par les délayans unis aux légers diaphorétiques, &c.

Diaphragmite.

Cette maladie a été observée sur les animaux. Les CC. *Huzard* & *Desplas* l'ont vue sur le cheval.

Symptômes. Elle est caractérisée par une espèce

de constriction vers le diaphragme , de gêne dans la respiration , de difficulté dans la déglutition , par des mouvemens extraordinaires vers l'œsophage , symptômes qui peuvent , au premier abord , faire croire que l'animal est atteint de la rage. Cette méprise est arrivée à des hommes éclairés.

Quant à la cardite , la métrite , &c. , la prudence veut que nous attendions , soit pour l'homme soit pour les animaux , un plus grand nombre d'observations pour fixer la-dessus nos idées. Si le diagnostic de ces affections malades est encore incertain dans le premier , à plus forte raison doit-il l'être dans les seconds.

O R D R E C I N Q U I È M E.

P H L E G M A S I E S C U T A N É E S.

Erysipèle.

L'organe cutané offrant la même texture chez les animaux que chez l'homme peut être , dans les uns comme dans l'autre , irrité & par suite phlogosé. Les causes les plus ordinaires de cette phlogose sont la transpiration retenue par la malpropreté de la peau , le transport heureux d'une matière peccante de l'intérieur à l'extérieur , des irritations chimiques ou mécaniques sur cet organe , &c.

Indication. Délayans antiphlogistiques , propreté de la peau , quelques évacuans , tels sont les moyens convenables à employer.

Variole.

Variole.

La vache, la brebis & d'autres animaux, sont sujets à cette maladie : elle est appelée *vaccine* dans la première & *clavelée* dans la seconde. Des observations, peut-être encore mal faites, sembleroient prouver que les animaux peuvent avoir plusieurs fois la variole, tandis que l'homme ne l'a qu'une seule fois en sa vie. Au reste, elle est contagieuse chez les uns comme chez l'autre. Des recherches plus exactes pourront mieux nous faire connoître par la suite ce que c'est que cette affection dans l'espèce brute & le rapport qu'elle a avec la petite vérole dans l'espèce humaine ; & de cette connoissance, il pourra résulter des améliorations pour le traitement dans les deux cas.

Les Anglois à qui, malgré la haine qu'ils ont vouée au nom françois, on ne peut disputer le génie inventeur, viennent de donner l'éveil sur la vaccine inoculée à l'homme. Les expériences faites jusque ici semblent confirmer les avantages de cette méthode comme préservatrice de la petite vérole ; mais attendons un plus grand nombre d'observations pour fixer notre opinion à ce sujet.

La clavelée règne de temps en temps épizootiquement & fait de grands ravages sur les troupeaux de bêtes à laine de certains pays.

Indication. Comme la maladie est très-conta-

gieuse, il importe, pour en prévenir l'invasion, de séparer avec soin les bêtes saines d'avec les malades : celles-ci doivent être tenues à une température moyenne, & réunies le soir dans un lieu spacieux ; quelques boissons tièdes d'eau de farine d'orge ou autre, l'usage de la fleur de soufre avec un peu de genièvre, si l'éruption étoit lente à se faire, ou menaçoit de rentrer, sont des moyens convenables ; prescrire un régime léger & adoucissant, si les troupeaux restent dedans ; les mener sur des pâturages sains & élevés, par un temps sec & chaud, si on les fait sortir, & s'en rapporter à la nature pour le reste ; avoir toujours égard à la fièvre qui complique la maladie lorsqu'elle n'est pas simple, & prescrire un traitement en conséquence ; telle est la conduite d'un *vétérin* prudent & éclairé.

Rougeole.

On l'observe sur les animaux, sur la brebis entre autres.

Symptômes. Des plaques rouges, boutonnières, irrégulières, sur diverses parties du corps, accompagnées des symptômes du catarrhe, la font aisément reconnoître.

La gourme, que les jeunes poulains jettent dans le premier âge, ne pourroit-elle pas, sous un certain point de vue, être rapportée à ce genre ? Quelques auteurs l'ont déjà rapportée au précédent ;

elle offre , comme la rougeole , des symptômes de catarrhe , n'est jetée qu'une seule fois ; un dépôt à la gorge est sa terminaison la plus ordinaire.

Indication. Dans ce cas , il faut hâter le travail de la nature en faisant boire le jeune poulain au blanc & tiède , en le tenant dans une température assez douce , en garnissant sa gorge d'une peau de mouton , en couvrant la tumeur qui y paroît avec des cataplasmes émolliens , &c. Au reste , des observations ultérieures jeteront un plus grand jour sur le rapport que peut avoir la gourme avec la rougeole , à laquelle on peut , jusqu'à un certain point , appliquer le traitement de la variole , en y joignant quelques boissons béchiques.

Pustule maligne.

La pustule maligne est très-commune sur les animaux domestiques , spécialement sur les bêtes à cornes ; elle est , pour l'ordinaire , compliquée , primitivement ou secondairement , avec les fièvres adynamique , ataxique , adénomense , vers lesquelles il faut tourner ses vues dans le traitement.

Cette maladie règne épizootiquement dans la ci-devant Bourgogne. Les CC. *Chaussier & Esnaux* , en ont donnée une excellente description & en ont très-bien indiqué les moyens curatifs : leur ouvrage doit être consulté.

CLASSE TROISIÈME.

HÉMORRHAGIES ACTIVES.

Les animaux sont moins exposés que l'homme aux pertes de sang, sans doute parce qu'ils sont moins sujets aux causes qui les déterminent chez ce dernier.

ORDRE PREMIER.

Hémorrhagie par le nez.

Il faut distinguer cette maladie de l'hémophthysie. Ici le sang ne coule que de quelques parties du système pituitaire, dans l'hémophthysie il vient du poumon.

Symptômes. Le flux sanguin a lieu lentement, le liquide épanché est plus ou moins foncé; il n'est point écumeux, & l'animal s'ébroue seulement. Dans l'hémophthysie, le sang vient plus ou moins rapidement, il est vif, rouge, écumeux, l'animal touffe.

Le flux sanguin par le nez accompagne ou précède souvent la morve dans le cheval.

Indication. La saignée, les boissons, les fumigations, les injections acidulées dans les naseaux; le repos, la fraîcheur de l'écurie, ou plutôt le renouvellement fréquent de l'air que respirent les animaux.

Hémophthysie.

On l'a observée quelquefois dans les animaux de trait, à la suite de travaux forcés; il est rare que la terminaison en soit heureuse; les animaux périssent ordinairement de gangrène, très-promp-
tement, ou d'hydropisie de poitrine, après quelque temps.

Indication. La saignée, les astringens mucilagineux, le long repos, & un changement d'exercice peuvent faire espérer quelques succès.

Hématemèse.

L'hématemèse n'a pas encore été observé dans les animaux. Au reste, comme ils s'écartent peu des lois de la nature pour le régime, & qu'une partie de leur organisation n'est pas plus affoiblie que l'autre par aucun genre d'excès, il n'est pas surprenant que le système sanguin soit en équilibre dans toutes ses parties. Ils sont cependant exposés à certaines pertes sanguines.

Hématurie.

Le pissément de sang s'observe souvent, sur-tout dans le bœuf & dans le cheval. Les animaux y sont exposés lorsqu'on les mène paître dans des lieux bas, humides, ombragés, où il croît des plantes âcres, vénéneuses, où l'eau est croupissante, corrompue par des corps hétérogènes de toute espèce,

où il séjourne beaucoup d'insectes vénimeux , &c. Toutes ces substances sont propres, lorsqu'elles sont prises comme aliment, à déterminer une vive irritation vers les organes urinaires. Cette maladie est mortelle lorsqu'elle n'est pas combattue à temps.

Indication. Un remède qui m'a paru produire de bons effets, & dont on sent assez l'indication lorsqu'il s'agit de poisons végétaux , c'est le levain pâtri avec le vinaigre. Si la maladie tenoit à un trop grand relâchement des couloirs urinaires, il faudroit joindre à ce moyen quelques topiques froids sur la région lombaire. Si le mal étoit dû à un insecte vénimeux, il faudroit faire usage des alexipharmiques connus, des cordiaux unis aux légers diaphorétiques, de quelques gouttes d'alkali volatil très-étendu dans une boisson adoucissante & légèrement diaphorétique, du lait en boisson, de l'eau blanchie avec la farine, &c. Si on soupçonnoit la présence, dans les premières voies, d'une partie des substances malfaisantes, il faudroit l'évacuer, l'émousser, la neutraliser par des boissons convenables & abondantes, &c.

O R D R E S E C O N D.

Flux hémorrhoidal.

Le cheval y est sujet. Le C. Huzard, à qui l'art vérinaire doit beaucoup, en a vu des exemples.

On fait d'ailleurs qu'un étalon des haras du roi de Sardaigne transmettoit cette infirmité à ses descendans.

Hémorrhagie utérine.

Les femelles des animaux , spécialement la chienne , la vache , sont sujettes à des pertes utérines, qui ne sont bien marquées chez elles qu'à l'approche du temps où elles sont en chaleur , & n'ont pas de périodicité réglée. Elles perdent moins par cette voie que la femme , & ne sont guère exposées au dérangement de cette évacuation naturelle par défaut , retard , diminution , déviation , suppression. Cela tient en partie sans doute à ce que , ne se livrant guères à des excès de régime , elles en sentent moins les fâcheuses influences ; elles n'abusent point non plus des moyens propres à irriter , à exciter l'organe utérin , ne se livrent aux plaisirs de l'amour que par besoin & ne répètent pas aussi souvent que l'homme l'acte de la coïtation.

C L A S S E Q U A T R I E M E .

N É V R O S E S .

O R D R E P R E M I E R .

V É S A N I E S .

Manie.

L'influence des passions sur les animaux , est

un objet de méditation & de recherches dont on ne s'est pas encore occupé. On fait seulement qu'ils n'en sont pas aussi violemment tourmentés que l'homme, & que par conséquent ils ne sont que très-peu ou plutôt ne sont pas du tout exposés aux vésanies par affection morale ; mais ils sont sujets aux vésanies par suite d'un vice dans l'organe encéphalique.

Symptômes. Sur la brebis entre autres, on observe une espèce de stupidité produite par cette cause, ou par la présence de certains vers dans les sinus frontaux ; la même observation a été faite sur le veau. J'ai vu, à l'École vétérinaire de Lyon, une chienne présenter tous les caractères d'une bête en démence ; par fois elle quittoit brusquement celui qu'elle caressoit, pour courir de tous côtés, faire mille tours & détours inconsidérés, crier même, aboyer sans motifs ; &c.

Indication. Comme pour l'ordinaire la vésanie, dans les animaux domestiques, tient à une cause matérielle, pour la faire cesser il faut détruire ce qui y donne lieu ; ainsi, si elle est due à des vers dans les sinus frontaux, des injections vermifuges par les naseaux peuvent être utiles ; elles le seront encore plus si on les fait par des ouvertures de trépan pratiquées sur les sinus même. Si la maladie dépend de la compression du cerveau, on y remédiera en faisant cesser la cause comprimante ; si elle tient à un dérangement dans la disposition

des parties qui constituent cet organe, le mal est sans ressource. Au reste, j'en n'ai guères vu d'animal atteint de tournoiement recouvrer la santé.

Hypochondrie.

Cette affection malade tient ordinairement au dérangement des organes de la digestion, suite des excès en tout genre & spécialement des abus du régime. Les animaux qui s'écartent peu des lois de la nature, dans leur manière de vivre, en offrent peu ou point d'exemple.

Mélanchole.

On ne l'a pas encore observée chez les animaux.

Hystérie.

Quoique les femelles des animaux n'y soient pas aussi sujettes que la femme, elles en sont cependant quelquefois atteintes, lorsqu'on ne leur permet pas de suivre l'impulsion de leurs appétits vénériens.

Symptômes. J'ai vu des chiennes, des chattes, qu'on seroit rigoureusement de l'approche du mâle, en présenter des symptômes, tels que turgescence, orgasme des parties sexuelles, mouvemens défordonnés, frottement des parties contre des corps quelconques, miaulement ou espèce d'aboïement, tristesse, dégoût, abandon des maîtres qu'ils chérissent le plus, pour aller à la rencontre de l'objet de leurs désirs, &c.

Indication. L'indication qui se présente la première, est de leur laisser suivre l'impulsion de leurs amours à l'époque du rut; la seconde, c'est d'affaiblir la force du tempérament par la saignée, la diète; de calmer les mouvemens désordonnés du systéme nerveux, par les antispasmodiques joints aux antiaphrodisiaques, &c.

O R D R E D E U X I E M E.

Les affections spasmodiques, chez les animaux, sont mieux connues, quoiqu'elles leur soient moins familières qu'à l'homme.

Convulsions.

J'ai eu occasion d'en voir des exemples sur des animaux de toute espèce, à l'approche d'une mort violente, suite d'hémorrhagie; elles peuvent encore être excitées chez eux par l'action d'une cause mécanique quelconque qui irrite le systéme moteur, par exemple, dans le cas d'une plaie; une méatase au cerveau peut également les causer; mais on n'a pas encore observé qu'elles soient déterminées par une affection morale.

Indication. Dans le premier cas, faire cesser l'hémorrhagie, rétablir les forces par les analeptiques: dans le second, calmer l'irritation locale par les cataplasmes émolliens, les onguens doux & calmans qui amènent promptement la plaie à un bon état; préserver, autant que possible, la blessure

du contact de l'air, &c. : dans le troisième, rappeler au-dehors la matière déplacée, par les rubéfiens, les vésicatoires; les lavemens, les laxatifs peuvent être utiles dans ce cas. Au reste, à l'emploi de ces moyens, on peut aussi joindre l'usage de quelques antispasmodiques pris intérieurement; les bains, dans certains cas, peuvent convenir.

Epilepsie.

L'épilepsie a été observée sur le cheval, sur la vache, sur les bêtes à laine & sur les chiens.

Symptômes. Un cheval épileptique tombe par accès dans des convulsions; il y a alors gêne de la respiration & autres symptômes propres à cette maladie.

Indication. La saignée, les bains, les antispasmodiques, les vésicatoires, la cautérisation, &c.

Rage.

Cette maladie fâcheuse est fréquente chez les animaux domestiques, notamment dans la famille des *feles*. Il seroit intéressant de savoir pourquoi le chien y est de tous le plus sujet. Quelle foi ajouter à l'opinion du vulgaire, qui l'attribue, dans cet animal, au défaut de boisson, sur-tout d'après les observations publiées par le C. *Huzard*? Elle peut être divisée en spontanée & acquise.

Symptômes. Un chien enragé est triste, morne, fuit les lieux habités, méconnoît la voix de son maître, refuse de manger, porte la tête & la queue

basses, il bave & a par accès envie de mordre ; il perd l'appétit & dépérit de jour en jour, les autres chiens semblent reconnoître son état, au moyen de l'odorat sans doute, & le fuient avec horreur, &c.

Indication. Jusques ici, la crainte d'approcher d'une bête enragée, a presque toujours empêché de faire un traitement suivi ; cependant avec certaines précautions on pourroit, ce me semble, tenter l'emploi des moyens mis en usage pour l'homme hydrophobe, du moins sur le bœuf & sur le cheval qui ont moins de penchant à mordre. Ainsi la cautérisation de la partie mordue, avec le cautère actuel ou avec le muriate d'antimoine liquide, les frictions autour des endroits blessés, avec la pommade mercurielle, l'administration intérieure de quelques gouttes d'alkali volatil ou ammoniacque, avec quelqu'antispasmodique, les bains d'étang ou de rivière, pour produire une surprise salutaire en précipitant brusquement l'animal dans l'eau, &c., &c., tels sont les moyens auxquels on a jusqu'à ce jour reconnu le plus d'efficacité. La réputation de l'*anagallis flore purpureo* de Linné pour guérir la rage, nes'est pas soutenue ; on convient aujourd'hui que ce prétendu spécifique est inefficace.

Tetanos.

Le cheval, l'âne, le mulet, sont sur-tout sujets au tetanos ; j'en ai vu plusieurs exemples. Les

mêmes causes qui déterminent les convulsions peuvent aussi, lorsqu'elles sont plus intenses, produire le tetanos.

Symptômes. Un animal tétanique est roide sur ses extrémités, son tronc est inflexible, les muscles antagonistes sont dans une contraction permanente. Le licol qui retient le malade à la crèche est tendu par la traction qui est exercée sur lui.

Indication. Les bains de vapeurs m'ont paru produire de bons effets, spécialement lorsque la maladie est due à une suppression de transpiration. Quelques boissons antispasmodiques avec la valériane sauvage, l'opium même, les délayans, unis aux légers diaphorétiques & aux calmans, peuvent être utilement employés. Au surplus, il faut toujours tâcher d'en reconnoître la cause, & lorsqu'on l'a reconnue, mettre en usage contre elle les remèdes que l'expérience jointe au raisonnement démontrent convenir en tel ou tel cas.

ORDRE TROISIEME.

Anomalies nerveuses.

Le système nerveux étant moins mobile chez les animaux domestiques que chez l'homme, est moins susceptible de mouvemens défordonnés. On observe cependant dans les uns comme dans l'autre, quelques anomalies nerveuses.

Asthénie musculaire.

Les animaux qui nous occupent sont sujets à la paralysie, suite de la lésion du mouvement & du sentiment, aux tremblemens par débilité des mouvemens volontaires. On observe assez souvent sur eux, spécialement sur le chien, la danse dite de Saint-With. La contracture des membres par la contraction permanente des muscles fléchisseurs, peut aussi les affecter.

Indication. Comme les anomalies nerveuses tiennent à une foule de causes variées, il faut en général, dans leur traitement, remonter autant que possible à la source du mal pour administrer des moyens efficaces; & lorsqu'on ne peut la découvrir, il faut se borner aux moyens généraux dirigés contre les désordres du système nerveux, employer les toniques unis aux autres antispasmodiques pour le rendre moins mobile, insister sur un bon régime & l'exercice par un temps beau, serein. Telle est l'indication générale à remplir pour toutes les affections nerveuses dont il est question dans cet ordre, affections qui se font très-peu remarquer dans les animaux, dont la constitution est bien moins détériorée que celle de l'homme.

Névroses des organes de la respiration.

Les organes de la voix, chez les animaux, sont

susceptibles d'être attaqués de paralysie ; des praticiens éclairés l'ont observé ; les convulsions des mêmes parties se font quelquefois remarquer ; mais on n'a pas encore d'exemple de crampes nerveuses de la poitrine.

L'asthme convulsif a rapport avec une espèce de *pouffe*. On connoît sous ce dernier nom, dans le cheval, un état de gêne de la respiration qui fait qu'elle s'exécute avec peine.

Symptômes. L'inspiration se fait en deux temps, les flancs paroissent avoir un mouvement coupé, l'animal pouffif touffe après une forte course, sa toux est rauque, souvent il a le ventre tombant, spacieux en proportion du reste du corps, il mange beaucoup : quelquefois le vice est héréditaire & tient à un défaut de conformation du thorax ou des organes qu'il renferme, & dans ce cas il n'y a pas de remède.

Indication. Il faut tenter les béchiques calmans dans la pouffe nerveuse qui est la plus ordinaire ; les béchiques incisifs, le soufre, le kermès, les antimoniaux sagement combinés sont indiqués si la pouffe est humide ; le cheval doit être mis au vert s'il est jeune, il faut lui supprimer le foin ; un exutoire peut être utile.

Au reste, il est à remarquer que les chevaux pouffifs sont ordinairement d'un long service, quoique malades.

Névrose du conduit alimentaire.

Le hoquet, le vomissement proprement dit, ne s'observent guères que dans les *fèles*, tels que le chien, le chat, le cochon, &c.; les autres animaux ne sont pas doués de la faculté de vomir : l'espèce de vomissement volontaire appelé ruminacion, qui existe chez les ruminans, ne doit point être rapporté ici : ce n'est point chez eux un état maladif.

L'anorexie, est assez familière aux animaux domestiques, mais cette indisposition est presque toujours symptomatique en eux.

La boulimie n'est pas une affection malade dans le chien; mais elle l'est chez certains animaux dont la voracité, dans quelque cas, est extrême, & qui, bien loin de prendre de l'embonpoint en mangeant beaucoup, dépérissent au contraire chaque jour.

Les coliques nerveuses, suite de l'action d'un poison ou de toute autre cause propre à exalter la sensibilité du système nerveux, peuvent tourmenter les animaux comme l'homme.

Névroses aphroditiques.

L'anaphrodisie ou le défaut d'appétit vénérien, la dispermaticque ou l'émission lente de la semence, la satyriase ou le désir ardent de la coïtation, le priapisme ou l'érection violente & continuelle, la nymphomanie ou l'orgasme amoureux des parties
sexuelles

sexuelles dans les femelles , sont des maladies auxquelles les animaux sont sujets ; les deux premières sont ordinairement la suite d'une constitution débile ou affoiblie.

Indication. Fortifier , nourrir , est l'indication à remplir alors. Les trois dernières tiennent à une vie trop sédentaire , à un genre de vie trop restaurant & échauffant , à la privation long-temps continué de l'accouplement. Diminuer la force du tempérament par un régime sévère , tempérer par les délayans , affoiblir par la saignée , donner un libre effor aux inclinations amoureuses , &c.

Névrose ophthalmique.

Les affections nerveuses de l'œil , telles que l'amaurose , suite de la paralysie du nerf optique , l'immobilité de l'iris , ou ses mouvemens déordonnés par la lésion des filets qu'il reçoit du ganglion lenticulaire , & les autres anomalies nerveuses des parties qui constituent cet organe , sont l'appanage des animaux comme de l'homme , & les moyens d'y remédier sont les mêmes.

Névrose acoustique.

Les lésions nerveuses de l'oreille sont peu connues chez l'homme , à plus forte raison chez les animaux domestiques. On ne peut cependant douter que les derniers comme le premier n'y soient exposés ; on a vu des animaux sourds. Les lé-

sions de cet organe par plaie, ulcère, corps étrangers, sont plus reconnoissables; mais le traitement qui échoue si souvent dans les lésions organiques, est souvent inefficace dans les cas dont il s'agit, par la difficulté où l'on est de pouvoir bien reconnoître & atteindre le mal.

Affection arthritique.

La goutte, cette maladie dont la nature est si peu connue dans l'homme, mais dont les symptômes paroissent tenir à la lésion du système nerveux, n'est point connue parmi les animaux qui nous occupent. Ils n'abusent pas, comme l'homme, de l'usage des six choses non naturelles, & ils ne ressentent pas, comme lui, les tâcheux effets des vices sociaux; par conséquent, ils ne sont point sujets à une maladie qui, d'ordinaire, parmi nous, est la suite d'une vie splendide, des excès dans le régime, & de l'abus des jouissances.

ORDRE QUATRIEME.

AFFECTIONS COMATEUSES.

Apoplexie.

C'est à ce genre qu'il faut rapporter le vertige dans le cheval. Cette maladie peut être déterminée par une indigestion (1); l'estomac excessive-

(1) Dans ce cas, l'apoplexie n'est que symptomatique de l'indigestion qui doit fixer l'attention du praticien.

ment distendu ne pouvant élaborer la trop grande quantité d'alimens dont il est surchargé & s'en débarrasser, comprime l'aorte ventrale & fait que le cœur pousse une plus grande quantité de sang vers la tête.

Symptômes. L'animal vertigineux a la tête lourde, il la tient basse, la porte de côté & d'autre contre tout ce qui l'environne; les yeux sont rouges & saillans, le pouls est comme opprimé à cause de la distension considérable des vaisseaux sanguins de la tête. Les fatigues excessives du fort de l'été peuvent aussi déterminer l'apoplexie chez les animaux, le sang raréfié & vivement agité, se porte avec force vers l'organe encéphalique; dans ce cas, l'animal qui jouissoit d'abord d'une bonne santé, meurt comme par un coup de foudre. N'est-ce pas au genre de maladie qui nous occupe qu'il faut rapporter plusieurs de ces morts promptes & inopinées qui arrivent dans les fortes chaleurs de l'été & dans le fort des travaux pour la récolte des moissons & des fourrages, & qu'on connoît sous le nom de *coup de sang*?

Indication. Saigner largement à la jugulaire, faire diversion à la tête par des cathartiques qui entretiennent la liberté des excréations alvines; s'il y a indigestion, faciliter la décharge de l'estomac par les évacuans, &c. &c.

Catalepsie.

Cette affection malade n'est pas inconnue dans l'espèce brute. Le C. *Chabert* & d'autres praticiens éclairés ont vu des animaux cataleptiques.

Symptômes. La bête malade est immobile, garde l'attitude qu'elle avoit au moment de l'accès, & prend, comme un automate, toutes celles qu'on lui donne.

Narcotisme.

Le narcotisme par tous les poisons végétaux, n'est pas rare parmi les animaux domestiques, sur-tout lorsqu'une faim excessive les porte à avaler indistinctement les substances qui s'offrent à eux. Les animaux sauvages qui satisfont à leur gré leur appétit, spécialement dans la belle saison, savent bien faire la distinction de ce qui leur est nuisible d'avec ce qui ne l'est pas : de même les animaux domestiques, en suivant leur instinct, ne se tromperoient guères sur le choix des alimens qui leur conviennent, s'ils avoient la liberté d'en user à propos. Rarement l'effet des poisons est aussi violent sur eux que sur l'homme (1). Certaines sub-

(1) Un praticien célèbre doute de l'action des poisons narcotiques sur les animaux domestiques, d'autres au contraire ont observé qu'ils sont susceptibles d'être plus ou moins affectés des substances narcotiques qui peuvent empoisonner

tances même sont poison pour ce dernier qui ne le sont pas pour les premiers.

Symptômes. Ils varient suivant l'espèce de poison ; en général , ils tiennent de l'excitation vive du système nerveux, ou de l'abolition complète ou partielle de sa sensibilité.

Indication. L'indication à remplir est de faire vomir, ce qui n'est possible que sur le chien, le chat & le cochon ; d'émouffer l'action du poison par les mucilagineux , les délayans en grand lavage ; de le neutraliser , de l'évacuer par les purgatifs. Les acides végétaux sont en général l'antidote des poisons narcotiques du règne végétal , &c.

Asphyxie.

Les animaux domestiques sont sujets à être asphyxiés par submersion , par strangulation , par l'acide carbonique ou par tout autre gaz pernicieux ; l'air impur qu'ils respirent dans les lieux infects qui leur servent d'habitation, peut quelquefois produire des asphyxies. Les expériences mille fois répétées prouvent que tous les gaz pernicieux à l'homme le sont aussi aux autres animaux. L'oxigène , cette ame universelle de la nature animée , n'est pas moins utile aux uns qu'à l'autre.

l'homme : au reste , un plus grand nombre d'observations pourra lever tout doute à ce sujet.

Indication. Stimuler, exciter intérieurement & extérieurement, pour ranimer l'action des poumons & du cœur, faire passer dans la poitrine de l'air pur, &c. Mais il faut observer qu'il est bien difficile d'employer à propos, sur les grands animaux asphyxiés, les moyens convenables, & sous ce rapport, on ne peut guères les rappeler à la vie.

C L A S S E C I N Q U I E M E.

O R D R E P R E M I E R.

Maladies cutanées.

Les maladies de la peau ne sont que trop répandues parmi les animaux domestiques, depuis surtout qu'on néglige tant le pansement de la main.

Dartre.

Les chevaux sont sur-tout exposés à ce genre d'affection, & ce qu'on appelle chez eux *farcin*, n'est autre chose qu'une dartre pustuleuse; il faut cependant en excepter le *farcin cordé* des vétérins. Ici, le système des glandes lymphatiques est attaqué & c'est un autre genre de maladie dont il sera question ci-après. Les autres animaux sont aussi sujets aux dartres. Les espèces qu'on observe souvent sur les bêtes à cornes sont l'écailleuse, la miliaire & la farineuse.

Indication. Propreté de la peau, pansement régulier de la main; administrer intérieurement les

délayans d'abord, puis les dépurans végétaux unis aux antimoniaux, aux mercuriaux; faire observer un régime doux & analeptique; ne pas négliger les bains tièdes, les eaux thermales sulphureuses, &c.

Teigne.

Cette maladie est encore inconnue parmi les animaux qui nous occupent; on ne peut appeler reigne certaines dartres partielles qui, chez eux, se manifestent quelquefois à la tête.

Plique.

Les chevaux, ainsi que l'homme, sur-tout en Pologne, en sont atteints.

Symptômes. On fait quelle est l'idée du vulgaire sur cette affection malade; comme les animaux qui en sont atteints, suent beaucoup, s'agitent violemment, que leurs trins se gonflent, se treffent singulièrement, s'allongent beaucoup (1), & que ces symptômes s'exaspèrent dans la nuit, on croit qu'un esprit qu'on appelle folet, vient les tourmenter ainsi: on n'en connoît pas l'étiologie; on n'a pas encore assez étudié la plique; de nouvelles recherches pourront jeter un plus grand jour sur sa nature & sur son traitement.

Indication. Il faut bien insister sur la propreté, sur un bon régime joint à l'exercice modéré.

(1) Le C. Huzard en a vu de plus d'un mètre de long.

Gale.

Les gales de toute espèce sont communes parmi les animaux ; elles sont d'ordinaire la suite du mauvais régime qu'on leur fait observer, & de la malpropreté de la peau, par la négligence du pansement de la main. On fait jusqu'à quel point ces deux sortes d'abus ont été portés à l'égard des chevaux qui servent la République. La brebis est sujette à une espèce de gale très-rebelle, que le berger désigne sous le nom de *rogne*. Les chats sont par fois enzootiquement attaqués d'une espèce d'affection cutanée dont la tête, chez eux, est spécialement affectée; elle a quelque rapport avec ce genre.

Symptômes. La gale se fait assez reconnoître; c'est une éruption boutonneuse à la peau, avec démangeaison, fièvre même, si le mal est intense; la bête malade dépérit, perd l'appétit, tombe dans le marasme, &c.

Indication. Prescrire un régime doux, restaurant, panser soigneusement les malades, entretenir la propreté de leur peau, faire passer de temps en temps quelque purgatif amer, ordonner des frictions avec le mercure ou le soufre uni à l'axonge. L'essence de térébenthine mêlée avec la graisse, produit quelquefois de bons effets. C'est une pratique banale parmi les bergers, que d'employer la décoction d'ellébore en lotion. J'avoue que cette

substance me paroît bien active, je n'ai cependant jamais vu résulter de grands inconvéniens de son usage.

Lèpre.

Symptômes. Le cochon est sujet à une espèce d'affection malade du système lymphatique, caractérisée par l'engorgement du tissu cellulaire sous-cutané, & l'endurcissement d'une infinité de petites glandes conglobées. On la désigne par le nom de *ladrerie*. C'est sans doute à cause de cette maladie que Moïse avoit défendu aux Israélites de manger de la chair de porc. Le bœuf est aussi sujet à une maladie analogue (1). Je n'ai pas encore de faits qui prouvent que les autres animaux domestiques soient sujets à la lèpre.

Indication. Faire usage des délayans unis aux dépurans de la lymphe, tenter les mercuriaux après avoir fait observer pendant quelque temps un régime convenable, sur lequel il convient d'insister beaucoup.

(1) L'observation a fait découvrir au centre des petits grains durs, comme squirreux, que présente le tissu cellulaire graisseux des animaux atteints de la lèpre, de petits vers. Sont-ils cause? Sont-ils effet de la maladie? L'homme lépreux présente-t-il le même phénomène? ou la lèpre des animaux est-elle différente de celle qu'on observe sur l'espèce humaine? Voilà des questions à résoudre.

Scorbut.

Le chien est par fois atteint du scorbut.

Symptômes. Dans cet état, les gencives deviennent noirâtres, les dents se déchauffent, deviennent vacillantes, perdent leur brillant, tombent; le malade est foible, lent dans ses mouvemens; le dernier degré de la maladie appelé pourriture dans la brebis, paroît devoir être rapporté à ce genre.

Indication. L'indication est de ranimer le ton du système par l'usage des alimens aromatiques secs, par l'exercice en plein air dans le beau temps. Il faut faire prendre quelque boisson fortifiante, tenter même les antiscorbutiques reconnus efficaces dans l'homme attaqué de la même maladie.

O R D R E D E U X I È M E.

MALADIES DES GLANDES LYMPHATIQUES.

Scrophule.

Le vice farcineux des chevaux lorsqu'il est porté jusqu'au point d'attaquer profondément le système des glandes lymphatiques, notamment celles de l'encolure, des aînes, des ars, du poumon même, & qu'il constitue ainsi le farcin cordé des maréchaux, doit être rapporté à ce genre. La morve qui attaque aussi profondément le système lymphatique sembleroit avoir de l'analogie avec le scrophule; mais d'un autre côté la propriété qu'a

ce vice , non encore connu dans sa nature , d'être transmis par contagion , le fait plutôt rapporter à un des genres suivans.

Indication. Insister dans le traitement sur les amers , les fondans , soutenir leur effet par un régime approprié , ranimer l'oscillation de la fièvre , s'opposer à la stase de la lymphe par un exercice modéré , &c.

Carreau.

L'engorgement des glandes lymphatiques , & par suite le défaut de nutrition & l'atrophie s'observent quelquefois sur des animaux dans leur premier âge , tels que l'agneau , le poulain , le veau.

Symptômes. Ceux ainsi affectés restent petits , tristes , noués , rabougris , quoique d'ailleurs ils mangent beaucoup.

Indication. Employer les mêmes moyens indiqués pour le scrophule.

Phthisie.

Cette maladie , lorsqu'elle a lieu dans les animaux domestiques , est souvent la suite d'une péripneumonie mal traitée ou d'une affection cutanée répercurée. Certains vices , comme le scrophuleux , le morveux dans les chevaux , peuvent se fixer sur les poumons , & déterminer la phthisie , qui ordinairement alors est tuberculeuse. Il règne sur les vaches laitières de Paris & de ses

environs une péripneumonie qui se termine ordinairement par la phthisie ; elle est dûe à la trop abondante lactation (1). Au reste, les animaux en question y sont moins sujets que l'homme, & lorsqu'elle a lieu, rarement traîne-t-elle tant en longueur que dans ce dernier. L'autopsie cadavérique a souvent montré chez le bœuf des dépôts enkistés, des vomiques au sein de son vaste poumon ; ils peuvent être portés long temps sans autre incommodité que quelque gêne dans la respiration.

Indication. Si la maladie est commençante, on peut tenter un traitement & attaquer la cause qui lui a donné lieu : si elle est confirmée, il n'y a pas d'espoir de guérison ; & quand même on auroit l'espoir de réussir en suivant un traitement long-temps continué & dispendieux, il ne faudroit pas l'entreprendre, excepté qu'on ne voulût essayer par là jusqu'où peut aller l'art de guérir chez les animaux & en tirer des résultats utiles pour l'homme ; car comme on ne traite les animaux que pour l'utilité que le maître en retire, les frais de la cure doivent toujours être mis en parallèle avec le gain qu'il peut en retirer. Si l'animal malade doit plus coûter pour sa guérison qu'il ne vaut lui-même, ce qui peut avoir lieu dans les

(1) Lisez l'excellent *Mémoire du C. Huzard, sur la maladie qui affecte les vaches laitières des environs de Paris.*

maladies chroniques très-longues, le *vétérin* doit en avertir franchement le propriétaire, qui sans doute aimera mieux faire le sacrifice de la bête que de dépenser pour sa guérison plus qu'elle ne peut lui rapporter. Au reste, en donnant cet avis, je part de l'opinion où l'on est généralement, que les animaux dépendent de nous, qu'ils ne font rien que par rapport à nous, & que par conséquent, dès qu'ils cessent d'être utiles, nous avons le droit de les sacrifier; mais, comme je l'ai dit au commencement, les animaux naissent indépendans les uns des autres; aucun n'a le droit de vie & de mort sur l'autre; ce n'est que par un abus des pouvoirs qu'ils se persécutent mutuellement. C'est la loi du plus fort & du plus adroit, & non le droit qui les a rendus nos esclaves. Nous n'avons donc pas le droit de les tyranniser; & si, en les soumettant à notre empire & en exigeant d'eux des services, nous leur procurons des maladies, sachons du moins dédommager ces serviteurs généreux de leurs peines, en les guérissant de leurs infirmités à quelque prix que ce soit.

Syphylis.

On ne peut plus douter que quelques animaux ne puissent être atteints du vice vénérien, depuis sur-tout que, par un genre de débauche effrénée, il s'est établi des communications immédiates entre

eux & l'homme. Au reste, la bestialité n'est pas une invention de notre siècle. On fait, à la honte de la superbe Rome, que les habitans se disputoient souvent une chèvre dont ils faisoient leur maîtresse. J'ai vu des chiens attaqués de la vérole, plusieurs fois j'ai été dans le cas d'observer sur eux des chaudes-pisses simples ou compliquées de chancre, de phimosis, de paraphimosis, de gonflement des bourses; mais la vérole ne produit pas autant d'accidens fâcheux dans l'espèce brute que dans l'espèce humaine.

La morve, sous le rapport de sa propriété contagieuse, de l'ulcération de certaines membranes muqueuses, de l'engorgement de quelques glandes lymphatiques qui l'accompagnent, paroît devoir être rapportée à ce genre. Cependant quand on considère que c'est une maladie contre laquelle tous les traitemens ont jusques ici échoué, on seroit tenté d'en faire un genre à part. Peut-être n'a-t-on pas encore fait des essais assez exacts du mercure & des autres moyens si efficaces contre la vérole. Ne conviendroît-il pas encore de faire de nouveaux essais sur le traitement de la morve, avant de fixer notre jugement sur la nature & la cure de cette maladie?

La morve est très-contagieuse, plus peut-être que la vérole; elle est transmise avec une facilité étonnante d'un cheval malade à un cheval sain. La vérité de ce que j'avance n'a été malheureu-

sement que trop confirmée par l'expérience mille fois répétée, sur-tout depuis la révolution, en logeant dans la même écurie ou dans la même enceinte des chevaux morveux avec ceux qui étoient sains, & en leur donnant à manger dans la même crèche. Aussi cette maladie est-elle devenue épi-zootique en Europe, & sur-tout en France. Un très-grand nombre de chevaux, en apparence bien portans, en sont atteints, & la contagion s'étend tous les jours davantage, au point que si on ne met obstacle à ses progrès en faisant visiter tous les chevaux par des hommes experts, & en faisant abattre ceux qui seront reconnus malades, elle va devenir générale & le mal irréparable. Il répugne sans doute à un maître de perdre un animal qui, en apparence se porte bien & dont il ne voit pas la maladie. Cependant, il doit se résigner à ce sacrifice pour l'intérêt général & son intérêt propre. Depuis long-temps il y a eu des réglemens sévères pour s'opposer aux progrès de la contagion. Il seroit à souhaiter qu'ils fussent plus régulièrement suivis qu'ils ne le sont depuis la révolution. Toutes les fois qu'un cheval, conduit devant les *vétérins*, est déclaré morveux, il devroit tout de suite être abattu. J'ai vu à l'École vétérinaire de Lyon, des chevaux d'attelage & de selle, superbes à en juger par les dehors, être déclarés attaqués de la morve, & sur-le-champ sacrifiés.

Cette maladie, il faut en convenir, atteste l'impuissance de l'art de guérir dans certains cas; mais encore des recherches, & peut-être rencontrera-t-on un remède efficace.

Symptômes. Les signes de la morve sont l'engorgement dur, comme squirreux, des glandes sous-maxillaires, joint à l'ulcération de la membrane pituitaire; à une certaine époque de la maladie, il y a écoulement abondant par les naseaux, d'une matière diversement colorée, jaunâtre, verdâtre, couleur de rouille, &c.; l'animal paroît conserver son embonpoint, dans les premiers temps; mais ensuite il maigrit de jour en jour, il perd le lustre de sa robe, sa gaîté & son appétit; la respiration devient très-gênée, l'écoulement par les naseaux est très-abondant, le malade tombe dans le marasme & meurt. Il importe de bien connoître la maladie dans son principe, pour ne pas s'exposer à la contagion, & ne pas faire des frais, des dépenses inutiles. On ne se trompe jamais sur son diagnostic en faisant attention à ces deux signes pathognomoniques, l'engorgement squirreux des glandes sous-maxillaires, qui sont comme immobiles & adhérentes à l'os, & la présence d'un ou de plusieurs chancres dans les naseaux. S'il n'y a qu'une des glandes sous-maxillaire de prise, & qu'il y ait en même-temps ulcération croûteuse à la narine correspondante, le mal est encore plus certain. Ces symp-
tômes

tômes sont faciles à retenir & à reconnoître. Il seroit à souhaiter que tout le monde en fut instruit par un avertissement public, afin que chacun, dans l'achat des chevaux, put se prémunir contre la fraude des maquignons. Ils profitent adroitement de cette circonstance, pour accroître leur fortune en trompant les acheteurs. Ils savent faire reconnoître la bête comme morveuse, lorsqu'ils l'achètent, pour l'avoir à vil prix, & ils la vendent ensuite comme ne l'étant pas. J'ai été moi-même témoin de leur fraude à ce sujet, pendant le court espace de temps que j'ai resté dans mon Département, après avoir fini mes cours de médecine vétérinaire & avant de me rendre à l'Université de Paris; plusieurs fois j'ai été invité par mes amis à donner mon avis, tant sur la belle & défectueuse conformation des chevaux qu'ils vouloient acheter que sur leur santé. Après avoir examiné l'extérieur qui annonçoit un animal sain, j'examinois l'auge & l'intérieur des naseaux, & quelquefois je déclarois, contre le bon plaisir du vendeur, la bête morveuse au moment où le marché étoit sur le point de se conclure, ou même conclu. Cependant le maître du cheval n'en persistoit pas moins à dire tout haut que ce n'étoit pas la morve, quoiqu'il fut convaincu du contraire. Il ne manquoit pas d'aller ailleurs chercher des dupes.

Cancer.

Le cancer s'offre assez souvent sur les animaux, notamment sur le mulet, l'âne, la chèvre & la chienne. Il a son siège tantôt aux parties sexuelles, tantôt aux mammelles, quelquefois ailleurs. Mais chez eux, ordinairement le vice est local, rarement il y a diathèse cancéreuse.

Indication. Extirper est l'indication dans le premier cas; pallier, adoucir dans le second.

Rachitis.

Le rachitis est encore une maladie des animaux domestiques, quoique bien plus rare chez eux que chez l'homme; & n'est-ce pas à ce genre d'affection qu'il faut rapporter cet état de certains animaux, dans lequel ils restent petits, rabougris, hérissés, maigres, mal conformés, stupides (1). Ce dernier phénomène est le contraire de ce que nous voyons dans l'enfant, en qui les vices scrophuleux & rachi-

(1) Il est à observer que leurs os ne se déforment jamais, on ne voit pas leurs extrémités articulaires gonflées, & leur corps diversement contourné comme chez l'enfant scrophuleux, ce qui feroit croire que le scrophule est diversement modifié suivant les animaux qu'il attaque. Au reste, les brutes, en qui la nutrition inégale des parties peut avoir lieu par vice du système digestif ou du système lymphatique, & par suite de la distribution irrégulière de la base solidifiante, peuvent être sujette au vice scrophuleux.

tique semblent donner de l'activité aux facultés intellectuelles.

Symptômes. Les jeunes animaux rachitiques ont un ventre disproportionné avec le reste du corps, ils mangent beaucoup & n'acquièrent pas d'embonpoint; communément le rachitis se complique avec le carreau qui consiste, comme il a été dit, dans l'engorgement des glandes mésentériques.

Indication. L'indication à suivre dans la première de ces maladies, est à - peu - près la même que celle à suivre dans la seconde. Dans le principe du mal, faciliter la nutrition égale de toutes les parties du corps, par une nourriture aisée & réparatrice, jointe à un exercice modéré; s'opposer à l'embaras du système des glandes mésentériques, par quelques apéritifs toniques; tenter le muriate de barithe dont on a retiré des bons effets, dans le même cas, pour l'homme. Dans la supposition que la maladie tiende, comme le veut la chimie dont les explications hypothétiques doivent inspirer de la méfiance, au défaut de terre calcaire qu'on fait former la base des os, ou à une surabondance d'acide phosphorique qui, combiné avec la chaux, forme un sel neutre connu sous le nom de phosphate calcaire, il faudroit faire passer dans l'économie animale une plus grande quantité de principe terreux en administrant, par exemple, du muriate de chaux, etc. Mais l'essentiel est de soutenir l'ac-

tion bien ordonnée du système digestif & nutritif, pour prévenir le mal qui est sans ressource lorsqu'il est avancé & que l'animal est, comme on dit, noué.

LÉSION DES FONCTIONS DES VAISSEAUX LYMPHATIQUES.

Hydropisie.

Les animaux domestiques sont sujets à tous les genres d'hydropisie. C'est une vérité démontrée par l'observation journalière & l'autopsie cadavérique. Ainsi, l'hydrocéphale, l'hydrorachis, l'hydrothorax, l'ascite, l'hydrocèle, l'hydropisie des articulations, la leucophlegmatie, l'anasarque, peuvent s'offrir dans la pratique vétérinaire.

La brebis, dont le tissu cellulaire est très-relâché, en qui la fibre jouit de peu de ressort, est très-sujette à une espèce d'hydropisie générale, suite de la détérioration des organes digestifs, & que les bergers appellent *pourriture*; le dernier degré de cette maladie s'accompagne d'une bouffissure à la ganache, qu'ils appellent *goëtre*.

Symptômes. L'animal disposé à cette maladie a la peau flasque, blanche, le poil facile à arracher, la caroncule lachrymale est pâle, la conjonctive d'un blanc mat, le regard triste, l'appétit est moindre, les mouvemens sont lents; dans le dernier période du mal, il coule une mucofité abondante des narines; il y a quelquefois

roux, par la complication du catarrhe chronique avec l'hydropisie qui a lieu quelquefois ; la même cause peut, en effet, déterminer l'un & l'autre ; Par exemple, la suppression brusque de la transpiration à laquelle on expose les troupeaux en les faisant passer du chaud & sec, au froid & humide. Mais on a remarqué que la cause la plus ordinaire de cette affection malade, dans les bêtes à laine, étoit la mauvaise nature des pacages sur lesquels on les a menés paître, tels que les lieux ombragés, humides, fangeux, où il croît beaucoup de plantes nuisibles ; la mauvaise qualité des eaux qu'ils sont exposés à boire, concourt au même effet. L'ouverture des cadavres a fait voir tout le système lymphatique affecté, le tissu cellulaire infiltré, les organes de la digestion malades, le foie en partie squirreux, en partie suppuré, renfermant souvent au centre de plusieurs petits foyers purulens, des vers courts & plats connus sous le nom de *fasciola hepatica* de Linné.

Indication. Dans le traitement des hydropisies en général, il faut chercher à ranimer le ton du système lymphatique & à détruire les obstructions ; pour cela, combiner les toniques avec les apéritifs ; prescrire un régime sec, fortifiant, mener paître les animaux sur des pacages élevés, leur faire faire de l'exercice par un temps serein & chaud ; quant aux remèdes pris intérieurement,

l'eau chilibée est souvent efficace; l'usage de la fleur de soufre avec le nitre à dose égale, peut aussi convenir dans certains cas; il faut évacuer de temps en temps la sérosité accumulée, par quelques drastiques adroitement combinés avec les sudorifiques, & même par l'opération de la ponction, si les autres moyens sont insuffisans, &c. &c.

CLASSE NON DÉTERMINÉE.

Vers.

Les vers de toute espèce attaquent les différens animaux; mais les uns semblent plus spécialement attachés à telle ou telle classe d'êtres animés. Il seroit bien important de déterminer au juste quel sont les vers auxquels chaque genre d'animaux est sujet & quels sont les remèdes propre à les combattre. C'est un travail commencé, mais qui n'est pas encore fini; on sait que le chien est plus sujet aux lombrics, aux ascarides & au tenia; la brebis aux douves, aux œstres & au tenia globuleux; le bœuf a une sorte de ver court & gros qu'on trouve quelquefois ramassé par centaines dans son omasus & attaché à la face interne de ce viscère. C'est l'œstre qui, quelquefois, en été, loge ses œufs sous la peau de l'animal dont le dos paroît bourrelé, à cause d'un grand nombre de petits dépôts qui se forment tout autour de l'insecte par l'irritation que

sa présence détermine. Le cheval est sujet à toutes les espèces de vers. Au surplus ce travail est, plus que tout autre, aisé à faire, il ne s'agit que de bien observer.

Indication. Les moyens en général qui, jusques ici, ont paru le mieux réussir contre les affections vermineuses, sont les amers, les empireumatiques, unis aux mercuriaux, aux antimoniaux & fécondés par l'effet des purgatifs drastiques de loin en loin répétés.

Morsure des Insectes & des Serpens.

On sait assez que les animaux domestiques ne sont pas plus à l'abri de leurs insultes que l'homme; mais ils sont bien moins affectés de leur morsure ou piqûre : on a vu même des chiens être mordus impunément par des vipères (1); & qui ignore que les chats les mangent sans accident (2)? Les bêtes

(1) *Haller & Zimmermann* ont soumis un chien enragé à la piqûre d'une vipère qu'on avoit mise dans sa loge, & ils ont remarqué qu'à la suite de plusieurs piqûres de la part du serpent irrité, l'animal hydrophobe recouvra sa santé & fut parfaitement guéri. Pourquoi ne tenteroit-on pas encore le même moyen sur des animaux enragés qu'on n'ose approcher?

(2) Ceci n'infirme pas la règle générale qu'un venin inoculé par voie sanglante produit des effets fâcheux. On sait que plusieurs virus introduits dans l'économie par les voies de la digestion, perdent leur action.

à cornes sont sur-tout affectées du poison d'un insecte vénéneux, & lorsqu'elles en ont pris avec leurs alimens, on les voit devenir en peu de temps enflées, tendues, roides, leur ventre se météorise, elle rendent souvent une espèce de bave, portent la tête basse, sont tristes, comme engourdies, & périssent si elles ne sont pas secourues à temps.

Indication. Évacuer si on présume qu'une portion du venin soit encore dans les premières voies; mais il seroit bien difficile de l'y surprendre; car il est transmis dans tout le corps avec une promptitude extrême. Administrer les alexipharmques unis aux légers diaphorétiques; faire couler de suite, sur la blessure encore saignante, quelques gouttes d'ammoniaque ou d'eau de Luce (muriate d'ammoniaque), & en administrer intérieurement avec un excipient approprié; faire boire de temps en temps du lait tiède, &c.

Diabètes.

Les animaux domestiques sont quelquefois sujets à un flux excessif d'urine; mais c'est ordinairement à la suite d'une irritation fixée sur les voies urinaires, ou d'un relâchement considérable de ces parties. On ne peut guères attribuer cette maladie, dans les brutes, au vice de la digestion, comme on l'a fait pour l'homme; les animaux s'écartent peu des lois de la nature dans leur régime, à moins

qu'ils n'y soient forcés : aussi sont-ils bien moins exposés aux affections gastriques.

Indication. Elle doit être déduite, autant que possible, de la cause, si on peut la saisir, ou de l'expérience sur ce qui a été utile dans telle ou telle circonstance, lorsqu'on ignore l'étiologie du mal. Si c'est irritation fixée vers les organes uropoïétiques, calmer, adoucir; si c'est relâchement de ces parties, donner plus de consistance aux fluides, rétablir le ressort des solides. Ainsi doit agir un praticien sage & éclairé.

D'après ce court rapprochement des maladies de l'homme & des animaux domestiques, on voit que les derniers sont, jusqu'à un certain point, sujets aux mêmes affections malades que le premier; & cela doit être, car l'organisation, dans les uns comme dans les autres, étant, à peu de chose près, la même & ne différant que par la forme extérieure des organes & de quelques parties peu essentielles qui se trouvent ou manquent dans certains d'entre eux, on conçoit que les dérangemens que mille circonstances peuvent causer dans le jeu de ses ressorts, doivent avoir quelque ressemblance. Il faut convenir cependant, que les passions qui jouent un rôle bien plus actif, dans l'espèce humaine que dans l'espèce brute, & le régime dont les abus sont bien moins familiers aux ani-

maux qu'à l'homme, établissent des modifications qui différencient leurs maladies. Celles-ci sont, en général, plus simples, moins compliquées, par conséquent, leurs espèces moins multipliées dans l'homme que dans les animaux; leurs crises sont plus promptes & plus décisives, &c. &c.

Mais des animaux qui nous occupent, les uns sont plus sujets à tel genre d'affection, les autres à tel autre; ainsi le cheval, l'âne, le mulet sont plus exposés aux affections inflammatoires & tétaniques; les bêtes à cornes, aux affections pestilentielles, contagieuses, aux fièvres adynamique & ataxique; la brebis, aux maladies du système lymphatique, telles que les hydropisies, les bouffissures, aux affections vermineuses, notamment aux œstres & aux douves; le chien est plus sujet aux maladies nerveuses, convulsives; le cochon à la fièvre adynamique, aux maux de gorge gangreneux, à la lèpre; la poule, a certain état de langueur, accompagné de flétrissure de la crête, de perte d'appétit, d'abattement des aîles, de regard triste, de foiblesse dans les jambes; il y a aussi dans cette maladie, dessèchement de la pointe de la langue, vulgairement désigné sous le nom de *pépie*; les bonnes femmes emportent avec une épingle, cette portion desséchée & la font avaler, dans une cuillerée de vin, au volatile malade; celui-ci après cette potion & cette opération, revient

facilement en santé. Cette affection d'après tous les symptômes qui l'accompagnent , & l'usage d'une liqueur fortifiante , reconnue efficace dans ce cas , paroît devoir se rapporter aux adynamies.

Pathologie externe.

Il est donc possible de comprendre dans un même cadre , les maladies internes de tous les grands animaux , l'homme y compris. La même possibilité a lieu pour les maladies externes. Quant à celles-ci , elles sont mieux connues , du moins pour le cheval dont on s'est jusques ici trop exclusivement occupé dans les Écoles vétérinaires. On voit des in-folio sur ses maladies externes , tandis qu'à peine on voit quelques préceptes épars dans les ouvrages vétérinaires , sur la chirurgie des autres animaux domestiques.

Les maladies externes des animaux me paroissent susceptibles de la même division que *Fabrice d'Aquapendente* a adoptée pour les maladies chirurgicales de l'homme. Ainsi elles peuvent être comprises sous les cinq titres suivans : *tumeurs , plaies , ulcères , fractures , luxations* ; mais cette classification n'embrasse pas toutes les affections topiques. Où rapporter en effet les lésions des organes proprement dits & les vices de conformation ? Pour rendre cette classification plus complète , ne conviendrait-il pas d'ajouter deux titres de plus sous les-

quels on comprendroit les deux genres d'affections externes ci-dessus désignées ? Un autre vice à reprocher à cette méthode, c'est qu'en la suivant, on rapproche les unes des autres des maladies entièrement disparates & par leur nature & par leur traitement. Pour remédier à cet inconvénient, ne seroit-il pas possible d'isoler par l'analyse, les lésions de chaque système organique en particulier & de considérer séparément celles du système sanguin, celles du système nerveux, celles du système lymphatique, celles du système musculaire, celles du système osseux, & enfin celles du système organique proprement dit ? Il se présente, il est vrai, un obstacle à cette division, c'est qu'elle peut bien être faite dans l'esprit & par abstraction, mais elle n'existe pas dans la nature, puisque, presque toujours, plusieurs des systèmes ci-dessus énoncés sont affectés en même-temps ; cependant, elle ne me paroît pas dépourvue d'utilité : en effet, les maladies réduites à leur simplicité par une abstraction de l'entendement, il seroit bien plus aisé d'en connoître le caractère & de les traiter efficacement même dans leurs complications.

Il y a autant & peut-être plus d'analogie entre la pathologie externe des animaux & celle de l'homme, qu'il y en a entre leurs maladies internes. La chirurgie vétérinaire, comme la chirurgie humaine,

nous offre des tumeurs de toute espèce , des phlegmons , des anévrismes auxquels , cependant , les animaux sont moins sujets que l'homme , des loupes qu'on peut diviser en mélicéris , athérome & stéatôme ; elle offre encore des hernies , sur-tout ventrales , car les animaux , vu leur position horizontale , sont peu sujets aux hernies crurales & inguinales : chez eux comme chez l'homme , les hernies peuvent être simples ou compliquées d'inflammation , d'étranglement , d'engorgement , d'adhérence , de la sortie de l'épiploon , excepté dans le cheval en qui cet accident doit être rare , car son épiploon est entassé dans la région épigastrique , entre l'estomac & le colon ; elles peuvent être récentes ou anciennes. Toutes ces différences sont à considérer dans la cure de la maladie pour laquelle on ne peut pas condamner l'animal au repos , qui seroit cependant utile ; on ne peut avoir recours qu'au bandage ou à la gastrophie. Les hernies peuvent être formées par tel ou tel organe renfermé dans l'abdomen. Les viscères situés près du diaphragme peuvent passer , dans certaines circonstances extraordinaires , à travers cette cloison. La matrice , dans un part brusque ou difficile , est souvent renversée & fait hernie au dehors. Ceci arrive sur-tout , chez la vache. Les valets d'écurie ont le soin , dans ce cas , de serrer fortement la poitrine &

l'abdomen avec des cordes qu'ils entrelaissent autour du corps de la femelle malade, après avoir réduit la matrice; ils appellent cela *encorder*. L'effet de cette manœuvre est d'empêcher l'animal de faire de violens efforts d'inspiration, en introduisant une grande quantité d'air dans le thorax, & par là d'éviter le réfolement du diaphragme, des viscères abdominaux & par suite de la matrice en arrière. Le même moyen sert à soutenir la matrice dans sa position ordinaire. Un praticien m'a dit avoir fait quelque point de suture à la vulve, avec avantage, dans le cas dont il s'agit.

Les animaux domestiques sont encore sujets aux plaies par instrument tranchant, piquant & contondant. Ces plaies diffèrent entre elles par rapport à leur situation, à leur grandeur, à leur figure, à leur direction; par rapport aux parties qu'elles affectent, aux causes qui les ont produites, aux circonstances particulières qui peuvent les accompagner.

Des hémorragies par lésion des vaisseaux sanguins, peuvent s'offrir dans la chirurgie vétérinaire, qui a souvent à traiter des ulcères simples ou compliqués, soit d'un vice local, soit d'un vice général. Cette dernière complication est cependant beaucoup plus rare chez les animaux que chez l'homme.

Les six espèces d'ulcères par vice de la peau, par présence d'un corps étranger, par commu-

nication avec un canal excréteur, par pénétration dans une cavité, par carie d'un os, par callosité des bords, qu'on reconnoît dans la chirurgie humaine peuvent avoir lieu sur les animaux domestiques.

Nul doute qu'on ne rencontre souvent dans la pratique vétérinaire des fractures : elles diffèrent entre elles quant à l'os affecté, à leur direction, à la partie de l'os où elles ont lieu, à l'état des fragmens, au rapport de ces mêmes fragmens entre eux, & enfin quant aux circonstances concomitantes. Ces dernières affections malades, pour la guérison desquelles la nature travaille avec plus d'efficacité que pour les autres, sont cependant incurables chez les grands animaux, par la raison qu'on ne peut leur commander le repos si indispensable dans ce cas. On peut, il est vrai, moyennant quelques entraves, notamment un suspensoir, les y contraindre jusqu'à un certain point; mais jamais par là on ne peut obtenir un repos absolu; au contraire; par cela même qu'on les gêne, on les excite à s'agiter d'avantage pour se dégager de leurs entraves. D'ailleurs, les animaux ainsi contenus, pendant un temps suffisant pour la consolidation de la fracture, dépérissent. On avoit inventé une espèce de bandage en forme de botte, pour les extrémités; mais il n'a pas mieux réussi. Le seul moyen qu'on pourroit, ce me

semble , tenter pour effayer la guérison d'un animal dont un ou plusieurs os des extrémités seroient fracturés, ce seroit de le placer dans une loge assez étroite pour qu'il ne put faire aucun mouvement violent de droite & de gauche , & sur un lit de paille fort épais , pour éviter la dureté du pavé contre le pied malade lorsqu'il l'appuyeroit , & par suite, l'ébranlement qui pourroit déranger le travail du cal déjà commencé. L'animal se voyant ainsi contenu de tout côté, ne feroit pas d'efforts pour changer de place , ne chercheroit pas à se servir de l'extrémité malade & n'appuyeroit le pied que légèrement. Au reste , ce n'est pas en comptant beaucoup sur l'efficacité de ce moyen que je le conseille.

Les luxations ont encore lieu sur l'espèce brute, comme sur l'espèce humaine. Elles varient entre elles à raison de l'espèce d'articulation , du sens dans lequel l'os s'est luxé, de la cause de la maladie, & enfin relativement aux circonstances concomitantes. Ce sont encore la des accidens le plus souvent fâcheux & irréparables chez les animaux ; quelques-unes de leurs articulations étant profondément cachées sous des masses de chair , leurs muscles étant extrêmement forts, & par conséquent très-difficiles à être alongés par la traction, les malades d'ailleurs ne gardant ni le repos, ni l'attitude convenables pour la réduction, les tentatives qu'on fait pour cela sont

sont souvent impuissantes, du moins sur les grands animaux, & la bête reste estropiée. On doit cependant toujours essayer; il arrive quelquefois qu'on réussit, sur-tout si l'on a fait des essais de réduction immédiatement après l'accident de la luxation.

Outre les maladies de continuité & de contiguité, les os peuvent encore être malades dans leur propre substance, détériorée par un vice quelconque; ainsi ils peuvent être exostosés, cariés, ramollis, nécrosés, dans les animaux domestiques, mais moins cependant que chez l'homme, en qui les vices spécifiques font beaucoup plus de ravages.

Les articulations peuvent être affectées de diastasis, d'hydropisie, de la formation de certains corps étrangers dans leur intérieur, d'ankylose, &c.

Enfin les vices de conformation, de toute espèce, peuvent se rencontrer dans la pratique de la médecine vétérinaire, comme ils se rencontrent quelquefois dans la pratique de la médecine humaine.

La plupart des maladies chirurgicales, dont je viens de faire l'énumération, ont été décrites sous des noms insignifiants, par les auteurs qui ont écrit sur la chirurgie des animaux; il ne s'agit, pour les reconnoître, que de faire attention aux signes qu'ils en donnent, sans avoir égard au masque qui les couvre.

Puisque les maladies des animaux domestiques se rapprochent, jusqu'à un certain point, de celles de l'homme, les indications à remplir & les moyens à employer pour les combattre doivent être à-peu-près les mêmes pour les unes comme pour les autres. Les antiphlogistiques connus conviennent dans les inflammations; les antiseptiques, le quinquina dans les maladies dynamiques & pestilentielles; les antispasmodiques, les calmans, dans les affections convulsives; les toniques unis aux apéritifs, dans les hydropisies, dans les cachexies, &c. &c.

En médecine vétérinaire, comme en médecine humaine, il faut beaucoup insister sur les remèdes indigènes pris du règne végétal. Les simples qui nous entourent offrent au praticien des ressources bien plus sûres & bien moins coûteuses que les substances exotiques qu'on fait venir à grands frais des pays éloignés. Pourquoi multiplier nos besoins sans nécessité & à notre préjudice? Et puisque nous trouvons autour de nous des remèdes efficaces contre nos maux, pourquoi en emprunter de l'étranger? La Nature a tout sagement combiné; en plaçant l'homme & les animaux sous tel ou tel climat, elle a su distribuer autour de lui les substances propres à combattre les maladies qui peuvent y régner. Ainsi les habitans des pays chauds trou-

vent abondamment autour d'eux des aromates, des fucs alkooliques qui leur sont nécessaires pour ranimer les forces sans cesse affoiblies par les chaleurs excessives & par les transpirations abondantes qu'ils supportent ; les habitans du nord, au contraire, recueillent dans leurs contrées des fruits aigrelets, acerbés, un grand nombre de plantes tirées de la famille des crucifères, des choux, des raves, des radis ; les fucs acides abondent autour d'eux, & tout cela leur convient pour s'opposer aux effets du scorbut auquel ils sont très-exposés. Enfin les habitans de la zône tempérée trouvent abondamment sur leur sol des fruits qui tiennent par leur nature le milieu entre ceux du midi & ceux du nord ; les liqueurs dont ils usent ne sont ni très-acides, ni très-alkooliques.

La thérapeutique, tant vétérinaire qu'humaine, doit donc trouver ses ressources parmi les substances indigènes, & avoir fort peu recours aux substances exotiques ; ceci doit sur-tout s'appliquer au traitement des maladies des animaux domestiques. Ceux-ci en effet ne sont traités que sous le rapport de l'utilité que le propriétaire en retire ; c'est pourquoi il faut toujours faire en sorte que le traitement ne coûte pas plus que la bête malade ne vaut. D'après ce principe, il est bien des cas où le *vétérin* doit plutôt conseiller au propriétaire de

faire le sacrifice de son animal malade que de le soumettre à un traitement incertain & dispendieux. C'est là un des obstacles qui s'opposent le plus aux progrès de l'art.

Dans la pratique il faut, sans doute, insister sur les remèdes simples & indigènes; mais il est des cas où l'effet de certaines substances médicamenteuses, rares ou exotiques, ne peut être remplacé par celui des remèdes indigènes, par exemple, le quinquina dans les maladies putrides & pestilentielles, sur-tout lorsqu'elles règnent épizootiquement. On a beau dire que l'écorce de saule, celle de chêne, de marronnier-d'Inde, la gentiane, le genièvre, &c. peuvent à-peu-près remplacer l'écorce du Pérou dans les cas ci-dessus désignés & dans d'autres, l'expérience prouve le contraire. A la vérité, ces substances bien administrées sont efficaces dans certaines circonstances, lorsque la maladie est plus simple ou moins grave, & dans les épizooties même elles secondent puissamment l'effet du quinquina; mais encore une fois elles ne peuvent le remplacer complètement. D'une autre part, comment se procurer, lors d'une épizootie fort étendue, du quinquina en suffisante quantité pour en administrer à tous les malades, puisque les simples indigènes qui conviendroient dans ce cas ne peuvent suffire, & que bientôt on

n'en trouve plus autour de soi; d'ailleurs en employant en grande quantité le quinquina de bonne qualité, qui seul est efficace, la guérison des animaux malades deviendrait très - coûteuse; c'est pourquoi je pense, avec le C. *Huzard*, qu'il est très-dispendieux, & presque inutile d'entreprendre la cure d'un grand nombre d'animaux attaqués à-la-fois d'une maladie contagieuse pestilentielle; il faut alors se borner simplement aux moyens pré-servatifs, aux mesures de police, & sur-tout sé-questrer soigneusement les bêtes saines des bêtes malades; mais si l'épizootie ne fait que commen-cer, qu'il y ait encore peu de malades, alors il ne faut rien négliger pour un traitement en règle. Ce que je viens de dire, qu'il est inutile de vou-loir essayer la cure d'un très-grand nombre d'ani-maux malades à-la-fois, n'est que trop confirmé par l'expérience, & jusqu'à ce jour n'a-t-on pas vu les épizooties très-étendues & très-meurtrières continuer leurs ravages malgré les soins des pra-ticiens, qui souvent, il est vrai, laissent le mal empirer, parce qu'ils n'en connoissent ni la nature ni les moyens de le prévenir ou de le combattre.

L'impossibilité où on a été jusqu'à présent d'ar-rêter ces fléaux destructeurs, qui de temps en temps ravagent les diverses contrées de l'Europe, ne montre pas les limites de l'art, puisque les hommes.

qui font véritablement instruits saisissent très-bien les indications à remplir dans telle ou telle épizootie , & qu'il y auroit des moyens propres à les remplir s'il étoit possible de faire agir assez de praticiens à-la-fois pour soigner tous les animaux malades ; de se procurer les remèdes convenables , & de faire les sacrifices nécessaires pour cela. Hors les cas extraordinaires dont il a été question , les ressources de la thérapeutique doivent être mises en usage.

◦ Tous les remèdes ne doivent pas être préparés de même pour les animaux que pour l'homme , celui-ci ayant ses goûts un peu dépravés & pouvant juger de ce qui est bon ou mauvais , avant même d'en goûter , à besoin qu'on emploie des combinaisons diverses pour masquer plus ou moins le goût de la substance , qui , prise seule , lui paroîtroit désagréable ; ceux-là au contraire prennent ce qu'on leur donne avec moins de répugnance ; d'ailleurs , il est possible de leur faire violence pour les contraindre à prendre ce qu'on juge convenable. La préparation des remèdes , dans l'art vétérinaire , est donc plus simple & d'autant plus efficace que , par les combinaisons , on ne détruit pas la vertu des substances qu'on veut administrer.

Quant à la forme sous laquelle on les prescrit , il faut avoir égard aux animaux qui doivent les

prendre, ce à quoi on ne fait pas généralement assez attention ; on fait que chez les ruminans, les substances solides tombent bien plus facilement dans le grand estomac, ou dans la panse, que celles qui sont liquides ; cela tient à ce que les premières offrant plus de résistance que les secondes, forcent le canal de communication qui existe entre les quatre estomacs à se dilater assez pour qu'elles puissent arriver d'abord dans l'omasus, au lieu que les boissons, sur-tout quand elles sont prises lentement & en petite quantité, ne pouvant surmonter la résistance qu'offre la portion du canal qui correspond au grand estomac, au bonnet & au feuillet, passent directement de l'œsophage dans la caillette. C'est pour cela sans doute qu'à l'ouverture de certains animaux, on trouve dans la panse, dans le bonnet, & notamment dans le feuillet, une masse d'alimens dont la sécheresse & la consistance étonnent. L'autopsie cadavérique m'a souvent mis dans le cas d'observer ce phénomène. Lors donc qu'un praticien, appelé auprès d'un animal malade, se propose de faire passer des liquides dans les premiers estomacs, il faut qu'il leur donne une certaine consistance ou qu'il les fasse prendre à la bête malade, à grands traits & brusquement ; c'est là le moyen de forcer le passage.

Pour ce qui est de la dose, c'est au praticien sage

& éclairé à la déterminer lui-même suivant l'exigence des cas; elle doit varier suivant le genre d'animal qu'on traite, suivant l'âge, le tempérament, &c. Un bœuf, une bête vigoureuse & d'un certain âge, en supportera une bien plus forte que la brebis, sur-tout lorsqu'elle est foible; celle-ci qu'un agneau, &c. En général, on est trop timide sur les doses, & c'est pour cela qu'on emploie souvent des remèdes en pure perte. Cependant, il ne faut pas aussi tomber dans l'excès opposé. *Est modus in rebus.*

Proposer pour la médecine vétérinaire une nomenclature nouvelle, modelée sur celle adoptée pour la médecine humaine, c'est faire sentir la nécessité de réformer la nomenclature barbare, ridicule, insignifiante, que les *vétérins* ont jusques ici aveuglément suivie; il importe, plus qu'on ne le pense, de bien connoître la signification des termes employés en médecine; d'en bannir toutes les dénominations vagues & insignifiantes, pour leur en substituer d'autres qui indiquent le principal caractère de l'objet dont elles rappellent le souvenir. Ceux qui connoissent l'influence qu'a eue sur les progrès de la chimie moderne la réforme de sa nomenclature, ne doutent plus de cette vérité.

Les noms triviaux suivans, adoptés dans la

médecine vétérinaire , peuvent être avantageusement remplacés par ceux qui sont adoptés dans la médecine humaine.

Pour les Maladies internes.

Noms triviaux.

Noms propres.

Gras-fondure.	Flux dysentérique.
Farcin.	Dartres pustuleuses.
Fourbure.	Rhumatisme aigu.
Mal de cerf.	Tétanos.
Morve.	Affection contagieuse du système lymphatique.
Eaux aux jambes.	Hydropisie des extrémités.
Vertige.	Apoplexie , Phrénésie.
Mal de feu ou d'Espagne.	Fièvre maligne intense.
Gourme.	Maladie dépuratoire du système lymphatique.
Morfondure.	Catarrhe avec rhumatisme.
Tranchées rouges.	Inflammation du tube intestinal.
Mufaraigne , Mufette.	Anthrax avec fièvre maligne.

*Pour les Maladies externes.**Noms triviaux.**Noms propres.*

Avives.	Inflammation des parotides.
Taupe.	Tumeur inflammatoire à la nuque.
Lunade.	Fluxion périodique des yeux.
Mal de garrot.	Tumeur ou Ulcère à cette partie.
Mal de rognon.	Tumeur ou Ulcère aux lombes.
Écart.	Distension des ligamens articulaires, surtout des muscles qui unissent l'épaule au thorax.
Nerf-ferrure.	Contusion sur les tendons.
Mémarchure.	Entorse.
Atteinte.	Meurtrissure aux jambes.
Clou de rue.	Piqûre au pied.
Retraite.	Piqûre au pied par les clous qui retiennent le fer.

*Noms triviaux.**Noms propres.*

<i>Noms triviaux.</i>	<i>Noms propres.</i>
Bleime.	Contusion avec échy- mosé aux talons.
Étonnement de sabot.	Décollement de l'ongle.
Veffigon.	Espèce d'hydropisie du jarret.
Capeler, Passe-campane.	Tumeur lymphatique à la pointe du jarret.
Molette.	Hydropisie du boulet.
Jardon.	Concrétion calcaire au jarret ou au genou.
Fic.	Excroissance fongueuse, souvent carcinoma- teuse, des chairs.
Suros.	Exostose à l'une des phalanges.
Éparvin, Courbe.	Concrétion lymphati- que, ou plâtreuse, autour du jarret.
Forme.	Ossification des carti- lages de l'os du pied.
Oignon.	Exostose à la face infé- rieure du même os.
Malandre, Solandre.	Ulcère au pli du jarret, ou du genou.
Mule traversine.	Ulcère aux extrémités de devant.

*Noms triviaux.**Noms propres.*

Javart , Piétin.

Inflammation avec suppuration au-dessus de l'ongle , Panaris.

Seime.

Solution de continuité de l'ongle.

Avalure.

Séparation de l'ongle d'avec le vif.

Encastellure.

Desséchement de l'ongle.

Je ne me suis pas proposé de donner ici la synonymie complète, qu'il seroit cependant utile de mettre sous les yeux des élèves, pour leur faire comprendre la signification des mots qu'ils entendent tous les jours prononcer dans les Ecoles vétérinaires, & qu'ils voient écrits dans les ouvrages élémentaires; les noms, sous lesquels on a, jusqu'ici, désigné les maladies des animaux, ne donnent point une juste idée de leur nature; ils sont aussi ridicules qu'insignifians, & attestent l'ignorance de ceux qui les ont créés; les empiriques, les maréchaux, les pâtres, les maiges de toute espèce, qui malheureusement se sont jusqu'à ce jour trop occupés de l'art vétérinaire, dépourvus de toute connoissance réelle en médecine, ont cherché à en imposer au vulgaire ignorant

par la création de certains termes barroques & diffonans. Le crédule agricole ne comprenant rien au sens des mots qu'il entend prononcer (1), reste stupéfait sur le génie de leur inventeur, dont toutes les sentences ainsi burlesquement prononcées, sont regardées comme autant d'oracles. Mais, ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce langage, enfanté par l'ignorance, ait été adopté par certains auteurs, non sans mérite d'ailleurs, & consacré dans des ouvrages sur l'art vétérinaire. Dans un siècle de lumières où toutes les sciences marchent à l'envie d'un pas rapide vers leur perfection, seroit-il permis de laisser croupir sous le joug de l'ignorance & du préjugé une des branches les plus importantes de l'Histoire Naturelle? Il est temps que, pour elle comme pour les autres, l'erreur fasse place à la vérité; une noble émulation doit succéder à cet état de torpeur dans lequel on a resté jusqu'à ce jour pour l'avancement de l'art vétérinaire. Eh quoi! une science qui est si étroitement liée au bonheur de la société, puisqu'elle tend à faire prospérer l'agriculture & le commerce, les deux mammelles de l'Etat, n'est-elle pas digne

(1) Et il seroit bien difficile d'en comprendre la signification, puisqu'ils n'en ont pas, ce qui auroit dû les faire rejeter par l'homme instruit.

d'occuper le philosophe ami du bien public ? & n'est-ce pas en s'occupant de ce qui intéresse de plus près la prospérité publique qu'on mérite le plus la reconnoissance nationale ?

Mais, que peuvent de vains & stériles raisonnemens pour engager à entrer dans une carrière où il y a tant à faire, tant de préjugés à braver, tant d'erreurs à détruire, tant d'ignominies à dévorer, si on n'a pas l'espoir d'être récompensé de ses travaux & de se procurer une honnête existence ; car, soit dit en passant, le désir de notre bien être est le premier mobile de nos actions. Le Gouvernement devoit donc, comme je l'ai dit ailleurs, encourager les talens à s'occuper de l'art vétérinaire, en proposant des récompenses proportionnées au mérite de ceux qui en feroient leur occupation, en leur assurant même une honnête aisance. Ce seroit là le seul moyen d'atteindre le but qu'il s'est proposé en formant des établissemens.

Les *vétérins* qui n'ont reçu d'autre instruction médicale que celle qu'on donne dans leurs Écoles, n'ont pas les connoissances requises pour exercer dignement la médecine humaine, & c'est avec raison que l'opinion publique les a toujours exclus d'un tel emploi : ils ne peuvent donc pas exercer avec avantage la médecine vétérinaire. Le rapport de la conséquence à l'antécédent se dé-

duit aisément du parallèle que je viens d'établir entre ces deux branches importantes de l'art de guérir.

Voilà quelques idées générales sur le parallèle de la médecine humaine avec la médecine vétérinaire. Je suis bien loin de penser avoir saisi toutes les nuances de rapport & de différence qui existent entre ces deux branches importantes de l'art de guérir. Ce travail doit être l'ouvrage du temps & de l'expérience. Je n'ai voulu que faire entrevoir la possibilité d'appliquer la même méthode à l'une & à l'autre, & faire sentir les avantages qu'il y auroit à suivre pour la médecine vétérinaire, les traces de la médecine humaine. Le sort ayant voulu que pendant un certain nombre d'années je me sois occupé de l'art de conserver l'homme & les animaux qui nous intéressent le plus; j'ai été souvent à même de comparer leurs affections malades ainsi que les moyens de les prévenir ou de les combattre. L'amour du bien public, le désir de contribuer en quelque chose aux progrès de la science vétérinaire, m'ont porté à publier aujourd'hui quelques réflexions à ce sujet. Je compte sur l'indulgence des lecteurs, & en faveur du motif,

j'espère qu'on voudra bien excuser la médiocrité de l'ouvrage (1).

Da veniam scriptis quorum non gloria nobis causa sed utilitas fuit. TRYLLER, de plurit.

(1) Je me propose de faire paroître dans quelque temps un ouvrage plus étendu, plus complet, sous le titre de : *Traité de Pathologie comparée.*

P R O J E T

D'ORGANISATION

DES ÉCOLES VÉTÉRINAIRES,
PRÉSENTÉ AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,*Par F. AYGALENQ, Médecin.*

AVANT qu'on créât des établissemens vétérinaires, des hommes justement célèbres s'étoient occupés de l'art de conserver les animaux en santé & de combattre leurs maladies. En suivant la généalogie de la médecine vétérinaire, on trouve qu'elle remonte aussi haut que la médecine humaine. La nécessité de l'une & de l'autre de ces branches importantes de l'histoire naturelle, se fit sentir dès la création des êtres animés & passibles. Elles doivent toutes les deux leur origine à l'expérience; elles ont été trouvées & non inventées. Il a fallu que l'homme & les autres animaux aient couru, pendant un certain nombre de siècles, le hasard de ce qui pouvoit leur être salutaire ou nuisible, avant qu'on ait pensé à réduire en corps de préceptes, les expériences faites sur ce qu'il convenoit de regarder comme utile ou préjudiciable à leur santé. L'homme a voulu d'abord s'occuper de lui-même, & l'oracle de Cos a jetté les fondemens

de la médecine humaine long-temps avant qu'on ait pensé à faire, de l'art vétérinaire, un corps de doctrine à part. Ce n'est que vers le milieu du dix-huitième siècle, que *Bourgelat*, secondé par un Gouvernement protecteur des arts, créa deux écoles vétérinaires en France; mais, je le répète, l'art qu'on y professe n'étoit pas inconnu avant leur création.

Aristote, *Plin*e, &c., qui ont vécu, dans des temps très-reculés, se sont occupés de l'étude des mœurs des animaux les plus utiles à la société, du soin de les élever; & depuis eux, jusqu'à *Buffon*, & plus loin même, il y a eu des hommes qui se sont livrés à des recherches sur la manière de vivre des animaux domestiques, sur leur éducation & sur les moyens de conserver & de propager les belles espèces.

La zootomie remonte jusqu'à la plus haute antiquité; elle fut cultivée avant l'anatomie humaine. La superstition éloigna long-temps l'homme, curieux de se connoître lui-même, du contact des cadavres de ses semblables, & ce n'est que par analogie qu'il a pu d'abord savoir quelque chose sur son organisation. Du temps de *Galien*, on disséquoit plus d'animaux que de cadavres humains; il dit avoir disséqué lui-même un grand nombre de singes. L'anatomie de l'homme étoit encore peu cultivée. Ceux qui alors se destinoient

à la médecine, alloient voir comme, par curiosité, le squelette conservé à Alexandrie. Ainsi donc, la zootomie date de bien plus loin que l'anatomie du premier des êtres animés. Depuis qu'on cultive avec soin cette dernière branche de l'histoire naturelle, un grand nombre d'hommes célèbres n'a pas cessé de cultiver la première.

La pathologie vétérinaire, si on en croit l'histoire, a précédé la pathologie humaine. Ce n'est qu'après avoir observé l'effet de certaines substances sur les animaux, qu'on s'est déterminé à les administrer à l'homme pour combattre ses maladies ou pour l'en préserver. Une chèvre malade, dit-on, allant tous les jours sur les bords d'un fleuve se frotter contre des roseaux pour faire couler du sang, fut guérie, & donna ainsi l'idée de la saignée. On fait qu'une foule d'auteurs recommandables se sont, à diverses époques, occupés du soin de combattre les maladies des animaux domestiques; les épizooties sur-tout, ont excité leur attention, & la médecine vétérinaire, à ce sujet, se glorifie d'avoir les *Fracastor*, les *Lancisi*, les *Ramazzini*, les *Sauvages*, les *Paulet*, les *Vicq d'Azyr*, &c. &c.

L'hippiatrique a, de tout temps, été plus particulièrement cultivée. Les rois, les grands de l'antiquité, avoient un soin particulier de leurs chevaux: quelques-uns ont poussé la reconnoissance

envers des animaux qui rendent tant de services à l'humanité, jusqu'à les faire embaumer après leur mort, à les déifier même.

Au reste, chaque peuple, suivant la contrée qu'il habitoit, les inclinations qui lui étoient particulières, les secours dont il avoit besoin & les animaux dont il étoit entouré, s'attachoit de préférence à telle ou telle espèce, & en faisoit quelquefois l'objet de son culte. Chez l'un, le cheval étoit plus particulièrement vénéré; chez l'autre, c'étoit le bœuf : celui-ci s'attachoit spécialement au chameau; celui-là, à la brebis, &c.

On connoissoit donc, sans s'en douter, l'art vétérinaire long-temps avant qu'on créât des établissemens pour l'enseigner.

Lorsqu'en 1762, on fonda deux écoles vétérinaires, faire prospérer l'agriculture & le commerce, en conservant les animaux domestiques, en multipliant les belles races, en leur donnant une éducation convenable au genre d'emploi auquel ils sont le plus propres, tel étoit le but du Gouvernement. Les avantages que la société en a retirés jusques ici, n'ont pas répondu aux espérances qu'on en avoit conçues. Quelles en sont les causes & quels sont les moyens de les faire cesser? Ce sont là les questions que je vais tâcher de résoudre.

J'oserai dire d'abord, que l'organisation ancienne renferme des vices radicaux qui sont :

1°. Le manque de connoissances suffisamment étendues sur toutes les parties qu'on doit enseigner.

2°. L'insuffisance du nombre des personnes qui sont chargées de l'enseignement, & l'oubli absolu de plusieurs branches de l'histoire naturelle, étroitement liées à l'art de conserver les animaux, telles que l'hygiène, l'agriculture, l'éducation, le croisement des races.

3°. La discordance & le défaut de méthode qui règnent parmi les enseignans, quant à la manière d'enseigner.

4°. Le peu d'ordre qui a été observé jusques ici dans la distribution des cours & des heures des leçons.

5°. Le découragement dans lequel on a jeté les professeurs, depuis la révolution sur-tout, en ne leur fournissant pas une honnête existence.

6°. Le peu de zèle qui en est résulté pour se livrer à de nouvelles recherches & quitter les ornières de la routine; le défaut de moyens pécuniaires pour faire des expériences.

7°. Le défaut de bibliothèque contenant les ouvrages relatifs à l'art & aux sciences accessoires, où chacun put puiser des connoissances suffisantes & s'instruire de ce qui avoit été fait avant lui.

8°. L'abus de n'envoyer, aux établissemens vétérinaires, que des jeunes gens sans principes, sans connoissances premières, sans talens même

le plus souvent; sachant à peine lire & écrire, & ne connoissant que l'art de manier le marteau.

9°. L'affluence trop considérable, depuis quelque temps sur-tout, des élèves dans des écoles où il n'y a ni fonds nécessaires pour leur entretien, ni moyens d'instruction convenables, ni un nombre suffisant de professeurs pour les instruire (1).

10°. Le peu de temps qu'on donne à l'enseignement.

11°. Le manque de clinique pour former des praticiens sous les yeux de leurs maîtres.

12°. Le défaut d'examen rigoureux, d'épreuves suffisantes pour, à la fin des cours, bien reconnoître la capacité de ceux qu'on déclare aptes à l'exercice de l'art.

13°. La gêne dans laquelle on tient les élèves, & l'obstacle qu'on met par-là au zèle de ceux qui iroient ailleurs, à des heures propices, chercher des connoissances qu'ils ne trouvent point dans les écoles.

14°. L'éloignement où se trouvent les établissemens vétérinaires, du centre des communes dans lesquelles ils sont, ou doivent être placés, & par conséquent du foyer d'instruction.

(1) A mon arrivée à l'École vétérinaire de Lyon, un professeur étoit presque à lui seul, chargé de l'instruction de près de deux cents élèves.

15°. Le ton pédagogique avec lequel on conduit les élèves, & la privation des amusemens libres qui, en fortifiant le corps, donnent de l'activité aux facultés intellectuelles.

16°. La régie vicieuse qu'on a adoptée, soit pour l'entretien, soit pour la discipline.

17°. La distribution peu méthodique des praticiens vétérins sur le sol de leurs Départemens respectifs.

18°. Le peu de moyens d'existence que l'art vétérinaire offre à ceux qui en font leur occupation exclusive.

19°. L'avilissement auquel le préjugé public paroît avoir condamné une profession qu'on voit être le plus souvent exercée par des hommes sans connoissances, indignes de la confiance, & qui font plutôt profession de maréchalerie ou de maquignonage.

20°. Le défaut de police sévère contre les empiriques, les charlatans de toute espèce, & par suite le dégoût de l'art, dans lequel on jette ceux qui pouvoient l'exercer dignement.

21°. Le peu d'encouragement qu'on donne, soit aux élèves, soit aux artistes, en ne distribuant point, de temps à autre, des récompenses aux plus méritans, & en ne leur laissant pas l'espoir d'avancer en grade à mesure qu'ils s'en montreroient dignes.

Les moyens de remédier à ces abus me paroissent être les suivans :

10. N'appeler à l'enseignement de l'art vétérinaire , que des hommes éclairés , instruits sur toutes les branches de l'histoire naturelle , du moins connoissant bien celles qu'ils doivent enseigner. Comment , en effet , apprendre aux autres ce qu'on ne fait pas soi-même ? On devroit bien connoître le mérite de ceux qu'on destine à l'enseignement , avant de leur donner la confiance pour cet emploi. Les candidats proposés pour occuper une place vacante devroient bien se juger impartialement eux mêmes , & ne pas accepter le poste qu'on leur propose , s'ils ne sont pas capables de le remplir dignement ; mais l'ambition d'obtenir des places fait qu'on les brigue , quoiqu'on s'en juge indigne. On sacrifie ainsi l'intérêt public à son intérêt personnel. Une refonte totale des écoles vétérinaires , ne seroit donc pas sans utilité. On pourroit ainsi soumettre , à des épreuves rigoureuses , ceux qui voudroient se charger de l'instruction. Par-là , on reconnoitroit le savoir ; on n'accorderoit des places qu'à ceux qui les mériteroient ; les employés qui les ont jusques ici dignement occupées , seroient bien sûrs de les conserver ; quant aux autres , ils seroient réformés sans qu'ils eussent lieu de se plaindre. Il seroit à souhaiter que des hommes imbus des dogmes de la médecine hu-

maines fussent chargés de donner l'effort à la médecine vétérinaire.

2°. Salarier un nombre suffisant de professeurs, pour que l'instruction embrassât toutes les branches de l'art vétérinaire. Assigner à chacun une partie spéciale, pour sujet de son occupation. C'est en se partageant ainsi le domaine de la médecine humaine qu'on est parvenu à le bien cultiver & à en étendre considérablement les limites.

Huit professeurs me paroîtroient nécessaires dans les écoles vétérinaires.

Un de zootomie & de physiologie. Il feroit connoître la structure des animaux qui nous intéressent le plus : tels que le cheval, le bœuf, le mouton, le chien, &c. S'il connoissoit l'anatomie de l'homme, il n'en feroit que plus à même de bien faire connoître celle des animaux domestiques. On s'occupe trop exclusivement de l'hippotomie dans les établissemens vétérinaires.

Un de pathologie ; celui-ci s'occuperait de faire connoître les maladies des animaux domestiques, traceroit un cadre clair & lumineux dans lequel il classeroit, suivant l'ordre de leurs affinités, toutes les affections malades connues jusqu'à ce jour sous des dénominations insignifiantes ; dont on auroit soin de les dépouiller en étudiant leur nature ; aux notions empruntées, à ce sujet, il joindroit ses observations propres.

Un de clinique & d'opérations , qui seroit chargé de distribuer aux élèves de la dernière année , les malades des hôpitaux. Il seroit disserter sur leur traitement ceux qui seroient chargés de le suivre , & il donneroit ensuite lui-même ses conclusions approbatives ou improbatives. Rien de plus propre à former un médecin - praticien que de voir & de traiter des malades sous les yeux de ses maîtres, après cependant , avoir acquis des notions théoriques , suffisantes pour bien voir. Par là , on rend le coup - d'œil juste & on s'habitue à discerner avec sûreté & promptitude le genre & l'espèce de maladie ; on s'enhardit à la pratique , & lorsqu'on est ensuite livré à soi - même , on n'est plus si timide , si embarrassé. Le même professeur seroit chargé de faire les opérations sous les yeux des élèves & de les faire manœuvrer , après en avoir donné la théorie (1) ; mais pour faire un bon cours de clinique & de pratique chirurgicales , il conviendrait de bien organiser les hôpitaux vétérinaires ; jusques ici ils n'ont existé que de nom. Soit qu'on ait manqué d'un local nécessaire pour loger les malades , ou des moyens indispensables pour bien les traiter , soit qu'on n'ait pas sù capter la confiance des propriétaires , pour les engager à conduire aux

(1) C'est en traitant des opérations qu'on donneroit des principes généraux de ferrure.

hôpitaux des écoles leurs animaux atteints de maladies ; il est de fait qu'on voit les écuries de ces établissemens habituellement dépourvues de malades. Il faudroit cinq de ces écuries pour loger les cinq genres d'animaux qui nous intéressent le plus, le cheval, le bœuf, le mouton, le chien, le cochon ; une fixième seroit destinée à recevoir les bêtes atteintes de maladies contagieuses ; celle-ci pourroit être divisée par loges, pour isoler encore les unes des autres, les différens genres de maladies contagieuses. Des fonds de terre suffisans pour fournir les grains et les fourrages nécessaires à l'entretien des malades, dont le nombre seroit fixé & traité gratuitement, devroient être annexés à ces établissemens.

Un professeur de médecine humaine. Celui-là mettroit sous les yeux des élèves le tableau succinct & clair des infirmités humaines ; il feroit sentir les nuances de rapport & de différence qui existent entre les maladies du premier des êtres animés & les autres animaux. La médecine humaine, aujourd'hui si bien cultivée & si lumineuse dans tous ses points, serviroit de type à la médecine vétérinaire, qui est encore fort peu avancée. La première ennobliroit pour ainsi dire la seconde. La pathologie de l'homme donneroit l'essor à celle des animaux domestiques, qu'on néglige trop dans les écoles, tandis qu'elle devoit faire l'objet principal des études. On se contente de donner la dessus

quelques principes généraux & vagues en traitant de la matière médicale. La chirurgie du cheval est la seule branche de pathologie qu'on enseigne avec quelque soin.

Un de matière médicale & de chimie-pharmaceutique. Celui-ci feroit connoître les indications médicales, l'usage qu'on doit faire des médicamens, la manière de les préparer, de les prescrire, de les doser, de les désophtiquer pour en connoître la vraie nature; il apprendroit à reconnoître, par leur aspect extérieur & par les signes tirés du goût, de l'odorat & du tact, les substances qu'on employe en médecine; il faudroit donc qu'il y eût dans chaque école une pharmacie bien pourvue en substances médicinales & en appareils pharmaceutiques. Les établissemens vétérinaires ne sont pas mieux montés sous ce rapport que sous tant d'autres. Un vaste local, pourvu de quelques vases, tiroirs & commodes, propres à contenir quelque chose, mais ne contenant rien, est tout ce qu'ils possèdent. L'eau, la graine de lin, la mauve, la mélisse, le genièvre, constituent le fonds de leur pharmacie; encore manque-t-on de chaudières & de feu pour faire infuser ou bouillir ces substances. Ce n'est pas qu'on doive avoir beaucoup plus de confiance aux remèdes composés & aux médicamens exotiques qu'aux simples indigènes qui le plus souvent suffisent; mais encore faut-il

posséder un certain nombre de substances rares & de remèdes officinaux dont on peut faire un bon usage en certains cas, & dont l'efficacité ne sauroit être quelquefois remplacée par d'autres moyens. D'ailleurs, il est toujours avantageux de connoître les remèdes qu'on a employés en différentes circonstances pour juger soi-même de leur valeur.

Un d'hygiène & de l'art de croiser les races, pour avoir de belles espèces. Ce cours auroit pour objet le soin de conserver les animaux en santé, & sous ce rapport, il est plus important que celui qui traite de leurs maladies. Il est plus avantageux en effet de savoir prévenir les maladies que de les combattre. Un agriculteur retire bien plus d'avantage d'un animal qui n'a jamais été malade que de celui qui a été guéri. On ne s'occupe de la conservation des animaux que pour l'intérêt que le propriétaire en retire. L'art de savoir prescrire un bon régime & de tracer des règles fixes pour la manière de vivre, convenable à chaque espèce, mérite donc plus d'attention qu'on n'en a encore apporté à ce genre d'occupation. Pour bien faire un cours d'hygiène, il faut passer en revue les six choses improprement dites non naturelles, & déterminer la mesure d'après laquelle les animaux doivent en user pour l'entretien de l'harmonie des fonctions de l'économie animale. Le même professeur apprendroit à conserver les belles races en croisant les

espèces. On fait qu'elles s'abâtardissent au bout d'un certain temps, si on n'a pas ce soin : ceci s'observe bien en France, sur les chevaux, depuis qu'on néglige les haras. Les lois qui défendent le mariage entre frère & sœur, cousin & cousine, n'ont eu, peut-être dans leur principe, d'autre but que celui d'empêcher l'abâtardissement de l'espèce humaine.

Un d'extérieur & d'éducation des animaux domestiques. Il seroit chargé de faire connoître non-seulement la belle & la défectueuse conformation du cheval, mais encore celle des autres animaux qui nous servent ; il s'occuperoit du soin de bien faire observer les mœurs de chaque espèce, ses dispositions, son aptitude à tel ou tel emploi ; il apprendroit à bien dresser le cheval (l'équitation, ce me semble, est mal à propos négligée dans les écoles), le bœuf, le chien, &c. Cette partie est plus essentielle qu'on ne le pense ; faute en effet de savoir destiner au genre de service dont ils sont capables, & de bien les dresser à l'emploi auquel on les destine, l'agriculteur ne retire pas de ses animaux tout l'intérêt qu'il auroit lieu d'en attendre.

Enfin, un professeur d'économie rurale & de botanique usuelle. Apprendre à bien entretenir les prairies, soit naturelles soit artificielles ; à bien récolter les fourrages & les conserver ; à en faire un usage avantageux & économique ; à bien cul-

tiver les champs & préparer les graines; à en reconnoître la bonté & savoir l'usage qu'on doit en faire; à enseigner quelle est la nature de tel ou tel terrain, l'art d'en tirer le meilleur parti, la qualité des engrais qui lui conviennent, les plantes qu'on y peut avantageusement élever; donner des principes généraux de botanique, faire distinguer les plantes nuisibles d'avec celles qui sont salutaires, en conduisant de temps-en-temps les élèves à la campagne, où la nature se montre telle qu'elle est; tels sont les divers points de doctrine qu'il auroit à traiter.

3°. A ces huit professeurs devroient être adjoints huit profecteurs, désignés au concours parmi les élèves les plus méritans. Ils seroient chargés de répéter, à des heures commodes, les leçons des maîtres, de les commenter même, s'il étoit nécessaire; l'instruction ainsi digérée ne pourroit être que plus profitable.

4°. Pour les progrès de la science & le bien du public, il conviendrait que ceux qui sont chargés de l'instruction, dans les deux écoles, eussent plus de relations entre eux qu'ils n'en ont eu jusqu'ici. C'est en se communiquant mutuellement les observations, les découvertes faites de part & d'autre, qu'on peut assésir un jugement plus ou moins certain sur ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. Cette communication réciproque de lu-

mières acquises , peut rectifier les erreurs d'une imagination facile à se faire illusion. Pour entretenir cette utile harmonie , il seroit avantageux peut-être qu'une société d'hommes savans fut l'aboutissant de la correspondance des deux écoles & se chargeât de transmettre à l'une les découvertes de l'autre. L'école d'Alfort & celle de Lyon ayant été créées pour le même but, devroient également concourir à l'atteindre. L'esprit d'antipathie entre des établissemens chargés de la même mission ne peut qu'être un obstacle à ce qu'elle soit bien remplie. C'est pour cela qu'il seroit peut-être nécessaire de réunir les deux & de n'en faire qu'une. On doubleroit alors le nombre des professeurs ; il y en auroit huit en titre & huit adjoints. L'enseignement gagneroit beaucoup à ce nouvel ordre de choses & le Gouvernement économiseroit bien des dépenses.

Le défaut d'accord, parmi les élèves, & de subordination à leurs maîtres, n'est pas moins contraire à la bonne instruction. Ne conviendrait-il pas de n'envoyer aux écoles que des gens raisonnables, amis du bon ordre & sachant mettre à profit le temps ? Les étourdis ceux qui n'aiment pas le travail, ne font que détourner les autres sans profiter eux-mêmes ; le Gouvernement fait ainsi des dépenses en pure perte.

5°. L'époque des cours & les heures des leçons devroient être fixées. On ne fait qu'embrouiller l'esprit

l'esprit au lieu de l'éclairer en voulant embrasser une foule d'objets à la fois, en ne prenant aucun loisir pour récapituler ce qu'on a entendu & pour réfléchir sur ce qu'on a appris; il faudroit donc établir un ordre à ce sujet. En hiver, on pourroit s'occuper de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie, tant vétérinaire qu'humaine; de la clinique & des opérations. En été, de la pharmacie & de la matière médicale, de l'extérieur & de l'éducation des animaux, de l'agriculture & de la botanique, de l'hygiène & du croisement des races.

6°. Pour exciter l'émulation de ceux qui professent l'art vétérinaire, il faudroit leur assurer une honnête & honorable existence. On ne se piquera jamais de faire faire des progrès à une science qui n'offre pas même les ressources du nécessaire; car il ne faut pas en douter, le but principal de nos actions est notre bien être. Si donc en remplissant les devoirs d'un emploi on ne se procure pas une honnête aisance, le zèle se ralentit, & bientôt même on l'abandonne pour se procurer, d'une autre manière, ce dont on a besoin; il faudroit donc que les professeurs des écoles vétérinaires fussent assurés qu'en se livrant à l'enseignement, le Gouvernement les récompensera de leurs peines, en leur fournissant tout ce qui est nécessaire à leurs besoins. Un traitement avantageux devoit leur être assigné, & sur-tout leur être régulièrement

payé, puisque c'est là - dessus qu'est basée leur existence, ne pouvant espérer des honoraires suffisans de leur pratique, pour leur entretien. C'est un grand motif de découragement que de suspendre le paiement des professeurs pendant un certain temps, ou d'en faire l'emploi à tout autre usage. Pressés par le besoin de pourvoir à leur existence, ils se livrent, pour vivre, à des occupations qui les détournent de leur devoir. 8000 francs pour l'inspecteur - général; 6000 francs pour les supérieurs; 5000 francs pour les professeurs, me paroîtroient être le taux convenable des appointemens par an. Les professeurs recevraient une gratification de 150 francs par trimestre,

7°. Il faudroit secouer le joug de la routine, & ne pas s'attacher seulement aux pas de ceux qui ont devancé. L'art vétérinaire est encore un vaste champ en friche où il y a beaucoup à faire, & très-peu de fait. Chacun devoit tenter de le fertiliser en partie, en innovant, en créant des nouveaux dogmes, fondés sur de bonnes observations. Chaque année, il conviendrait qu'on fit un certain nombre d'expériences en tout genre; le Gouvernement devoit, ce me semble, fournir aux frais nécessaires pour cela, & assigner même des récompenses à ceux qui, en les faisant, reculeroient les limites de la science. Ainsi, on exciteroit l'émulation, chacun s'empreseroit de mettre la main à

l'œuvre pour l'agrandissement du domaine de l'art. Une science où il y a tant à faire, devrait piquer la curiosité de ceux qui sont désireux de rendre leur nom célèbre, par des découvertes utiles, par des écrits nouveaux, & de mériter ainsi une place au temple de mémoire (1).

80. Chaque école devrait avoir une collection d'ouvrages les plus estimés en histoire naturelle, en physique, en médecine tant humaine que vétérinaire. Les élèves pourroient ainsi, à certaines heures du jour, se livrer à la lecture des auteurs qui leur seroient utiles & qu'ils n'ont pas la faculté d'acheter. C'est en consultant ce qui a été fait avant nous, qu'on apprend ce qu'il y a à faire, & en quelque sorte comment il faut le faire. La lecture des bons ouvrages orne l'esprit de connoissances utiles, forme le goût, rectifie les opinions prématurément hasardées, détruit souvent les illusions d'une imagination prompte à s'exalter, affaiblit le jugement.

Deux élèves instruits seroient alternativement chargés, moyennant une certaine récompense, de tenir la bibliothèque ouverte, à des temps fixes,

(1) La Collection intitulée *Instructions & Observations sur les maladies des animaux domestiques.* &c., rédigée par les CC. CHABERT, FLANDRIN & HUZARD, qui contient déjà d'excellens matériaux, pourroit continuer à servir de dépôt pour toutes les nouvelles découvertes.

& de surveiller leurs condisciples , pendant le temps de la lecture.

9°. Il faudroit n'envoyer aux écoles que des jeunes gens à talens , ayant des connoissances premières , & non des ignorans , des idiots , des jeunes gens sans principes , comme on ne l'a fait que trop souvent , jusques ici. Et comment peut - on se persuader qu'une science non moins , pour ne pas dire plus , difficile que la médecine humaine , est susceptible d'être bien cultivée par des hommes différens de ceux qui cultivent cette dernière branche d'histoire naturelle ; si on veut avoir de vrais medécins vétérinaires , il ne faut appeller aux écoles que des gens susceptibles de le devenir ? Tant qu'on restera dans le préjugé que des hommes d'un physique avantageux , des maréchaux seuls suffissent pour exercer avantageusement l'art vétérinaire , on n'aura jamais que des automates , des machines ; des empiriques , des ignorans , des maréchaux & rien de plus. Qu'on compare les progrès des jeunes gens instruits & à talens que le hasard a jetté dans les écoles , avec ceux des manieurs du marteau , & on verra qu'il importe beaucoup aux progrès de l'art d'avoir des connoissances accessoires , & qu'il ne suffit pas pour bien le connoître & l'exercer dignement , d'être bien constitué & fils de maréchal. Qu'un *vétérin* désire connoître les règles de la ferrure pour juger de la

bonne ou de la mauvaise construction d'un fer, soit ; mais, rien à mon avis de plus disparate que l'exercice de l'art de guérir ou de conserver la santé des animaux joint à celui de la maréchallerie. Ce n'est pas que l'art de la ferrure soit en lui-même méprisable, quoique ceux qui l'exercent s'attirent le plus souvent, le mépris public ; mais c'est qu'en s'en occupant trop spécialement, comme on l'a fait dans les écoles, on néglige l'étude de l'art de guérir. Les hommes qui réunissent des connoissances profondes en médecine à celles de savoir bien manier le fer sont bien rares.

10°. Il seroit à propos de fixer le nombre d'élèves à envoyer aux écoles. Trois cents en tout, me paroîtroit un nombre suffisant. Chaque établissement en auroit cent cinquante ; trois candidats par Département seroient tous les quatre ans destinés à l'étude de l'art vétérinaire. Un petit nombre d'artistes vétérinaires bien instruits font bien plus utiles à la chose publique qu'un grand nombre d'ignorans, de maiges, de charlatans ; & on ne peut douter qu'on ne fasse mieux l'éducation d'un petit que d'un grand nombre d'élèves, parce qu'on peut bien les surveiller tous, leur fournir les moyens d'instruction nécessaire, les mettre à même de travailler avec plus d'ardeur en leur procurant une honnête existence.

11°. Trois années d'étude ne suffisent pas pour

devenir apte à exercer, avec avantage, la médecine vétérinaire; une quatrième année, au moins, me paroîtroit indispensable pour se livrer à la pratique de l'art sous les yeux des maîtres. Ainsi, on acquerroit de la fermeté dans le diagnostic & le pronostic, de la hardiesse dans la pratique, & on ne seroit plus si embarrassé lorsqu'on seroit livré à soi-même pour le traitement des maladies. Pour former un bon médecin de l'espèce humaine, il faut au moins six à sept ans; & on veut qu'en trois ans de temps, on acquiert toutes les connoissances exigibles pour l'exercice de l'art vétérinaire qui, sous un certain rapport, est plus étendu que la médecine humaine. Chaque élève devoit être tenu de recevoir ses grades à la fin de la troisième année, pour pouvoir ensuite, pendant la dernière, se livrer exclusivement à la pratique. Peut-être seroit-il convenable d'accorder un an de plus à ceux qui auroient moins de dispositions, ou moins de connoissances premières. Ceux-ci seroient reçus à la fin de la quatrième année, & pratiqueroient pendant la cinquième.

120. Un cours de clinique bien dirigé est indispensable. C'est en voyant habituellement les malades qu'on apprend à bien connoître & à bien traiter leurs maladies; sur-tout lorsque la manière de voir est rectifiée par celle d'un homme éclairé. Cet établissement a produit les plus heureux ré-

sultats en médecine humaine ; il seroit encore plus profitable en médecine vétérinaire , où le défaut de pathologie écrite , met dans la nécessité d'étudier le livre de la nature , où , d'ailleurs , ne pouvant interroger le malade sur son état , on a besoin de bien se former à en connoître par l'habitude extérieure les affections malades ; mais pour faire une clinique intéressante , il faudroit que les hôpitaux fussent organisés comme il a été dit en parlant des professeurs de clinique. Le Gouvernement seroit les frais de l'entretien des bêtes malades qu'on y enverroit , & ainsi l'agriculteur ne craindroit pas d'y envoyer ses animaux atteints de maladie. Les écoles , à mesure qu'elles feroient des cures intéressantes , formeroient leur réputation & capteroient la confiance publique. Les praticiens qu'elles enverroient dans les Départemens , seroient plus recherchés & plus estimés qu'ils ne l'ont été jusques ici , & le charlatanisme tomberoit ainsi de lui-même.

13°. Chaque année , il conviendrait qu'il y eut des examens en Germinal , pour les cours d'hiver , & en Vendémiaire , pour ceux d'été. Les professeurs & un jury (1) composé de six membres dont

(1) Au reste , un jury est-il indispensable ? Les professeurs assemblés en plus ou moins grand nombre , ne pourroient-ils pas en remplir les fonctions ? Aux Ecoles de médecine on

trois seroient pris dans la première classe de l'Institut & nommés par le Ministre de l'Intérieur, & les trois autres désignés par les professeurs, procéderaient à ces examens. La capacité & les progrès des élèves seroient ainsi connus & constatés. Ceux qui auroient bien travaillé obtiendroient des éloges & des récompenses ; & ceux qui auroient négligé l'étude seroient rappelés à leur devoir. S'il s'en trouvoit qui fussent reconnus incapables d'acquérir les connoissances exigibles pour l'exercice de l'art, ils seroient renvoyés dans leurs foyers. On donneroit de suite avis à leur Département, de pourvoir à leur remplacement.

A la fin du temps d'étude ci-dessus prescrit, les candidats destinés à quitter les écoles pour se livrer à la pratique, devroient être soumis à des épreuves rigoureuses pour bien reconnoître leur capacité. Quatre examens me paroîtroient indispensables pour s'en assurer ; deux verbaux, en présence des élèves, pour écarter toute partialité de la part des examinateurs ; un pratique, & toujours public ; & enfin un quatrième par écrit. Celui-ci consisteroit à présenter une dissertation manuscrite ou imprimée sur un sujet quelconque, & à la soutenir publiquement. De cette manière, on ne pourroit manquer

n'a pas besoin d'un corps étranger à l'établissement pour constater la capacité des élèves.

d'inspirer la confiance pour l'exercice de l'art , en des hommes qui en feroient dignes & qui feroient honneur aux écoles qui les auroient formés. On se procureroit une foule d'observations nouvelles, de l'ensemble desquelles pourroit, un jour, jaillir une source de lumières, à l'avantage de la science. Les thèses avant d'être soutenues, feroient soumises à la censure d'un conseil de révision ; & si elles étoient jugées dignes de l'impression, elles feroient imprimées aux frais du Gouvernement. Quelques ouvrages feroient accordés aux trois élèves qui se feroient le plus distingués dans chacun des examens subis pendant le cours d'étude, & une couronne d'honneur aux trois suivans. La récompense de ceux qui auroient montré le plus de connoissances à leur réception, & qui auroient présenté le meilleur mémoire, consisteroit, pour les cinq premiers, en une médaille d'or, portant d'un côté, l'effigie du cheval & du bœuf, avec cette inscription autour : *leur conservation intéresse la prospérité publique* ; & de l'autre, le nom de celui qui l'auroit méritée, avec ces mots : *premier prix* ; & autour, cette légende : *il a mérité la reconnoissance nationale*. Pour les cinq qui, après les premiers, se feroient montré les plus instruits, une médaille d'argent, portant le même emblème & les mêmes mots, avec cette seule différence qu'au dessus du nom de celui qui la porteroit, il y auroit *deuxième*

prix. Ce seroit là le vrai moyen d'exciter l'émulation & d'avoir en peu de temps des hommes capables de faire faire des progrès à l'art vétérinaire.

14°. Rien de plus contraire à l'indépendance nationale & aux progrès des élèves, que l'état de gêne, d'esclavage, pour ainsi-dire, dans lequel on les tient dans les écoles vétérinaires. Il conviendrait donc qu'il fut permis d'entrer & de sortir de ces établissemens, du moins à certaines heures, & que chacun fut libre d'aller, en des momens propices, puiser aux écoles centrales, des connoissances utiles. On ne devroit pas, comme je l'ai vu faire de mon temps, mettre des entraves au zèle de ceux qu'on voit aimer le travail, & qui cherchent à s'instruire en allant écouter de temps en temps des maîtres particuliers. Celui qui, sans négliger ses devoirs, peut se livrer à l'étude des sciences accessaires, devroit être pleinement libre. Il agrandiroit ainsi la masse de ses connoissances, & deviendrait un jour plus à même de concourir aux progrès de l'art. La gêne, la contrainte me semblent propres à empêcher le développement des facultés intellectuelles. Cela tient à la nature de l'homme, qui n'aime pas à être servilement mené. L'idée d'être dans la gêne excite le désir de s'en dégager & détourne ainsi l'esprit des occupations. D'ailleurs, les élèves devant un jour vivre au milieu de la société, il convient qu'ils se fami-

liarisent d'avance avec les hommes pour apprendre à les connoître. Ce ne seroit d'ailleurs que hors du temps consacré aux leçons sur l'art vétérinaire, qu'il leur seroit permis de vaquer à d'autres études. De plus, la gaîté, l'exercice sont utiles pour donner de l'activité à l'esprit. Il est un temps pour le travail, il en est un pour les délassemens. Lorsqu'on n'a pas le goût du travail, on a beau être captivé, on n'en fait pas mieux. Tandis que si dans ces momens de dégoût, on peut se promener, se recréer, on reprend ses premières occupations avec une nouvelle ardeur. Qu'on ne m'oppose pas l'irrégularité des mœurs, & la perte du temps, on évitera ce dernier inconvénient, en n'appellant aux écoles que des jeunes gens, amis du travail & de l'ordre. Quant au premier, je dirai qu'on ne se propose pas de faire des moines. C'est en voulant éviter la dépravation des mœurs, par la contrainte, qu'on occasionne quelquefois une dépravation plus grande. Pourquoi vouloir réprimer certains mouvemens naturels? Souvent, au lieu de les modérer par une surveillance trop rigoureuse, on ne fait que les exaspérer. D'ailleurs je le répète, les élèves seroient tenus de se trouver aux écoles, aux heures de leurs leçons respectives.

15°. C'est par la persuasion & la raison que l'homme veut être conduit, & non par les rigueurs, l'emprisonnement, les privations. On est

aujourd'hui revenu du préjugé des écoles anciennes qui ne savoient former des élèves qu'en les torturant. Les punitions trop sévères & humiliantes, hébêtent & ne corrigent pas. On est toujours porté à mépriser les remontrances d'un maître qui ne fait prêcher le devoir qu'avec des menaces. Loin donc des écoles, ce ton brusque, impérieux avec lequel les maîtres de village conduisoient autrefois leurs élèves. Des instituteurs doivent plutôt se faire aimer que se faire craindre. Les disciples mettent bien plus de soin à ne pas désobliger un professeur qu'ils chérissent, qu'à ne pas manquer à un maître qu'ils détestent. Celui-ci a beau les punir, il ne les corrige pas; celui-là n'a qu'à leur faire apercevoir leur tort, pour qu'ils évitent dorénavant de se montrer coupables. De cette manière, on maintiendra la subordination parmi les élèves que jusques ici on n'a cru maintenir que par des rigueurs mal placées, des reproches mal fondés, des espionnages à contre-temps, &c.

16°. Les établissemens vétérinaires devroient être rapprochés du centre des grandes villes près lesquelles ils sont placés; il en résulteroit un grand avantage pour l'instruction. Les élèves seroient par là à portée d'acquérir les connoissances accessoires à leur art. Ils auroient, en outre, la commodité de consulter les bibliothèques publiques, pour les ouvrages qui ne seroient pas dans celle de l'école. D'ailleurs,

piqués d'émulation par l'exemple des étudiants des autres écoles, qu'ils verroient se livrer avec zèle à l'étude, ils s'efforceroient d'avantage de bien remplir leurs devoirs, afin de pouvoir, comme eux, s'attirer l'estime de leurs maîtres & la reconnaissance nationale. Qu'on ne dise pas qu'il y auroit de l'inconvénient à placer des écoles vétérinaires, au centre d'une ville; on n'en trouve pas à y placer les écoles de médecine qui, sous le rapport des amphithéâtres & des hôpitaux dont ils sont entourés, en offrent bien d'avantage. Dans les premières, on ne diffère que des animaux sacrifiés exprès; & les animaux malades qu'on y traite présentent bien moins de danger de contagion. Le seul obstacle, peut-être, qu'on pourroit opposer à l'emplacement des écoles vétérinaires, au centre d'une grande ville, seroit l'impossibilité de les placer au sein d'un vaste terrain nécessaire pour faire des expériences sur l'éducation des animaux, & pour récolter les fourrages & les grains nécessaires à leur entretien; mais un domaine situé hors de la ville offrirait les mêmes avantages, sauf à y aller faire de temps en temps quelques visites. Au reste, tant que les écoles ne posséderont pas plus de terrain qu'elles n'en possèdent actuellement, leur emplacement n'offre point de difficulté.

17°. La manière dont on régit les écoles vétérinaires, sous le rapport de la distribution des

frais d'entretien, & de la police, me paroît très-vicieuse. Ce n'est pas en multipliant les rouages qu'on en facilite le jeu. Depuis qu'on a nommé des surveillans, des régisseurs, des économes, des cuisiniers, dans les écoles, on ne voit pas que l'ordre y règne mieux, que le zèle y soit plus ardent, que les dépenses y soient mieux ordonnées & distribuées, que l'ordinaire y soit plus réglé, & le paiement de chaque employé plus assuré. Au contraire, l'inverse semble s'y observer. Les élèves ont à se plaindre de la dépense, qui bien souvent ne vaut pas l'étape d'un militaire; les alimens qu'on leur sert ne sont ni plus abondans ni mieux préparés, leur service à table n'est ni décent ni régulier; pour ce qui est des habits, qu'on doit de temps en temps leur fournir, & du petit escompte qui doit leur revenir à la fin de chaque mois, pour les frais de l'éclairage & du blanchissage, ils n'ont pas lieu d'être plus satisfaits, & de mon temps, chacun étoit tenu de se pourvoir, de son mieux, à ce sujet. Les professeurs souffrent du retard du paiement de leur salaire; les subalternes murmurent. De pareils abus ralentissent le service, en décourageant ceux qui sont destinés à le faire; retardent les progrès de l'art, en détournant à d'autres occupations, pour vivre, ceux qui le professent. D'où vient donc que chacun a à se plaindre? C'est que ce qui est destiné à la solde des em-

ployés , est souvent détourné à tout autre usage.

Le moyen de remédier à ces abus seroit de ne plus astreindre les élèves à faire la dépense en commun. Ce seroit un grand avantage pour eux , & une économie pour le Gouvernement. Seulement, on leur accorderoit 15 francs par décade , ce qui seroit 30 sous par jour. Chaque professeur, à son tour , en feroit , tous les décadis , en présence du directeur , la distribution. On économiseroit ainsi , le traitement d'un régisseur , de plusieurs préposés de cuisine & d'un surveillant dont on ne voit pas la nécessité. Le soin de surveiller la conduite des élèves , est plutôt de la compétence de ceux qui sont chargés de leur enseignement , & qui sous ce rapport , méritent plus leur estime & leur attachement. On s'étudie bien mieux à mettre à profit les remontrances d'un maître que celles d'un employé inepte , partial , souvent étranger à l'art de savoir conduire une corporation de jeunes gens civilisés , policés , & s'attirant dès-lors , au détriment de l'ordre , le mépris public. La dépense faite pour de tels employés seroit bien mieux appliquée à l'entretien de quelques professeurs de plus , qui manquent dans les écoles.

D'après ce plan , les élèves pourroient donc faire librement leur dépense , & pourvoir à leur entretien. Ils ne seroient tenus de se trouver aux écoles que pour les démonstrations respectives &

le coucher (1). A l'école polytechnique , on n'a nullement besoin de cloître les élèves qui la composent , & de leur faire faire la dépense en commun , pour exciter leur zèle , qu'on fait être très-ardent.

Chaque professeur devrait recevoir , immédiatement de la caisse publique , le contingent qui lui revient pour son salaire ; & quant l'argent destiné à la dépense des élèves , & à l'entretien des employés subalternes , ou autres dépenses à faire dans l'établissement , le directeur , en présence de chaque professeur , à son tour , en feroit la répartition. Ainsi , on éviteroit le soupçon de toute fraude. Chacun seroit assuré de toucher ce que le Gouvernement , par l'intermède de ses agens , lui auroit accordé ; & s'il souffroit du retard pour le paiement de ce qui doit lui revenir , il seroit convaincu que le trésor public n'auroit encore rien avancé pour cette destination.

18°. Pour que chaque Département retirât du

(1) Le Gouvernement ayant fait les dépenses nécessaires pour le logement des élèves , il y en auroit bien peu à faire pour continuer de les loger ; chacun seroit tenu , comme il l'a fait jusques ici , de fournir aux frais de l'éclairage & du blanchissage ; pour ce qui est de la surveillance des élèves dans leurs dortoirs , elle seroit aisée : chaque professeur , à son tour , ou le supérieur , seroit le soir , à une certaine heure , la ronde pour s'assurer du bon ordre.

service des médecins vétérinaires qui se trouvent sur l'étendue de son arrondissement, tout le fruit qu'il a lieu d'en attendre, il faudroit que ceux ci fussent régulièrement répartis sur son sol; qu'il y eût entre eux un accord parfait, une coordination de pouvoirs qui les mit dans le cas de concourir unanimement au bien public. Pour cela, l'ordre suivant me paroîtroit convenable. On devoit former un conseil de trois *vétérins* les plus instruits, au chef-lieu de chaque Département; placer, dans celui de chaque sous-préfecture, un préposé, & distribuer ensuite symétriquement, autour de ces centres, le restant des artistes. Ceux-ci seroient tenus de rendre, tous les trois mois, compte de leur mission aux préposés, qui à leur tour correspondroient avec le conseil établi près l'Administration départementale & lui transmettroient, par trimestre, l'exposé de tout ce qui se seroit passé dans leurs arrondissemens. Les conseils vétérinaires départementaux, seroient en relation avec l'école respective, & lui rendroient compte, tous les six mois, de la constitution médicale de leur Département. Enfin, les écoles, par l'intermède de l'inspecteur-général, correspondroient avec les sociétés savantes de la Capitale, pour en obtenir des éclaircissemens utiles. Par cette harmonie de pouvoirs, chacun seroit tenu à des obligations respectives; il en résulteroit une coordination de fonc-

tions qui ne pourroit qu'être salutaire au bien public. De cet accord, résulteroit une communication de lumières qui seroit très-avantageuse, dans le cas d'épizooties sur-tout.

Outre la correspondance que les *vétérins* auroient entre eux pour la partie scientifique & pour les éclaircissmens utiles, relatifs à leur art, ils devroient être habituellement en relation avec les autorités constituées, quant à la partie civile, ils éviteroient par là d'être, le plus souvent, par leur conduite, en contradiction avec les lois.

La caisse départementale accorderoit à chacun des membres du conseil vétérinaire un traitement qui n'excéderoit pas 1200 francs & ne pourroit jamais être au-dessous de 800 francs. Chaque sous-préfecture gratifieroit son préposé vétérinaire; le maximum de cette gratification seroit de 900 francs & le minimum de 700 francs. Les autres praticiens vétérinaires seroient salariés par abonnement, de la part des propriétaires qu'ils auroient à servir. Le taux convenable de ce salaire me paroîtroit devoir être de 700 à 900 francs. Un rôle pourroit être fait à ce sujet, d'après lequel chaque possesseur de bestiaux payeroit tant par an, à raison du nombre qu'il en possède. Cette gratification n'empêcheroit pas le *vétérin* d'accepter les offres de ceux qui voudroient le récompenser plus particulièrement de ses peines. Au reste, le traite-

ment porté sur le rôle ne seroit censé accordé que pour un nombre de visites déterminé, au - delà duquel le praticien vétérinaire, s'il le jugeoit à propos, pourroit exiger une récompense pour ses soins. Ceci exciteroit l'émulation (car n'en doutons pas, l'appas du gain est le premier mobile de nos actions), & les *vétérins* feroient tous leurs efforts pour mériter la confiance du public.

Il faudroit, de plus, que tous eussent l'espoir d'avancer en place à mesure qu'ils s'en montreroient dignes. Les places vacantes de préposé de sous - préfecture ne devroient être accordées qu'au concours entre les praticiens de l'arrondissement, en présence des membres du conseil vétérinaire, séant au chef - lieu du Département, & de quelques médecins & agriculteurs distingués ; celles de membre du conseil vétérinaire départemental, seroient décernées aux plus méritans des préposés, par examen, d'après le jugement des membres restans dudit conseil, des médecins & des agriculteurs les plus distingués & des *vétérins* les plus instruits du Département le plus voisin. Les places enfin de professeurs aux écoles ne devroient être adjudgées qu'à ceux des membres des conseils vétérinaires départementaux qui auroient fait preuve de plus de connoissances théoriques & pratiques, par devant le jury de l'école où la place seroit vacante, en présence des pro-

esseurs restans & des autorités constituées du lieu.

Quant aux places d'inspecteur - général & de directeur, le jury de chaque école présenteroit quatre candidats; ceux-ci se réuniroient à Paris pour comparoître devant un conseil spécial, composé de médecins, de *vétérins* & de naturalistes les plus distingués de la Capitale. D'après des épreuves verbales & par écrit, les trois les plus méritans seroient désignés & présentés au ministre, qui procéderoit à la nomination définitive de l'un d'entre eux.

Tous les ans, à une certaine époque, les préposés se réuniroient au conseil vétérinaire départemental, pour tenir une séance extraordinaire, en présence des autorités constituées. On y traiteroit quelque sujet important; on y liroit des mémoires sur tel ou tel objet, on y feroit mention honorable de ceux qui se seroient le mieux acquittés de leurs devoirs; on y décerneroit des récompenses à ceux qui auroient fait des découvertes utiles.

Le costume des praticiens vétérinaires d'arrondissement seroit bleu, avec collet rouge; celui des préposés, bleu avec collet violet; les membres du conseil porteroient un collet noir; les professeurs, les élèves & les autres employés dans les écoles se costumeroient en liberté.

19°. En suivant l'ordre qui vient d'être tracé, on encourageroit à embrasser l'art vétérinaire. Cet

état offrirait les moyens d'une existence honnête & des emplois honorables. Ainsi , on ennoblirait la médecine vétérinaire. Ceux qui la professent ou qui la pratiquent recouvreroient la confiance si nécessaire à un praticien pour faire le bien; & la science feroit des progrès vers sa perfection.

20°. Enfin , pour compléter la réforme des abus & détruire radicalement tous les obstacles qui s'opposent à l'avancement de l'art , & par suite au bien public , il faudroit que , dorénavant , nul ne put exercer l'art vétérinaire qu'il n'eut obtenu un brevet de capacité. Tout empirique , tout charlatan qui seroit surpris exerçant publiquement la médecine vétérinaire , devoit être , pour la première fois , condamné à 300 francs d'amende , la seconde à 600 francs , la troisième à 1000 francs & trois mois de détention.

Le Gouvernement , pour détruire le préjugé qui éloigne de l'exercice de l'art vétérinaire un certain nombre de gens de mérite qui le regardent comme ignoble , devoit , comme autrefois , attacher un titre honorable à celui de médecin vétérinaire (1). Et n'est-ce pas une preuve de véritable

(1) Le nom de *médecin* que j'ai substitué à celui d'*artiste* , me paroît plus convenable. Ne pourroit-on pas aussi substituer au mot *vétérinaire* celui de *zootique*? Peut-être aussi seroit-il utile , pour détruire le préjugé du public sur les Écoles

patriotisme que de se vouer tout entier au bien public en renonçant à des emplois plus aisés & plus lucratifs , pour se livrer à l'exercice d'un art si pénible , si rébutant par les devoirs qu'il impose ; mais du reste si digne de l'homme philosophe , par ses motifs.

Ainsi donc , l'organisation des écoles vétérinaires en France , me paroîtroit devoir être celle-ci :

A R T I C L E P R E M I E R.

Il y aura deux écoles vétérinaires en France ; l'une à Paris pour les Départemens du nord ; l'autre à Lyon pour ceux du midi.

A R T. I I.

Un inspecteur - général sera chargé de la surveillance des deux établissemens vétérinaires.

A R T. I I I.

Chaque école aura un jury composé de six membres, un inspecteur & huit professeurs ; savoir :

- 1°. Un de zootomie & de physiologie ;
- 2°. Un de pathologie ;
- 3°. Un de médecine humaine ;
- 4°. Un de clinique & d'opérations ;
- 5°. Un de matière médicale & de chimie pharmaceutique ;

vétérinaires de substituer à leur ancienne dénomination , celle de *gymnase d'économie rurale zootique*.

- 6°. Un d'hygiène & de l'art de croiser les races ;
7°. Un d'extérieur & d'éducation des animaux domestiques ;
8°. Un d'agriculture & de botanique usuelle.

A R T. I V.

Huit autres professeurs, désignés au concours parmi les élèves, seront adjoints aux professeurs pour répéter les démonstrations.

A R T. V.

Chacun des professeurs sera tenu, à son tour, d'exercer, avec le supérieur, la surveillance, & de distribuer, tant à ses collègues qu'aux élèves, les appointemens ci-après désignés.

A R T. V I.

Le traitement de l'inspecteur - général sera de 8000 francs; celui des supérieurs de 6000 francs; & chaque professeur aura 5000 francs; les professeurs-adjoints recevront une gratification de 800 francs, par an. Ces divers appointemens seront payés par trimestre.

A R T. V I I.

Les cours dureront toute l'année.

Quatre se feront dans l'hiver, savoir : la zootomie & la physiologie, la pathologie, tant vétérinaire qu'humaine, la clinique & les opérations.

Quatre en été, savoir : ceux de pharmacie & de

matière médicale, d'extérieur & d'éducation des animaux, d'hygiène & de croisement des races, d'agriculture & de botanique usuelle.

Les heures des cours seront fixées d'après un règlement particulier.

A R T. V I I I.

Chaque établissement vétérinaire aura cent cinquante élèves & jamais au-delà de deux cent. Chaque Département en enverra trois ou quatre, suivant son étendue, tous les quatre ans, en remplacement de ceux qui rentreront dans leurs foyers.

A R T. I X.

Nul élève ne pourra dorénavant être envoyé aux écoles qu'il n'ait fait preuve, par devant le conseil vétérinaire départemental, de connoissances accessoires & de bonnes dispositions.

A R T. X.

Les élèves seront tenus de se trouver aux écoles aux heures des leçons & pour le coucher.

A R T. X I.

Chacun recevra pour son entretien, 15 francs par décade, de la part du directeur, conjointement avec un des professeurs.

A R T. X I I.

Le temps d'étude, pour chaque élève, sera de trois ans de théorie & un de pratique.

A R T. X I I I.

Il y aura, en Germinal & en Vendémiaire, des examens pour les élèves, en présence de tous les professeurs & des magistrats ; les trois qui montreront le plus de mérite, recevront un prix consistant en ouvrages relatifs à l'art ; les trois qui les suivront auront une couronne d'honneur. Ceux qui auront bien travaillé recevront des éloges ; les paresseux feront rappelés à leur devoir & les ineptes renvoyés dans leurs foyers.

A R T. X I V.

A la fin de la troisième année, les élèves recevront leurs grades & pour cela, ils subiront, par devant le jury, les professeurs & quelques membres des autorités constituées, quatre examens publics, deux verbaux, un de pratique & un par écrit, consistant en une thèse sur une partie de l'art.

A R T. X V.

Les cinq qui se feront le plus distingués & qui auront présenté le meilleur mémoire, recevront pour prix de leur mérite, chacun une médaille d'or portant d'un côté l'effigie du cheval, du bœuf & du mouton, avec cette inscription autour : *leur conservation intéresse la prospérité publique*, & de l'autre, le nom de celui à qui elle aura été décernée, avec ces mots au-dessous : *premier prix* ; & autour

cette légende : *il a mérité la reconnaissance nationale.*

Les cinq qui suivront les premiers obtiendront une médaille d'argent pareille, avec cette seule différence qu'au lieu des mots : *premier prix* ; elle portera ceux-ci : *second prix.*

A R T. X V I.

Les médecins vétérinaires de chaque Département seront répartis également sur l'étendue de son arrondissement.

A R T. X V I I.

Il y aura au chef-lieu du Département, un conseil composé des trois médecins vétérinaires les plus instruits ; ce conseil correspondra avec les écoles vétérinaires & sera à la solde de l'administration départementale. Cette solde ne pourra excéder 1200 francs pour chaque membre, ni être au-dessous de 900 francs.

A R T. X V I I I.

Chaque sous-préfecture aura, dans le chef-lieu de son ressort, un préposé vétérinaire qui sera soldé sur les perceptions de l'arrondissement, & qui correspondra avec le conseil vétérinaire départemental, lui rendra compte, tous les trimestres, de ce qui se sera passé dans la contrée qu'il habite. Le maximum de son traitement sera de 900 francs, & le minimum de 700 francs.

A R T. X I X.

Les autres praticiens vétérinaires de l'arrondissement correspondront avec les préposés & rendront compte, également tous les trois mois, de leur gestion ; ils seront salariés par abonnement des propriétaires qu'ils auront à servir. Leur traitement fera de 6 à 700 francs.

A R T. X X.

Tous les ans à une époque fixe, les préposés se réuniront au conseil départemental, pour tenir en présence des autorités constituées, une séance où il sera question de discussions relatives à l'art, de la lecture de mémoires, de la mention honorable de ceux qui auront le plus mérité la reconnaissance publique & de la distribution d'un prix d'honneur à ceux qui auront réculé les limites de l'art.

A R T. X X I.

L'uniforme des praticiens vétérinaires d'arrondissement fera le bleu national avec collet rouge ; celui des préposés même couleur avec collet violet ; les membres des conseils départementaux porteront le collet noir.

A R T. X X I I.

Les places d'inspecteur-général & de directeur seront à la nomination du ministre, sur la présentation du Jury ; celles de professeur seront ac-

cordées au concours à ceux qui en feront jugés les plus dignes ; les places de membre du conseil départemental feront, par la même voie, adjudgées aux plus méritans d'entre les préposés ; & enfin, celles de préposé appartiendront, également par concours, à ceux des praticiens d'arrondissement qui les mériteront le plus.

A R T. X X I I I.

Nul ne pourra exercer dorénavant, l'art vétérinaire qu'il ne soit pourvu d'un diplôme de capacité, visé par le ministre de l'Intérieur.

A R T. X X I V.

Quiconque sera surpris exerçant l'art vétérinaire, sans être pourvu des pouvoirs nécessaires, sera condamné à 300 francs d'amende, la première fois ; 600 francs, la seconde ; à 1000 francs & trois mois de détention, la troisième.

F I N.

TABLE DES MATIÈRES.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.	pag.	3
<i>Préface.</i>		5
<i>Observations générales.</i>		17
<i>Anatomie.</i>		22
<i>Physiologie.</i>		26
<i>Hygiène.</i>		33
<i>Thérapeutique.</i>		45
<i>Pathologie interne.</i>		52
— <i>Observations.</i>		121
<i>Pathologie externe.</i>		123
<i>Matière médicale.</i>		130
<i>Synonymie.</i>		136
<i>Conclusion.</i>		143
<i>Projet d'organisation des Écoles vétérinaires, présenté au Ministre de l'Intérieur.</i>		145

E R R A T A.

Page 53, ayant ORDRE PREMIER, ajoutez CLASSE PREMIÈRE.



